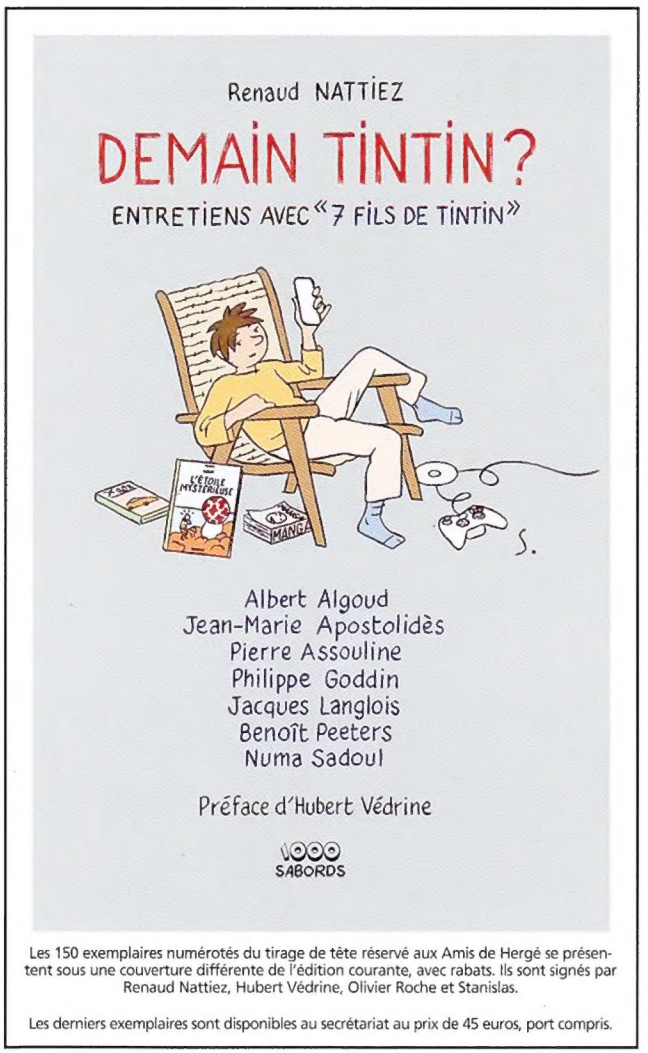
LES AMIS DE HERGÉ

revue semestrielle

numéro 77 - printemps 2024

le vingt
le vingtième siècle
JOURNAL D'UNION ET D'ACTION CATHOLIQUE
Pax Christi in Regno Christi
L'organisation de la famille en régime soviétique
18.000 kilomètres en 2 jours et 22 heures
A bout de forces, Scott et Campbell ont atteint à Melbourne
La grande manifestation des Familles Nombreuses
JUSTICE DANS L'IMPÔT
LE JOURNAL DE TOUS
LE PLUS COMPLET
LE MIEUX INFORMÉ

© HERGÉ-TINTINIMAGINATIO 2024



Les 150 exemplaires numérotés du tirage de tête réservé aux Amis de Hergé se présentent sous une couverture différente de l'édition courante, avec rabats. Ils sont signés par Renaud Nattiez, Hubert Védrine, Olivier Roche et Stanislas.

Les derniers exemplaires sont disponibles au secrétariat au prix de 45 euros, port compris.

HERGÉ ET SON ŒUVRE À L'ÈRE DES *FAKE NEWS*

Strictement réservés aux Amis de Hergé, les 140 exemplaires du tirage de tête de l'ouvrage sont accompagnés d'un ex-libris inédit, numéroté et signé par Stanislas et Patrice Guérin.

Uniquement disponible auprès des Impressions Nouvelles
51-53 avenue de la Jonction – 1190 Bruxelles – Belgique
info@lesimpressionsnouvelles.com.

EN COUVERTURE :

En 1924 (il y a donc un siècle), après pas mal de tergiversations, Georges Remi décidait de prendre pour pseudonyme le nom d'Hergé. Dix ans plus tard, alors qu'il travaillait comme dessinateur au sein du journal *Le Vingtième Siècle* depuis sept ans déjà, il fondait avec son ami José De Launoit et un autre associé l' « Atelier Hergé – Publicité ». Il ne faut donc pas le croire lorsqu'il expliquait qu'il avait pris un pseudonyme pour ses productions « futiles » et qu'il réservait son vrai nom pour les choses « sérieuses ». C'est en tout cas avec un grand sérieux que José et lui ont abordé le domaine de la publicité. Le motif reproduit en couverture n'est qu'une partie de l'affiche qu'ils ont composée (probablement de leur propre initiative) en 1936 pour promouvoir le journal et ses suppléments. À notre connaissance, il ne subsiste que deux exemplaires de l'affiche originale, dont une se trouve au Musée Hergé.

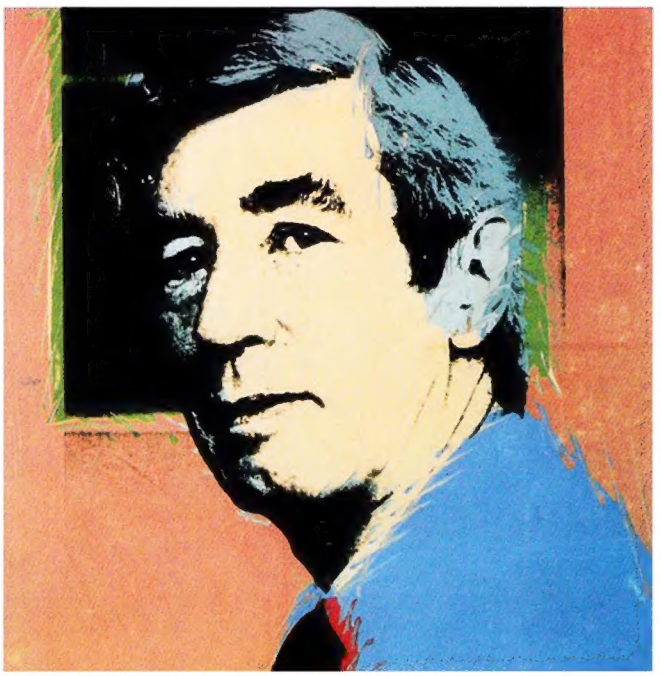
Vous découvrirez sur notre « mur du fond » un fragment du prospectus édité par le journal, en 1937, sans le concours de l'Atelier Hergé mais avec celui de l'auteur de Tintin et de Jo et Zette. Relatif à *L'Île noire*, le dessin qui s'affiche au-dessus n'est paru que sur ce document, forcément dans un format minuscule.

CI-CONTRE :

La silhouette d'Hergé à sa table à dessin reproduite ici est due au graphiste néerlandais Joost Swarte, dont nul ne peut ignorer qu'il fut le premier à appliquer au style graphique de Georges Remi l'expression « ligne claire », qu'il avait tirée du vocabulaire des jardiniers qui, bien avant l'éclosion de la BD, travaillaient déjà au cordeau.

ÉDITORIAL

PSEUDONYMES



Qui sait exactement pourquoi, il y aura cent ans cette année, le jeune Georges Remi s'est rebaptisé « Hergé » ? Certes, bien plus tard, le créateur de Tintin, sollicité par les médias, a livré une explication sympathique. En quelque sorte il aurait décidé d'user d'un pseudonyme pour signer ses travaux « indignes » (ses vignettes et ses historiettes), réservant son vrai nom aux œuvres qu'il aurait produites dans d'autres modes d'expression « hartistiques ». Ce H qu'il plaçait volontiers devant le mot « art » dans la conversation m'a toujours paru curieux, je dirais même plus : ambigu. Comme si, gêné de triompher dans le domaine dit mineur des « petits Mickey », il se gaussait de ce qu'il n'avait jamais pu atteindre du côté des arts dits « majeurs ».

Quoi qu'il en soit, au commencement était donc Georges Remi, intéressé par le dessin. Il n'a que dix ans lorsqu'il pose dans le cahier de poésie d'une amie, Marie-Louise Van Cutsem, un dessin qu'il signe *Georges, Remi* avec une curieuse virgule entre les deux mots. Deux ans plus tard, il en signe un autre dans le même cahier, sous la forme abrégée de *G. Remi*, nantie de circonvolutions qui soulignent l'ensemble. C'est au même *G. Remi* qu'il a recours, à partir de 1922 (il a alors quinze ans) pour signer les premiers dessins qu'il publie, dans le *Jamais Assez* de son collège et puis, très vite, dans le mensuel *Le Boy-Scout*. Il y ajoute toutefois, juste en-dessous, les lettres *S. B.* pour marquer son appartenance aux Scouts de Belgique.

Peu après, toujours en 1922, apparaît une signature plus recherchée. Fasciné par les dessins de l'illustre Benjamin Rabier, le jeune homme s'inspire de sa façon de signer et distribue son prénom et son nom sur deux niveaux, avec un prolongement des initiales qui souligne les éléments. Parallèlement, il s'invente une sorte de paraphe qui combine le G et le R, ce qui se prononce *GR* ou Géhère. La signature et le paraphe reviennent régulièrement tout au long de l'année 1923. En mars 1924, une nouvelle « marque de fabrique » surgit dans l'hebdomadaire *Le Blé qui lève*, à savoir - *REMI* - en capitales, entre deux tirets, parfois accompagné des lettres A.F.L. destinées à marquer son appartenance à un groupe baptisé Atelier de la Fleur de Lys. On ignore pourquoi cette signature se voit tout à coup remplacée, au début juin, par *GEO A.F.L.* Sauf que Geo se prononce Jo, et qu'il s'agit probablement du diminutif affectueux que sa tendre amie Marie-Louise, dite Milou, donne à son Georges. C'est dans le mensuel *Le Boy-Scout* daté de décembre 1924 que surgit alors, de façon tout aussi soudaine, la forme *-HERGÉ-* entre deux tirets, en guise de signature d'un titre de rubrique illustré. La suite est connue.

C'est tout ? Non. On sait qu'Hergé s'est découvert à la fin des années 1950 un goût pour l'art contemporain, et qu'il s'est essayé à la peinture à l'huile au début des années 1960 sans y trouver son compte. Deux de ses tableaux ont cependant éveillé l'intérêt de son ami le galeriste Marcel Stal, qui lui a proposé de les lui échanger contre l'une ou l'autre des œuvres qu'il était chargé de vendre. Au moment de signer ces deux toiles, l'avisé marchand lui a expressément demandé d'utiliser son pseudonyme *Hergé*, et non *Georges* Remi. Ce que — bon gré, mal gré ? — l'hartiste a accepté de faire.

PHILIPPE GODDIN

éditorial

3 **PSEUDONYMES** — Philippe GODDIN

secret de fabrication

5 **« MOI, JE VOULAIS UNE PETITE ÎLE ! »** — Philippe GODDIN

tintinologie

6 **L'ANTITHÈSE DE *L'AFFAIRE TOURNESOL*** — Benoît de COURRÈGES

boit-sans-soif

9 **« LE VIN EST TIRÉ : IL FAUT LE BOIRE »** — Nicolas RADUGET

28 **OBJECTIF BULLES** — Hervé HEYTE

registre national

10 **LA CARTE D'IDENTITÉ DU GÉNÉRAL** — Jonathan FABRY

où va-t-il les chercher ?

12 **PAUL EYDT, LE TOURNESOL MÉCONNU** — Michel SCHMITZ

16 **LA REVUE ? C'ÉTAIT DU VÉCU !...** — Philippe GODDIN

44 **L'ANTÉRIORITÉ D'HERGÉ NE FAIT AUCUN DOUTE** — Oskhar NAVAL

48 **LES BONS REFLEX DES TURLURONS** — Emil SZABOR avec le concours de Pedro GONZALES-ESQUERDO

rubrique automobile

20 **DE LA JEEP DES DUPONDT Á CELLE DE TOURNESOL** — Emil SZABOR avec Pierre RUBENS et Guy M.

et pendant ce temps-là, à Bruxelles...

22 **QUICK ET FLUPKE LES *KETJES* DE BRUXELLES** — Vincent BAUDOUX

souvenirs, souvenirs

26 **ÉCHANGE DE BONS PROCÉDÉS** — Emil SZABOR

vérité historique

32 **LIS DOUILLET** — Claudy LEMPEREUR

dossier

33 **AVEC TINTIN ET AVEC HERGÉ AU BOUT DU MONDE** — Philippe GODDIN

de vieux os

41 **LE DIPLODOCUS GIGANTIBUS** — Claudy LEMPEREUR

entre la pub et les pubs

46 **LE CERF BLANC, LE DAUPHIN, LA BALEINE NOIRE ET LE « CHOIX DES ARMES »** — Jean LECOCQ

vous dites ?

50 **C'EST UNE BONNE QUESTION... QUI MÉRITE UNE RÉPONSE**

on nous écrit

52 **ALLO ALLO... ICI RADIO TINTIN !** — Bernard DUPONT

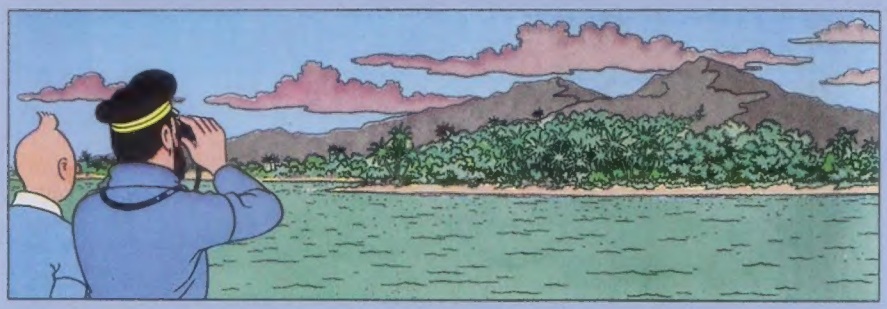
55 la dépêche

58 les 7 scoops de Walter Rizotto

60 le mur du fond

« MOI, JE VOULAIS UNE PETITE ÎLE ! »

Dans son (très intéressant) ouvrage *Les Îles Noires d'Hergé*[1], Ludwig Schuurman se demande pourquoi, dans *Le Trésor de Rackham le Rouge*, Hergé n'a jamais rectifié la taille d'une île dont il déplorait que son assistant, Edgar P. Jacobs, la lui ait dessinée beaucoup trop grande. Voilà qui mérite une explication... et quelques éléments de réponse.



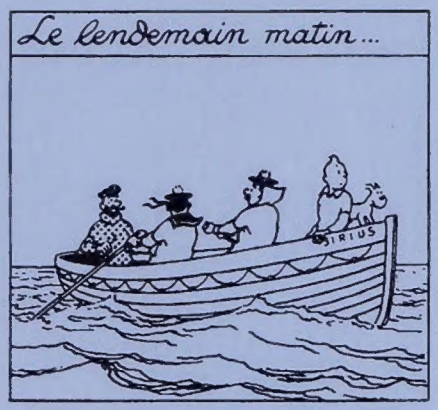
Ludwig a donc découvert dans mon ouvrage *Hergé – Lignes de vie* l'extrait des entretiens accordés en octobre 1971 à Numa Sadoul où, s'attardant un moment sur *Le Trésor de Rackham le Rouge*, le créateur de Tintin confie au magnétophone les phrases suivantes, au sujet de l'île devant laquelle le *Sirius* s'apprête à jeter l'ancre : « J'en veux toujours à Jacobs parce que c'est lui qui m'a dessiné mon île. On s'est bagarré et il a eu raison de moi : il m'a dessiné une île beaucoup trop grande ! Moi, je voulais une petite île. »

De fait, c'est avec l'aide de Jacobs, qui se rend chez lui tous les matins, qu'Hergé a entrepris en 1944 la confection du futur album, à partir des strips parus dans *Le Soir* l'année précédente. Comme il l'avait déjà fait pour *Le Secret de La Licorne*, il envisage de glisser dans l'album quelques images de plus grandes dimensions, mais ce sont surtout les points de passage d'une page à l'autre qui nécessitent son attention.

Dans la séquence du débarquement, Hergé a supprimé les cases reproduites à droite, afin de montrer, la veille, le rivage vers lequel on se dirige. S'il s'est chargé lui-même de dessiner les personnages, de dos, à gauche de l'image, Hergé a laissé à son assistant le soin de dessiner l'île « au trésor ». À en croire ce qu'il a déclaré en 1971 à Numa Sadoul, il n'en a pas été satisfait. Mais on observe, en effet, que l'image n'aura jamais été modifiée. Et pourtant, une variante (reproduite ci-dessous) figure en archives aux Studios.

On ignore de quand elle date précisément, mais on peut imaginer qu'Hergé a chargé un membre de son équipe de réduire la taille de l'île. Force est de constater que si celle-ci occupe moins de place dans la case panoramique archivée, l'importance des montagnes et la taille relative des arbres n'ont pas changé, de sorte que c'est la même île qu'avant, mais vue d'un peu plus loin. Ce n'est pas cela qu'Hergé attendait, mais sans doute ne voulait-il pas vexer le méticuleux auteur de cette réduction mal comprise. Voilà pourquoi, sans doute, on en est resté là !...

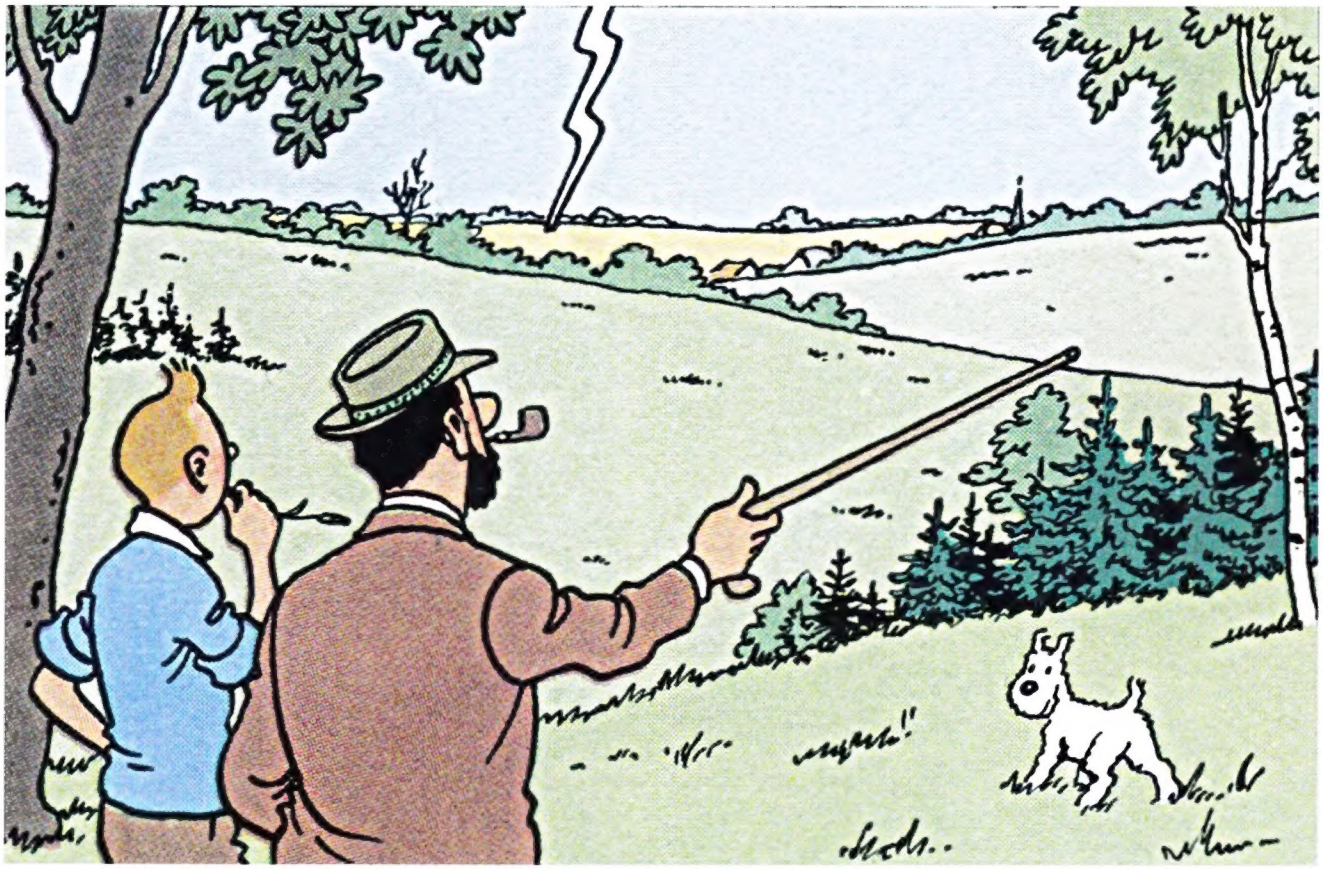
Philippe GODDIN



Faire l'impasse sur deux vignettes redondantes, afin de montrer quel était le but de l'expédition. Mais est-ce bien là un îlot qui ne figure sur aucune carte?

[1] Georg éditeur, 2023

L'ANTITHÈSE DE *L'AFFAIRE TOURNESOL*



Parmi les nombreux mécanismes comiques employés par Hergé dans son œuvre, le croc-en-jambe en est un moteur singulier ; l'auteur en abuse, mais toujours avec bonheur.

J'entends ici par « croc-en-jambe » le procédé narratif qui lie un événement à un propos préalable, soit en l'illustrant au pied de la lettre, soit en le contredisant. Osons dire : au contre-pied de la lettre. Parfois, l'auteur prépare patiemment le terrain, parfois il nous surprend. Pris d'habitudes, nous finissons par attendre ses surprises sans jamais être déçus.

À titre d'exemples

Que je vous rassure : mon intention n'est pas d'en faire une compilation rébarbative. Je ne peux toutefois pas m'empêcher de citer, à titre d'exemples, les crocs-en-jambe de la page 42 de *L'Affaire Tournesol,* où le capitaine, qui vient de s'écrier « Formidable ! Inouï !... J'en ai les jambes coupées !... », s'étale après avoir trébuché sur deux malencontreuses valises, et surtout, l'instant d'après, lorsqu'il reçoit sur le crâne le lourd et publicitaire pince-nez pour les lunettes Leclerc, après avoir vilipendé une nouvelle fois les deux « Bachi-bouzouks des Carpathes », experts en croche-pieds, et avoir terminé sa mise en garde par un « Car, dites-vous bien que je vous ai à l'œil ! » L'objet publicitaire était déjà bien visible pour le lecteur, deux *strips* plus haut. Hergé avait bien préparé son traquenard.

Je citerai également le croc-en-jambe des *Bijoux de la Castafiore*, lorsqu'à la première page de l'aventure, Haddock — encore lui ! — se lance dans une déclamation lyrique, véritable déclaration d'amour poétique, bien qu'encombrée de lieux communs. « Ah ! le printemps !... Le joli mois de mai !... La nature... dans toute la fraîcheur du renouveau !... Le gazouillis des oiseaux ! ... Ces fleurs des bois ! ... Et ces parfums ! ... Cette bonne odeur d'humus !... Respirez à fond, Tintin. Emplissez vos poumons de cet air pur et vivifiant, si fin, si léger, si pétillant qu'on a envie de le boire... » Cette faconde résonne telle la tirade du nez de Cyrano, son cousin à

« J'en ai les jambes coupées !... » ou « Comment Hergé passe du figuré au propre ». L'occasion de lui dire qu'en effet, c'est du propre... au sens figuré.

la mode « appendice nasal ». Il est vrai que l'hiver avait éteint les fragrances de la nature. Cette promenade est dédiée au renouveau des sens. Toutefois, le petit nez de Tintin met en doute cette déclaration d'amour aux senteurs en réveil du mois de mai. À l'allégorie sensorielle de Haddock se substitue la puanteur et la laideur de la décharge publique. Indubitablement, cette scène bucolique est à rapprocher de celle qui nous concerne aujourd'hui.

Assez de galopades !...

La vignette extraite de la première planche de *L'Affaire Tournesol*, qui ouvre notre article, pourrait rentrer dans cette catégorie des crocs-en-jambe. Car, dans cet album, le capitaine sera contredit par les synchroniques et incessantes sonneries du téléphone de Moulinsart et par les courses intrépides de Nestor. Car, dans la foulée, le capitaine sera contredit par le barouf de l'orage qui se met à tonner.

Mais ce serait, en fait, réduire le rôle de cette image, l'étriquer, lui retirer son exceptionnalité. Elle concentre, à elle seule, tout ce que l'aventure qui commence ne sera pas ; elle s'y oppose avec véhémence, force, complétude et détermination. Elle en est littéralement l'antipode, le calme avant la tempête. Je pense qu'elle n'a pas son pareil dans toute l'œuvre d'Hergé. On est en droit de penser que l'aventure qui s'ouvre sera pleine de sérénité, conforme à la vignette, car nos héros, à gauche, regardent résolument vers la droite, donc vers la suite de l'épisode, vers le futur de l'épopée. Mais, on est aussi en droit de penser, a contrario, que Haddock nous invite à porter notre regard sur le sombre bandeau dédié à *L'Affaire Tournesol* lors de sa prépublication dans le journal *Tintin* (illustration ci-dessus). Ce bandeau est un messager de mystère et d'inquiétude. Partant, la suite sera à son image.

Une ode à la campagne heureuse

La vignette fête et fleure bon la pure campagne, celle des champs et des futaies aux essences multiples, cette campagne d'hier, vierge d'éoliennes hideuses, de cultures intensives et pestilentielles, d'élevages industriels, de panneaux publicitaires (ou solaires), de dépôts barbares ou encore de zadistes ensauvagés. Nos héros sont seuls sur leur île pastorale, perdus, naufragés volontaires sur la houle des vallons brabançons. Au loin, un village silencieux et son église muette, comme endormis, peut-être même désertés, victimes à la fois de l'appel matérialiste et de l'abandon spirituel.

LES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU
L'AFFAIRE TOURNESOL
par HERGE
Le verre que tenait le capitaine vient de se briser, inexplicablement.

Cette campagne heureuse s'oppose non seulement à la moissonneuse-batteuse urbaine, mais tout autant à la grande propriété, pourtant rurale, qu'est Moulinsart. En effet, le téléphone ne cesse d'y sonner. À peine de retour au château, Tintin et Haddock se confrontent aux méfaits du monde moderne et humain, à la broyeuse des âmes, aux vices de la société, aux rapports de forces, aux profanateurs du calme de tout acabit. Notamment ce « nouvel autre », cet olibrius, ce bonimenteur dont ils se seraient bien passés – ici comme plus tard – avec son obnubilation professionnelle des risques à assurer, sa fatuité et son insistance d'emmerdeur « sparadrapien » aux blagues éculées. Toute situation est, pour lui, sujet à galéjades sauf lorsqu'il s'agit de signer un contrat.

Tintin et le capitaine « visiteront », certes à leur corps défendant, Genève, Nyon, quelque village savoyard, et Szohôd, capitale bordure. Ils côtoieront aéroports, gares, opéra, prison, hôtels, hôpital, ces lieux au surpeuplement turbulent et éternel. Ils se frotteront aux foules, aux gendarmes, aux forces de police (même aux polices d'assurance), au badaud délateur et zélé, sur la place principale de la capitale embouteillée, sur les axes encombrés d'estivants ou de travaux, au marché villageois, par les routes de montagne infestées d'hommes armés jusqu'aux dents. Ils seront brinquebalés en tous sens, sans ménagement. Bref, que de pollutions sociales en tout genre dans cet album !

Une aubade au silence

Notre vignette vante le silence absolu, par opposition aux bruits tyranniques qui bousculent trop souvent nos existences. Étonnamment, les bosquets et les prés sont vides de tout cri animal — ni gazouillis, ni meuglement, ni aboiement ou miaulement – et vides de tout vrombissement d'engin agraire, alors que la période est propice aux travaux agricoles.

Donc, pas de producteurs de sons. Rien ne vient perturber cette promenade champêtre. Ce silence est tellement visible, palpable, audible, odoriférant, que le capitaine le montre du bout de sa canne, de son sceptre de *gentleman-farmer*.

Les héros sont campés, ne bougent pas de crainte de faire chanter l'herbe foulée. Haddock parle peu, en comparaison aux envolées lyriques dont il a le secret. Tintin, quant à lui, n'amplifie, ni ne pastiche, ni ne conteste le propos de son ami, respectant et goûtant ainsi le silence. Le phylactère lui-même ne gâche pas le paysage.

Hormis ce bref intermède quasiment mutique, cette aventure n'est pourtant que sons, à commencer par l'invention à ultrasons de Tournesol (précurseur des armes à énergie dirigée d'aujourd'hui) – c'est un comble pour celui qui n'entend pas – et ses effets. Ce ne sont que sonneries intempestives de téléphones ou de fin d'entracte, coups de tonnerre, bris de glaces, chocs frontaux, bruits des armes et des artifices d'entraînement, hurlements téléphoniques et autres cris ou coups de gueule, radios à fond, crissements de freins, tambourinages et fracas de portes, diva époumonée et vifs applaudissements, chutes, glissades, claquements de dents, déflagration de villa, sirènes de pompiers et autres vacarmes en tous genres. Pas une seule page n'est épargnée, vous pouvez contrôler !

À Cherbourg, une célèbre statue de Napoléon défie l'ennemi anglais. En promenade dans la paisible campagne de Moulinsart, le capitaine Haddock défie sans le savoir des éléments dont il ne mesure pas la dangerosité.

Il est étonnant de remarquer que, lorsque la ville se déplace devant les grilles du château de Moulinsart, elle s'y déplace avec ses nuisances sonores et ses brouhahas : couple qui s'invective, conducteur qui vilipende, transistor qu'on devine au volume maximum, sans omettre ni les camelots alpaguant la clientèle, ni les régies mobiles et bruyantes de la télévision. Bref, que de tohubohus, de pollutions sonores dans cet album !

Un éloge à l'immobilité

Notre vignette célèbre l'immobilité totale, en opposition au mouvement perpétuel de la vie, de l'action, de l'aventure. L'immuabilité de la campagne est entière. Le ciel, sans le moindre nuage, renforce cette stagnation. Pas un souffle de vent. Les héros eux aussi sont figés, statufiés même, les pieds ou les pattes ancrés au sol. Le capitaine ressemble au Napoléon de Cherbourg montrant du bras tendu l'Angleterre à conquérir. Oui, le calme est une conquête de chaque instant. Pour l'unique fois de l'aventure, la pipe haddockienne reste en bouche. Le capitaine tentera à plusieurs reprises de refumer une bouffarde, mais avec insuccès. Il se brûlera les doigts ou les cheveux, sinon elle lui échappera des lèvres. En fait, fumer la pipe — attention ! fumer tue ! — exige du temps, du calme, de la sérénité pour réaliser de longues et lentes inspirations, propices à la méditation. Sherlock Holmes et Jules Maigret ne me contrediront pas.

Cette aventure n'est que mouvements perpétuels, précipitations, courses contre la montre. À commencer par les sprints continuels de Nestor dans les couloirs, ou ceux des héros sous la pluie d'orage. Puis ce sont avions, voitures, hélicoptères, ascenseurs, trains ratés, hors-bord, chars, motos, courses à pied, plongeon dans une mare, chutes, glissades. Les voitures ne s'arrêtent jamais en douceur. Les accidents de la route se multiplient, d'autres sont évités de justesse dans des crissements de pneus et des haut-le-cœur. Il est vrai que l' « accident provoqué » était un mode d'action bien connu et très utilisé dans le monde de l'espionnage de la guerre froide. Il semble que le poison lui soit préféré de nos jours. Cette aventure est aussi l'occasion de multiples incursions et invasions, notamment dans le domaine de Haddock, ce havre que l'on croyait inviolable et irrémédiablement dédié à la sérénité. Les aventures suivantes vont conforter, au grand dam du propriétaire, le statut de Moulinsart en tant que terre d'invasion. Bref, quels déferlements dans cet album !

Un hymne à la paix

La vignette prône l'inaccessible paix, tandis que partout ailleurs les hommes se préparent à la guerre. Tintin suce un brin d'herbe, telle une fleur mise au fusil du pacifiste ou de l'objecteur de conscience. Il arborera plus tard le symbole de *Peace and love* sur son casque.

L'aventure est bien celle de la guerre froide, de la course aux armements, à la recherche de l'arme ultime, que l'on dit de destruction massive. Par conséquent, c'est celle des espionnages étatiques, surtout à connotation militaire, des suppressions pseudo-accidentelles des gêneurs, des rapts des cerveaux, des innovations à des fins belliqueuses. Le bandeau, déjà cité au début, illustre parfaitement cette ambiance pesante et périlleuse. Cette guerre s'invite déjà dans les fourrés du parc de Moulinsart. Ensuite, et pour bonne partie, elle se déroule sur le sol (et dans les airs) du pays neutre, voire pacifique, qu'est la Suisse. Heureusement, même si les armes ont parlé, les révolvers tirent à côté (*Caramba*, un peu trop haut !), les mines antichars n'explosent pas, la bouche du canon anti-blindé fait « chou-fleur », l'arme ultime de Tournesol, qui devait « reléguer la bombe A et la bombe H au rang de la fronde et de l'arquebuse » ne réduit en poussière que la simple maquette de verre et de porcelaine d'un *downtown* américain. Finalement, pas une seule victime, tel le bilan de la guerre froide. Il y aura sûrement quelques mises à pied ou dégradations. Sponsz ne terminera-t-il pas dans un placard en tant que conseiller militaire du général Tapioca au San Theodoros ?

Toutefois, il convient de souligner qu'une fois la famille aux trois paires de jumeaux délogée à coups de scarlatine (arme biologique et efficace !), la paix *a priori* improbable entre Milou et le chat est définitivement scellée. « Tout est bien qui finit bien. » Mais que d'affrontements dans cet album !

Pour reprendre le mot du capitaine, la vignette exhorte au *calme* que l'on peut goûter ici avec tous nos sens. Pour définir le mot « calme », le *Petit Robert* propose : « Immobilité de l'atmosphère, de la mer ; absence d'événement (c'est le calme avant la tempête) ; absence d'agitation, de trouble, de bruit. » Tout ce que *L'Affaire Tournesol* n'est pas... à l'exception de cette magnifique et paisible vignette bucolique.

Benoît de COURRÈGES

« LE VIN EST TIRÉ : IL FAUT LE BOIRE »

Pour faire suite à son article sur le rhum, publié dans notre dernière revue, Nicolas Raduget n'a pas manqué de compléter son propos par quelques commentaires sur le jus de la treille.

La Rédaction

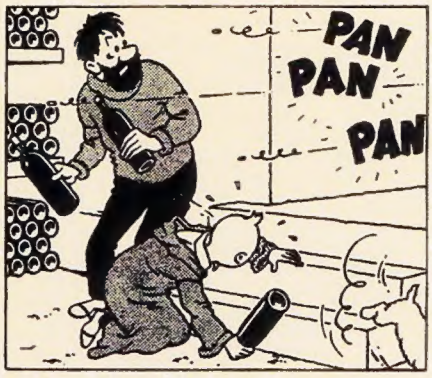
Si Haddock se met parfois en danger ou met en danger les autres quand il a bu du whisky ou du rhum, alcools de marins par excellence, le vin est davantage respecté par Hergé dans les aventures de Tintin. Il est vrai qu'on l'associe plus volontiers à des moments de convivialité ou à des célébrations.

Hergé s'inscrit ici complètement dans la pensée de son époque qui oppose, dans le débat public, les produits distillés à d'autres, comme le vin (notamment en France) ou la bière (notamment en Belgique), considérés comme plus « sains ». Ce vieux conflit – toujours actuel – prend sa source à la fin du XIX^{e} siècle, au moment où le nombre d'alcools distillés explose. Vins et bières, qui sont souvent considérés comme des boissons nationales, sont mis en avant pour des raisons économiques sinon culturelles. S'opposent alors dans les mouvements antialcooliques les abstinents complets et les tempérants. Hergé appartient clairement à cette seconde catégorie.

C'est déjà très visible dans *Le Crabe aux pinces d'or*. Alors que le whisky et le rhum occasionnent dans cet épisode les dégâts que l'on connaît sur une barque ou dans un avion, le vin rouge n'est pas vraiment mal vu. Tintin entre par la cave dans le repaire des brigands et, au milieu des barriques, instruit Milou en lui apprenant que Diogène logeait dans un tonneau, avant de découvrir un passage secret dans ce même contenant. Plus loin, coincé dans la cave avec Haddock, ils utilisent des bouteilles pour se défendre face à Allan et sa bande, et ne finissent ivres que par accident, à cause des vapeurs du vin, dans une scène où tout le monde est hilare, eux comme leurs adversaires tout heureux de les trouver dans cet état-là. Il suffit d'ailleurs d'un simple choc à la tête ensuite pour que Tintin dessaoule aussi sec et sauve la situation.

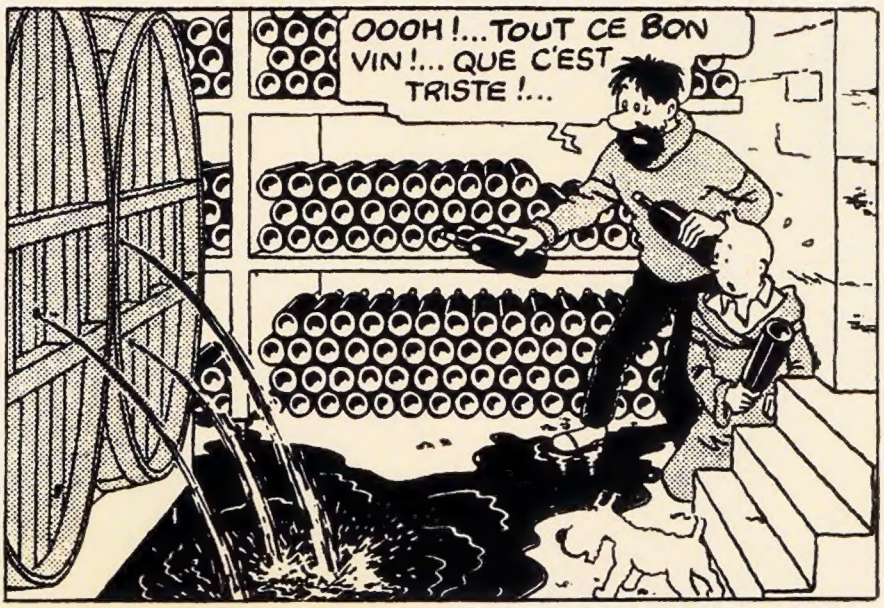
D'autres exemples bien connus proposés dans l'œuvre (pensons au champagne) illustrent ce petit traitement de faveur, Georges Remi étant lui-même un bon vivant à cet égard. Bien que souvent présent dans les aventures du jeune reporter, le moralisme ne l'emporte pas toujours.

Nicolas RADUGET

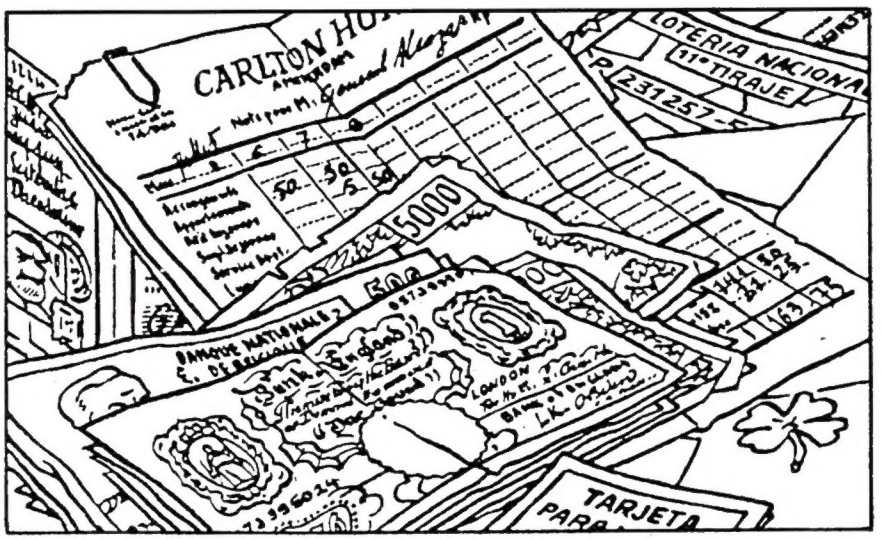


En page 85 de la version d'origine du *Crabe aux pinces d'or*, ce sont des coups de feu qui sont tirés.

Quant au vin « tiré » (page 86) qu'il faut boire, Tintin prononce l'expression qui nous sert de titre dans l'album *Au pays de l'or noir*, à la page 26.



LA CARTE D'IDENTITÉ DU GÉNÉRAL



Il faut de bons yeux pour arriver à lire, dans l'album, les éléments qui nous intéressent. Ce détail, tiré de la planche originale, permet de mieux distinguer la carte d'identité du général, en voyage d'affaires.

Dans *Coke en stock*, Hergé nous montre le contenu du portefeuille perdu un peu plus tôt par le général Alcazar. Espérant pouvoir le lui rendre, Tintin l'inspecte avec attention. Parmi les différents documents que notre ami a étalés, nous voyons dépasser, en dessous d'une variété de billets de banque et d'une note de l'hôtel Carlton d'Amsterdam, la carte d'identité du général.

Après avoir redressé optiquement le fragment visible, nous avons tenté de reconstituer cette pièce d'identité du chef d'État (intermittent) de la république de San Theodoros.

La tarjeta de identificación

Il s'agit d'un document en papier fort, jaune pâle (probablement doté d'un filigrane), plié en deux, de format 149 sur 119 millimètres. Il est authentifié par son numéro d'ordre (à cinq chiffres, semble-t-il), par un timbre fiscal, par le tampon de l'administration santheodorienne, qui chevauche la photo, et par la signature de l'autorité émettrice dont on devine le début sur la partie visible de la page de droite. Coupée par le bord gauche de la case, la photo d'identité n'est pas rivetée, mais fixée par deux agrafes. La moitié droite du document nous apparaît de façon trop fragmentaire pour que nous puissions la reconstituer.

Que nous apprend ce document ? D'abord, qu'il porte un numéro incomplet où l'on lit néanmoins (...) 12414 (...), le dernier chiffre étant incertain. Ensuite, que l'un des prénoms du général est Juan, élément que les Amis de Hergé connaissaient grâce à Yves Horeau, mais sur lequel nous reviendrons un peu plus loin. Nous constatons aussi que si la nationalité santheodorienne du général est confirmée, son lieu de naissance est illisible, et que pour ce qui concerne la date de cet événement on n'en connaît que le mois : *septiembre* (septembre).

Ci-dessous, à droite, la reconstitution (lacunaire) du document révélé par Hergé.

L'habitude qui prévaut dans les pays d'Amérique latine est de donner au moins deux prénoms à un nouveau-né. Au vu de la place libre qu'on devine devant *Juan* sur le document, nous supposons qu'il s'agit du second prénom du général. Quel serait alors le premier ? Pourquoi pas Ramon, le prénom dont il use lorsqu'il se produit sur la scène du music-hall dans *Les 7 Boules de cristal* ?

Au nom du père

Quant au nom de famille (*apellido*, en espagnol) *Alcazar*, il nous paraît prendre beaucoup de place, alors que l'usage dans la plupart des pays hispanophones est de porter deux noms de famille : le premier nom du père accolé au premier nom de la mère. Ceci, même si, dans l'usage, on se contente généralement du premier *apellido*. Normalement, donc, le premier, *Alcazar*, devrait être suivi d'un second. *Zarate* ? Non, car c'est là un pseudonyme que le général s'est forgé pour monter son numéro de music-hall. Mais il est évident que pour ce faire, Alcazar a pris pour première syllabe la dernière syllabe de son patronyme : *zar*. Quant à la seconde partie de son nom de scène, *ate*, elle pourrait provenir de son second *apellido*. Notre hypothèse est donc que celui-ci commence ou se termine par *ate*. Ce mystère-là, en tout cas, reste entier.

Jonathan FABRY

UNE ALTERNATIVE

Pour le nom de famille, j'aimerais formuler une autre hypothèse que celle de Jonathan : selon moi, notre lanceur de couteaux aurait bel et bien un nom qui respecte l'usage des deux *apellidos*.

Le premier serait un nom se terminant en « alca » (comme *Hualca Hualca*, le nom de ce volcan situé au sud du Pérou). Supposons dès lors qu'il s'agisse de « Hualca », ce qui signifierait aussi qu'il a des ascendances amérindiennes, tout comme son partenaire Chiquito.

Son second nom serait ce « Zarate » qu'il utilise comme nom de scène et qui, selon moi, pourrait ne pas être un pseudonyme. En effet, il faut savoir qu'en Espagne (et ailleurs), beaucoup de prénoms peuvent s'abréger en ce qu'on appelle un « hypocoristique », autrement dit « dans une forme affectueuse ». On trouvera ainsi des « Juanra » pour Juan Ramón, ou des « Chusma » pour Jesus María. En appliquant ce rapprochement au double patronyme « Hualca-Zarate », on peut parfaitement supposer que notre homme se serait forgé le nom d' « Alcazar » sous lequel il a débuté sa carrière militaire et politique.

J'ajoute qu'en termes d'occupation de l'espace, la graphie Hualca-Zarate tient parfaitement sur la ligne qui lui est dévolue sur la *tarjeta de identificación* produite par Jonathan.

Claudy LEMPEREUR

À la fin de *Tintin et les Picaros*, le général, qu'on imagine marié à sa colombe devant l'état civil du San Theodoros, lui a offert le palais dont elle rêvait. Mais a-t-il vraiment repris le pouvoir dans son ménage ?

À la fin de *Coke en stock*, les « affaires » qu'il était venu faire en Europe lui avaient en tout cas permis de prendre le dessus sur le général Tapioca, son éternel rival, mais quelle est la crème d'emplâtre, aux Studios Hergé, qui a confondu le San Theodoros avec son voisin, le Nuevo Rico ?

LE CAPITAINE ALLAN HOMME DE MAIN DE RASTAPOPOULOS RECUEILLI PAR UN CARGO DANOIS
Le sinistre personnage qui, après avoir été le second du capitaine Haddock, était passé aux ordres de Rastapopoulos, risque bien de ne plus jamais exercer de commandement dans
D'OÙ VENAIENT LES AVIONS D
SHEIK BAB EL EHR ?
POUR LE COMPTE DE RASTAPOPOULOS, UN CERTAIN DAWSO
ÉCOULAIT DU VIEUX MATÉRIEL DE GUERRE
On sait aujourd'hui qu
avions utilisés par le Shei
El Ehr, lors de son so
ment contre le pouvoir
de l'Emir Ben Kalish Ez
avaient été fournis par u
tain Dawson, ancien che
police internationale de
ghaï. C'est d'ailleurs
l'exercice de ses anc
fonctions que ce douteu
vidu avait livré Tintin au
rités d'occupation jap
Depuis son retour d
Orient, Dawson s'ado
Europe, à un fructueu
merce. Travaillant p
compte de Rastapo
alias le faux marquis d
gonzola, il s'était sp
dans l'achat et la ve
vieux matériel de gue
COUP D'ÉTA
NUEVO R
ALCAZAR
RENVERSE
TAPIOCA
Chassé de son pays par la
de son éternel rival
général Alcazar
ope. S'y étant
il a
LE SOUS-MARIN
IRATE DE LA
ER ROUGE
A L'ASSEMBLÉE DE L'O.N.U.
DE NOMBREUX DÉLÉGUÉS RÉCLAMENT LE CONTRÔLE
INTERNATIONAL DES COMPAGNIES DE TRANSP
DE PÈLERINS DE LA MECQU
Le scandale du trafic d'es-
claves en mer Rouge a suscité
dans tout le monde occiden-
tal une émotion profonde
Celle-ci s'est également expri-
mée à la tribune de l'Organi
sation des Nations Unies où
les porte-parole de plusieurs
nations ont
UN NOUVEL

PAUL EYDT, LE TOURNESOL MÉCONNU

L'ORIGINAL SORT DE L'OMBRE

Le professeur Auguste Piccard était célèbre, alors que Paul Eydt ne l'était pas. Mine de rien, cela fait une sacrée différence…

Le premier a effectivement apporté quelques éléments (essentiellement d'ordre vestimentaire, plus certains de ses traits physiques) à notre ami Tryphon Tournesol, avant de lui céder, dans un second temps, une partie de ses qualités scientifiques.

Le second, pour sa part, lui a offert un élément essentiel : son handicap. Une déficience auditive marquée, que, dans son œuvre, Hergé a en quelque sorte sublimée, voire magnifiée.

C'est ce que nous rapporte ici le fils d'un collaborateur du *Vingtième Siècle*.

La Rédaction

Comme pour bien des acteurs créés par Hergé, il est vraisemblable que Tournesol soit issu de l'amalgame de plusieurs personnes qu'il avait pu connaître et observer.

Il n'y a pas de doute que le très célèbre professeur Piccard a pu attirer son attention, en tant que savant type dont on parlait dans la presse, notamment à la suite de son ascension dans la stratosphère. Toutefois, Auguste Piccard n'était pas sourd. N'y aurait-il pas eu, dès lors, un autre personnage qui, atteint de surdité, aurait suscité la conception de Monsieur Tournesol en 1943 ? Je peux avancer une hypothèse très plausible à cet égard. Elle concerne une personne qu'Hergé a côtoyée dans le cadre professionnel, et dont aucun chercheur n'avait jamais mentionné l'existence, avant que l'un de ceux-ci en fasse état dans sa biographie d'Hergé, publiée en 2007[1].

J'émets cette supposition en me basant sur les dires de mon père, Maurice Schmitz, dont Hergé avait illustré le roman *Mile*[2] en 1925 dans la revue *L'Effort*. Durant des années, il avait travaillé au sein de la rédaction du journal *Le Vingtième Siècle* et, par voie de conséquence, au sein de celle du *Petit Vingtième*. Il a étoffé les pages du supplément de bon nombre de récits d'aventures, qu'il signait de son nom ou parfois d'un pseudonyme, comme Maurice Forgery. Mais on peut découvrir dans *Le Petit Vingtième* le nom d'autres auteurs occasionnels. Un certain Paul Hythe, par exemple, auteur en 1939 d'un roman intitulé *Le Puzzle inachevé*. Qui donc se cachait sous ce nom d'emprunt ? Il s'agissait de Paul Eydt, célibataire endurci, avocat, catholique engagé, notamment dans les activités des patronages qui fleurissaient dans les paroisses.

[1] En 2003, Michel Schmitz avait contacté Benoît Peeters, qui avait transmis cette info à Stéphane Steeman, qui l'avait refilée à Philippe Goddin.
[2] Roman édité en 1928 aux Éditions de la Jeunesse Catholique, à Louvain.

Au moment d'illustrer, dans *Le Petit Vingtième* du jeudi 19 janvier 1939, le roman *Le Puzzle inachevé*, signé Paul Hythe, Hergé ne se contente pas d'y donner un rôle à René Weverbergh (à gauche), à qui il doit d'avoir permis que ses premiers dessins soient publiés. Il ne résiste pas, non plus, à l'envie d'y intégrer (à droite), l'auteur dudit roman, qu'il connaît bien.

Contrairement à mon père, il n'était pas attaché à plein temps au *Vingtième Siècle*. Pour autant que je sache, il avait noué des contacts au sein de la rédaction et y apportait de temps à autre sa « littérature », qu'il s'agisse de nouvelles ou de poésies.

Paul Eydt était un homme un peu particulier, très cultivé, artiste et poète, membre de plusieurs troupes de théâtre d'amateurs. C'est vrai qu'il ne passait pas inaperçu, tant son aspect physique était bizarre. Très maigre, le corps osseux, le crâne petit, le front dégarni, le visage asymétrique, mal dessiné, l'allure vieillotte, toujours vêtu de gris ou de sombre. Lorsqu'il arrivait quelque part, tout le monde riait déjà sous cape, tant il était drôle d'aspect. Mais le pire : le brave homme était affligé d'une surdité à toute épreuve. Nous y voilà ! C'était de francs éclats de rire qui fusaient dès lors qu'une tentative de dialogue s'instaurait avec lui, et que, forcément, les quiproquos s'enchaînaient.

Paul Eydt se faisait toutefois sec et autoritaire en certaines occasions. Notamment, lorsqu'il voulait imposer son point de vue au sein des troupes de théâtre d'amateurs qu'il fréquentait, et que par malheur on ne tenait pas compte de ses avis : il lui arrivait alors d'entrer dans de violentes colères, bien qu'à ma connaissance, personne ne soit jamais allé jusqu'à le traiter de zouave.

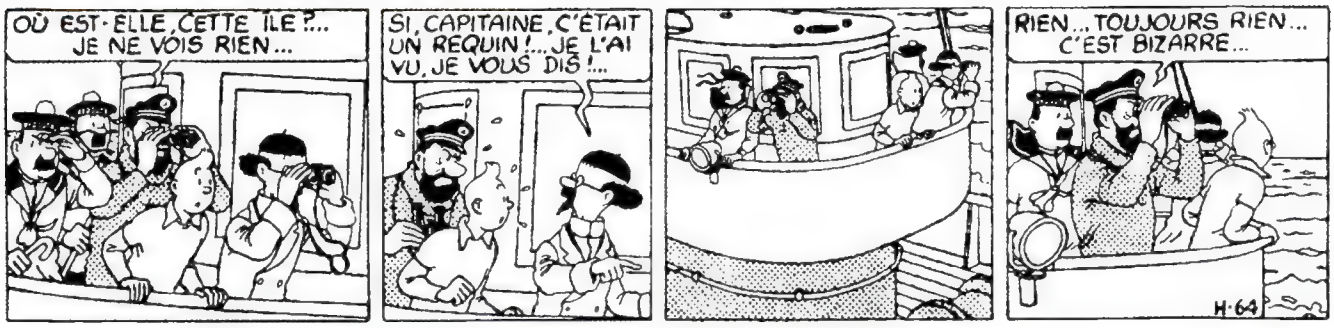
Hergé a eu nécessairement des contacts occasionnels avec lui et aura été frappé par le côté comique de son infirmité auditive.

Pour ma part, ce n'est que durant les années 1950 que j'ai découvert ce personnage, lorsqu'il venait rendre visite à mon père, sans doute pour évoquer « le bon vieux temps ». À cette époque, il ne s'aidait pas d'un cornet acoustique, mais d'un appareil auditif... qui, lorsqu'il ne crachotait pas ou ne chuintait pas, sifflait horriblement, sans qu'il s'en rende compte. Apparemment, cet appareil ne lui était pas d'un grand secours. L'enfant que j'étais se souvient en tout cas qu'il répondait toujours « de travers » aux questions que, pourtant, mon père lui posait à très haute voix. Ces entretiens plutôt surréalistes me paraissaient du plus haut comique.

Paul Eydt est décédé à la suite d'une thrombose dans les années 1960.

Ils ne vous ont pas trop malmené, au moins ?...
Demain ?... Bien avant ça !... Dans deux heures, tout au plus, mes comprimés auront produit leur effet...

C'est évidemment pour rire que Maurice Schmitz, de passage sur la côte belge avec son ami Paul Eydt, tente de l'étrangler. Le sourire de la victime en dit long sur leur complicité.

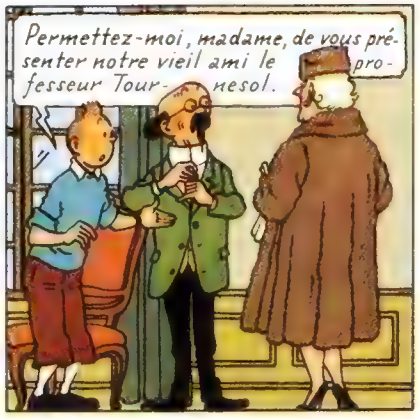

OÙ EST-ELLE, CETTE ÎLE ?... JE NE VOIS RIEN...
SI, CAPITAINE, C'ÉTAIT UN REQUIN !... JE L'AI VU, JE VOUS DIS !...
RIEN... TOUJOURS RIEN... C'EST BIZARRE...
H·64

Non, ils ne naviguent pas à bord du *Sirius* du côté des Antilles. Paul Eydt et son ami Maurice font une excursion, en 1931, sur le lac d'Annecy.

LE MONTRER AINSI, MINE DE RIEN...

Nous pouvons vraiment être reconnaissants à Michel Schmitz de nous avoir renseignés sur l'homme qui, avec Auguste Piccard, et sans qu'il en soit informé, a inspiré Hergé pour donner vie au professeur Tournesol. Jusqu'il y a peu, je ne connaissais de Paul Eydt que le visage et les problèmes d'audition. Les photos qui illustrent ces pages, qui le montrent pour la plupart au côté de son ami Maurice Schmitz, sont particulièrement convaincantes, puisque même sa tenue vestimentaire, sur les dernières, est similaire à celle qu'Hergé a donnée au professeur. On comprend mieux, à présent, pourquoi notre informateur nous assure que si Tournesol a été affublé d'une barbiche pointue et d'une couronne de cheveux d'où émerge sa calvitie, c'était pour que son modèle ne s'aperçoive de rien.

Philippe GODDIN



Lorsqu'il évoquait son propre travail au sein de la rédaction du journal *Le Vingtième Siècle*, mon père se disait convaincu qu'Hergé s'était inspiré de Paul Eydt pour créer son Tournesol « dur d'oreille », et il affirmait que s'il lui avait fait pointer une barbiche sous la moustache et l'avait affublé d'une couronne de cheveux hirsutes, c'était pour que ce grand susceptible ne se reconnaisse pas.

Michel SCHMITZ

Rien ne permet de croire qu'à l'instar de son modèle Paul Eydt, le professeur Tournesol ait fait du théâtre en amateur. Car Hergé ne nous a sûrement pas tout dit sur lui. En revanche, on a pu voir qu'en certaines circonstances, l'un comme l'autre bombaient le torse.

Ci-dessous : Entre Tintin et l'étrange personnage qu'il vient de rencontrer dans *Le Trésor de Rackham le Rouge*, la loi du silence ne tardera pas à s'imposer.

En bas, à gauche :
Ne dirait-on pas qu'ils se sont donné le mot ? Auguste Piccard a porté lui aussi le béret pour naviguer.

Certaines des photos qui illustrent cet article ont été colorisées. On ne s'offusquera pas que nous ayons privilégié le vert olive pour habiller Paul Eydt.

LES VOIX DU SILENCE

C'est dans Le « Vingtième » Artistique et Littéraire du 7 juin 1936 que nous avons découvert ce poème de Paul Eydt. Lorsqu'on sait que ce dernier était célibataire et sourd, ce texte bénéficie d'une bonne pincée de sel ajouté.

La Rédaction

Le Silence

Peut-être as-tu compris combien un long silence,
Loin de toi m'est pénible, et que j'entends ta voix
Résonner dans mon cœur meurtri par ton absence ?
À ce silence lourd, as-tu songé parfois ?
Mais quand nous sommes deux, assis sous la charmille,
Le silence profond nous paraît trop léger ;
Tu te tais pour pouvoir encor le ménager,
Et je guette, muet, ton regard qui vacille.
Oui, le silence unique est toujours douloureux.
Mais lorsqu'on est ensemble, il suffit d'un sourire
Et d'un regard voilé pour vouloir tout nous dire…
Aimons-le tendrement notre silence à deux !

Paul Eydt

« Oh !... j'ai une idée ! » s'écrie Quick, après avoir constaté que sa petite taille ne lui permetrait pas de profiter, avec son camarade Flupke, du défilé des troupes. Au dernier rang des spectateurs qui les empêchent de voir quoi que ce soit, Hergé a disposé trois de ses amis ou connaissances. Mais nous y reviendrons.

À gauche sur cette photo, la future grande-duchesse Joséphine-Charlotte de Luxembourg dans les bras de sa nounou. Au milieu, sa mère, la future reine Astrid. À droite, coincé entre d'autres spectateurs plus favorisés que lui, Hergé.

LA REVUE ? C'ÉTAIT DU VÉCU !...

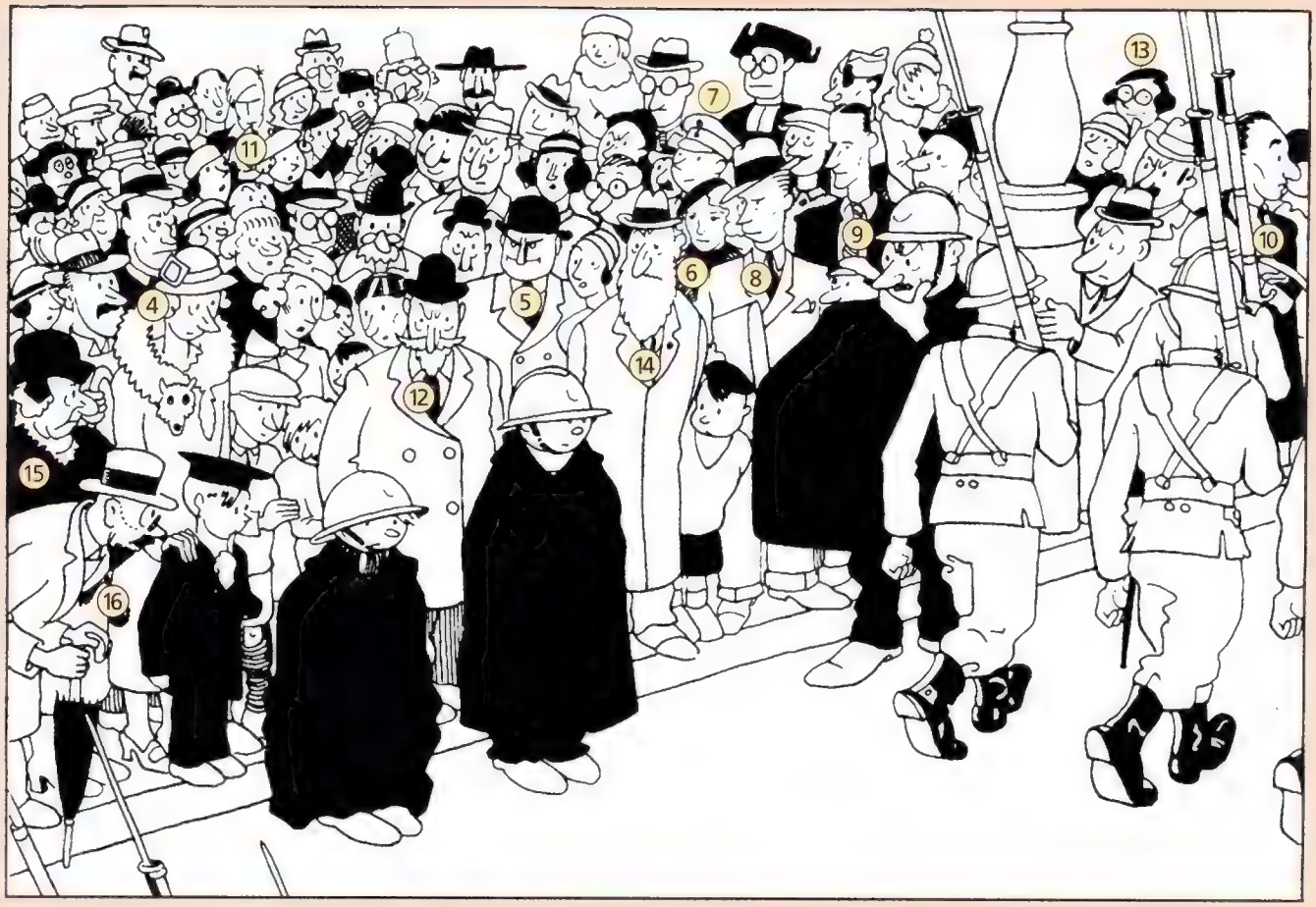
Notre revue a déjà consacré par le passé l'un ou l'autre écho au contexte dans lequel Hergé avait imaginé le gag de Quick et Flupke intitulé *La Revue* (gag publié dans *Le Petit Vingtième* du jeudi 18 mai 1933). Mais voilà qu'un de nos lecteurs, Pierre Fourré, revient sur la question et nous interroge sur l'identité de certains des personnages ou figurants que l'auteur y a semés.

L'occasion était donc belle de rapprocher ce qu'Hergé a lui-même précisé à ce propos de témoignages ultérieurs, plus ou moins autorisés, voire de spéculations peut-être hasardeuses. Bref, passons tout ça en revue... si l'on ose dire !

Rappelons d'abord qu'à Bruxelles la plupart des défilés des troupes avaient lieu à l'époque le long du boulevard Bischoffsheim et qu'à cette occasion le personnel du journal *Le Vingtième Siècle* qui travaillait au n° 11 dudit boulevard était autorisé à quitter son poste et à sortir de l'immeuble pour y assister.

Rappelons ensuite que lors du défilé du 14 avril 1931, la princesse Astrid (la future reine des Belges) s'était fait déposer par le chauffeur du Palais sur le trottoir de l'immeuble, au milieu de la foule, avec la petite princesse Joséphine-Charlotte, trois ans et demi, et sa gouvernante. C'est que son mari, le prince héritier Léopold, devait caracoler à la tête de son bataillon de grenadiers, pour présenter ce dernier au roi, son père, un peu plus loin.

Et précisons enfin qu'Hergé, parfait inconnu alors, mais surtout de taille moins élancée que la princesse, avait eu fort à faire pour voir passer le défilé. On peut néanmoins le reconnaître, à droite, sur la photo ci-dessous.



La case finale du gag *La Revue* est à ce point habitée de têtes (aujourd'hui) connues que nous y avons glissé des numéros pour vous aider à vous y retrouver.

Ernest Closson (1870-1950), compositeur et musicologue, fut également le conservateur du Musée instrumental du Conservatoire de Bruxelles, où il enseignait.

Deux ans plus tard, une idée...

À en croire Paul Jamin, dit Jam, interrogé par Benoît Peeters dans son film *Monsieur Hergé* (1989), si l'auteur se montrait assuré à propos de l'histoire de Tintin en cours, l'élaboration du gag hebdomadaire de Quick et Flupke était moins sereine, Hergé étant souvent à la recherche d'une idée qui puisse le satisfaire.

C'est ainsi que vers la mi-mai 1933 lui revient en mémoire le défilé auquel il avait assisté un peu plus de deux ans auparavant, et dont il aurait mieux profité s'il avait été mieux placé. Son idée est de mettre Quick et Flupke dans la même situation et de les laisser imaginer un stratagème pour qu'ils puissent jouir du spectacle, en dépit de leur morphologie d'enfants.

C'est ainsi que naît le gag en deux pages (c'est la norme) qu'il intitule *La Revue*. La première planche pose le problème : « Il y a trop de monde... et nous sommes trop petits ! »

La seconde montre Quick et Flupke se précipiter chez un loueur de travestis, puis se placer au premier rang pour profiter du spectacle, ceci sous le regard dubitatif de l'Agent 15.

Elle-même spectaculaire, la dernière image a permis au dessinateur de multiplier les clins d'œil à ses proches. Il n'aura à s'en expliquer que beaucoup plus tard.

C'est en effet le 12 juin 1979, dans une réponse adressée à son ami le dramaturge Herman Closson, qui venait de lui avouer que le jour de la parution du *Petit Vingtième*, son père, Ernest Closson, disputait Tintin à ses enfants, qu'il apporte cette précision : « Vous parlez [...] de votre père. [...] J'ai un jour glissé une caricature de lui [1] dans une petite histoire de Quick et Flupke dont je vous envoie photocopie. Il s'y trouve (en bas, à droite de la page 1) en compagnie de Mgr Schyrgens [2] (en civil), critique littéraire du *Vingtième Siècle*, et d'un certain Max Hodeige [3], journaliste à ce même *Vingtième Siècle*.

Georges Remi (1907-1983) et son frère Paul (1912-1986) photographiés rue Knapen, à Schaerbeek, devant le domicile d'Hergé et de son épouse, en 1935.

Monseigneur Joseph Schyrgens (1856-1937), chroniqueur et critique littéraire au journal *Le Vingtième Siècle*. Photo publiée dans son journal le 10 avril 1925.

Ci-dessous :
Maxime (dit Max) Hodeige, rédacteur au journal *Le Vingtième Siècle*, sera promu rédacteur en chef du *Soir* « volé » en 1943, suite à l'éviction de Raymond De Becker. Extrait du fascicule *Galerie des Traîtres* édité par *L'Insoumis* à la fin de la guerre.

HODEIGE
Maxime (Max)

né le 17 mars 1903, à Laeken, domicilié à Uccle, rue de la Mutualité, 59.

Rédacteur au SOIR de guerre.

Souteneur. Est actuellement correspondant du SOIR à Paris (France).

Max Hodeige est excessivement dangereux tant par ses articles que par sa rpopagande sous-mains au profit de l'Allemagne Nazie.

Ci-dessous :
Georges Remi et son épouse Germaine (1906-1995), jeunes mariés, déambulant dans les rues de Bruxelles en 1932.

À droite :
Paul Werrie (1901-1974), chroniqueur culturel et sportif au journal *Le Vingtième Siècle* (où on l'avait surnommé Quick). Caricature de Jam.

À gauche :
Caricature de René Weverbergh (1895-1963) par Paul Jamin, publiée dans *Le Boy-Scout Belge* en février 1931. Cofondateur de la troupe scoute de l'Institut Saint-Boniface, directeur du mensuel *Le Boy-Scout* et administrateur du *Boy-Scout Belge*, il fut aussi membre de la rédaction du *Vingtième Siècle*.

« Sur l'autre page [...], poursuit Hergé, figurent notamment Paul Werrie [4], René Weverbergh [5], un grand chef scout qui travaillait également au *Vingtième Siècle*, mon ex-épouse Germaine [6], mon frère militaire [7] et moi-même [8]. Derrière moi se trouve Paul Jamin [9] et, à l'extrême droite (évidemment !), son frère Charles [10]. Au-dessus, à gauche, c'est un des frères du chanteur Maurice De Groote [11]. »

Voilà un propos qui, assurément, intriguera les exégètes. Car si le nom de Paul Jamin (1911-1995) est bien connu des aficionados d'Hergé, celui de son frère Charles (1910-1963) ne semble pas avoir durablement marqué son temps. Il faudra sans doute se contenter de la précision sarcastique apportée par Hergé concernant sa position politique. Quant au frère du chanteur (lyrique) Maurice De Groote (1910-1994) qui connut la célébrité, Hergé nous laisse le choix entre Pierre, violoniste, et Lucien, violoncelliste.

En l'absence de toute photo, on se gardera de trancher. On sait toutefois que Pierre et Lucien sont anciens élèves de Saint-Boniface, comme Hergé et Paul Jamin.

D'autres suppositions

Interrogé à son tour, Paul Jamin ne reconnaissait pas son propre frère à droite. Ignorant ce qu'Hergé avait précisé, il y voyait Victor Meulenijzer, le secrétaire de rédaction du *Vingtième Siècle*. En revanche, il désignait le personnage chapeauté et barbu placé en [12] comme étant Alfred Zwaenepoel, le rédacteur en chef du journal, ce qui nous semble pertinent. Et il croyait même reconnaître en haut à droite de l'image une demoiselle Dumonceau [13], qu'il décrivait comme une « vieille fille, employée du *Vingtième Siècle* ». Tant qu'à faire, Jam aurait pu désigner le personnage marqué [14] comme le représentant du (fictif) « Oncle Jo », membre éminent de la rédaction du *Petit Vingtième*, dont il lui était arrivé, comme à quelques autres, de tenir la plume.

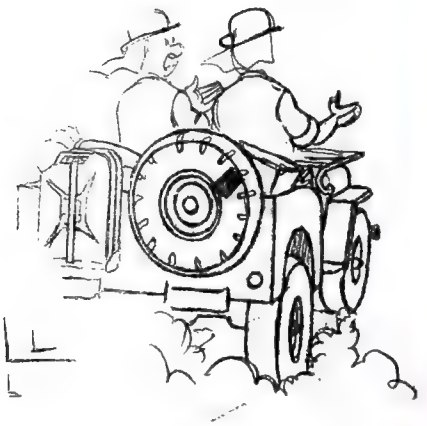
Mais un autre témoignage pourrait lui aussi être pris en compte. D'après ce dont se souvient Hervé Springael, l'ex-épouse d'Hergé, Germaine Kieckens, croyait reconnaître en [15] et en [16] ses propres parents, penchés à gauche du dessin. Les deux reproductions de photos de ces derniers qui figurent dans la colonne de droite permettront à chacun de se faire une opinion. Un dernier détail ? Paul Jamin m'a assuré qu'avec l'accord d'Hergé il avait ajouté, tout à droite dans l'image reprise ci-dessous, la caricature de son ancien titulaire de 3e Latine à Saint-Boniface, l'abbé Ch. Bruffaerts. Dont acte. Rien d'autre ?

Philippe GODDIN

À gauche :
Portrait de Paul Jamin (dit Jam depuis l'époque où il collaborait au *Petit Vingtième* et dit Alidor par la suite).

Ci-dessus :
Germaine Kieckens à Bouillon vers 1933 en compagnie de sa mère, Albertine Langerhaerdt, et quelques années plus tôt en compagnie de la même et de son père, Richard Kieckens.

DE LA JEEP DES DUPONDT À CELLE DE TOURNESOL



L'une est rouge, l'autre bleue. Leur couleur d'origine est le kaki de l'U.S. Army. Mais il ne s'agit pas de confondre ces deux modèles de Jeep. Encore faut-il, pour cela, savoir bien compter (ou du moins le vouloir).

L'un se prénomme Pierre, et l'autre Guy. Tous deux font partie des Amis de Hergé. Le premier fut durant une dizaine d'années responsable des relations publiques de la marque Chrysler-Jeep en Belgique. Le second est collectionneur et compte parmi ses plus précieux trésors une jolie série d'études sur calques, de la main d'Hergé, pour des vignettes de *Tintin au pays de l'or noir.* C'est de leurs communications respectives (et non concertées) adressées au secrétariat de l'association qu'a surgi l'article qui vous est ici proposé.

Dans *Au pays de l'or noir*, Hergé met Dupond au volant d'une Willys MB rutilante pour aller affronter le désert...

Du rouge

« La Jeep rouge des Dupondt est bien une véritable Willys MB datant de la Deuxième Guerre mondiale, nous écrit Pierre. Elle fut produite de 1941 à 1945. On reconnaît principalement ce véhicule tout-terrain à son pare-brise en deux parties, à sa roue de réserve fixée à l'arrière, côté droit, et à son jerrycan fixé lui aussi à l'arrière, côté gauche. »

« Sur le modèle d'origine, le nombre d'ouvertures verticales ménagées sur la calandre était de neuf. Mais comme on peut le voir sur les différentes images où la Jeep apparaît de face dans l'épisode *Au pays de l'or noir* composé par Hergé en 1948-1949, il varie de six à sept, puis de sept à huit, pour en revenir à sept. On en trouvera sept également sur l'illustration de couverture de l'album édité en 1950. »

Du bleu

« La Jeep bleue pilotée par Tournesol dans *On a marché sur la Lune* (plus précisément dans la partie réunie en album par la suite sous le titre *Objectif Lune*) est d'un autre

modèle, poursuit Pierre. C'est une des premières Jeep CJ, pour Civilian Jeep (Jeep civile), dont la construction a commencé en 1945. »

« Ce modèle se distingue du précédent par, notamment, sa roue de secours fixée sur le flanc arrière droit du véhicule, par ses phares plus grands que ceux de la Jeep d'origine… et par sa calandre percée de sept ouvertures verticales. »

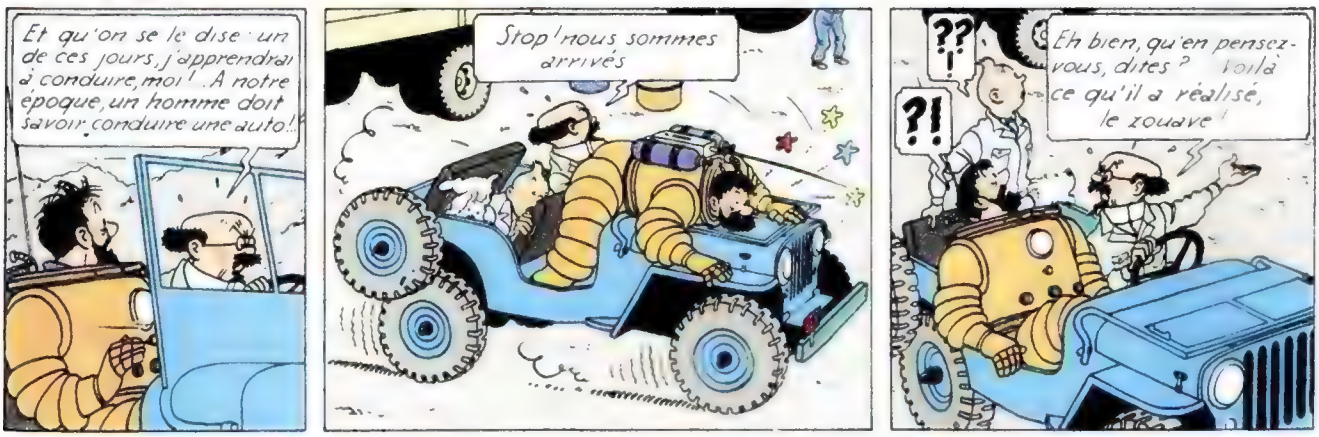
Le coup du volant

« Pour la dessiner sans se tromper dans le nombre d'ouvertures, en 1953, Hergé savait qu'il pouvait compter sur la minutie de son collaborateur Bob De Moor, fraîchement engagé. Celui-ci s'est effectivement montré attentif à ce type de détail. Mais sur l'illustration de couverture de l'album *Objectif Lune* publié en 1953, — patatras ! —, c'est le volant de la Jeep qu'on a (ou qu'il a) oublié de dessiner ! »

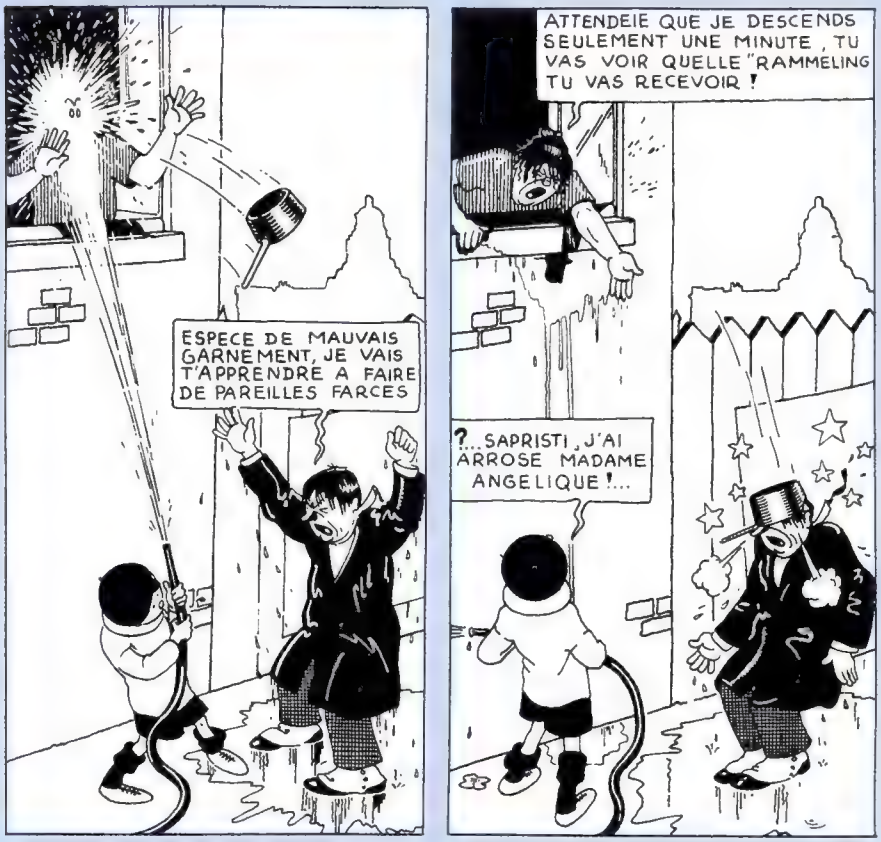
Emil SZABOR avec Pierre RUBENS et Guy M.

Le croquis reproduit ci-dessous ne semble pas avoir été utilisé.

La Jeep CJ utilisée par Tournesol dans *Objectif Lune* est différente.


Et qu'on se le dise : un de ces jours, j'apprendrai à conduire, moi ! A notre époque, un homme doit savoir conduire une auto !
Stop ! nous sommes arrivés
?? !
?!
Eh bien, qu'en pensez-vous, dites ? Voilà ce qu'il a réalisé, le zouave !

QUICK ET FLUPKE
LES *KETJES* DE BRUXELLES


ESPECE DE MAUVAIS GARNEMENT, JE VAIS T'APPRENDRE A FAIRE DE PAREILLES FARCES
ATTENDEIE QUE JE DESCENDS SEULEMENT UNE MINUTE, TU VAS VOIR QUELLE "RAMMELING TU VAS RECEVOIR !
?... SAPRISTI, J'AI ARROSE MADAME ANGELIQUE !...

27 février 1930. En se proposant de nettoyer son trottoir au jet, Quick s'attire les foudres de sa voisine, d'un passant et de l'agent de quartier.

Les « exploits » de Quick et Flupke se présentent comme une série essentiellement locale, bruxelloise plus précisément, donc en complète opposition avec les actions d'éclat de Tintin qui, en compagnie de Milou, semble voué pour sa part à sillonner le monde en tous sens.

On discerne le double mouvement : Tintin s'aventure toujours plus loin dans la diversité des « ailleurs », tandis que Quick et Flupke ne quittent jamais (ou presque) leur terroir, comme en témoignent les lieux, les gens et le parler que l'auteur met en scène.

À condition de ne se référer qu'aux premières éditions des albums, ces trois éléments distinctifs restent facilement identifiables aujourd'hui encore. Assez vite toutefois, Hergé se rend compte que s'il veut voir la notoriété des gamins dépasser les frontières régionales, voire celles de la petite Belgique francophone (et corollairement voir se développer les ventes qu'ils engendrent), il faut qu'ils s'échappent de ces carcans trop limitatifs. C'est pourquoi, avec le temps, ces références bruxelloises ont été de moins en moins affirmées et progressivement gommées au fil des rééditions. Les protagonistes, les lieux qu'ils fréquentent et leur façon de s'exprimer s'interpénètrent et font un tout.

Aussi, plutôt que de dresser de ces caractéristiques des nomenclatures séparées, complètes mais stériles, il nous a semblé plus judicieux de choisir quelques images qui en révèlent toute la complexité. Et aussi, pour ceux qui sauront l'apprécier, toute la saveur.

Il était... une fois !...

Les toutes premières planches qui font référence à la ville de Bruxelles sont parues dans *Le Petit Vingtième*

du 27 février 1930, soit à peine cinq semaines après l'inauguration de la série. Ce *Grand nettoyage* ancre littéralement celle-ci dans la capitale belge. En effet, la silhouette du Palais de Justice apparaît clairement dans deux des cases. On peut en déduire que la scène se passe dans ce qu'on appelle les Marolles, quartier typique qui, aujourd'hui encore, constitue le noyau populaire des vrais Bruxellois. Des palissades dissimulent un terrain vague, comme il s'en trouvait encore de nombreux à l'époque, et qui furent, jusqu'après la guerre, le terrain de jeux favori des gamins qui, tel jour, en faisaient leur Far West, le lendemain un terrain de foot ou un ring de boxe, et le surlendemain un circuit automobile ou une piste de luge.

Toutefois, s'agissant d'une bande de gamins, ce n'est pas tant leur appartenance à un quartier qui leur permet de s'identifier : c'est leur appartenance à leur rue[1]. Et dans une rue, à cette époque, tout le monde se connaît. C'est ainsi que Quick désigne sa voisine par son prénom : Madame Angélique. Ce n'est pas mal trouvé pour une commère revêche. Elle s'exprime en patois local : « Attendeïe que je descends seulement une minute. Tu vas voir quelle "rammeling" [quelle raclée] tu vas recevoir ! » Quant au bourgeois qui passait et se retrouve douché, il parle du *ketje* [du gamin] comme d' « une espèce de mauvais garnement ». Et cette expression reviendra souvent, par la suite, lorsqu'il s'agira de désigner ce jeune vaurien qui enfile bêtise sur bêtise. Enfin, pour ce qui est de situer l'action, l'uniforme de l'agent de police indique lui aussi, sans le moindre risque d'erreur, l'époque et le lieu.

Péché de jeunesse

Ces deux planches recèlent une autre particularité : on y voit le jeune Hergé apprendre son métier. Quand on lit à haute voix le texte de la case où, interpellé par ses camarades, Quick asperge ledit bourgeois par inadvertance, on se rend compte qu'il leur répond « Non... il faut que je nettoie le trottoir ! » avant que lui soit posée la question « Tu ne viens pas jouer au football avec nous, Quick ? »

10 juillet 1930. Quick n'a pas l'âge de conduire une automobile, mais il a pu la mettre en mouvement. Le langage de la charretière qu'il a croisée révèle ses origines bruxelloises.

Hergé, qui ne cessera de se perfectionner, ne commettra plus guère ce genre d'erreur de débutant.

Loin du « saperlipopette »

Bruxelles, son trafic et son parler si particulier se reconnaissent encore dans le gag *Quick fait de l'auto*, publié dans *Le Petit Vingtième* le 10 juillet 1930. L'automobile, que le gamin maladroit a lâchée dans une descente, évite de justesse un tram caractéristique. Quant au panneau rédigé en français et en flamand qui se brise l'instant d'après, il atteste bien qu'on est en Belgique. La mention de l'hôpital Saint-Pierre faite par un agent de police est plus précise, puisque celui-ci est situé rue Haute, au cœur des Marolles.

Il y a aussi la réflexion de la marchande des quatre saisons, au milieu des débris de sa charrette : « Potferdeke !... ça est pour sûr un "aérolitre" ! » Hergé n'hésite pas à recourir à son patois natal, celui que sa mère et sa grand-mère, natives des Marolles, parlaient couramment. On dit qu'en certaines occasions, en privé, lui-même n'hésitait pas à le pratiquer avec ses amis.

8 mai 1930. Tout comme l'habit ne fait pas le moine, pas plus que l'air ne fait la chanson, la plume au chapeau ne fait pas l'Indien. Quick et Flupke, prétendus cow-boys, doivent d'urgence quitter leur Far West...

DIS, FISKE, TU M'ENTENDS ?.... SI TU CROIS ME TENIR POUR LA POIRE, ÇA VA ALLER MAL..... IL NE FAUT PAS TENIR LE FOU AVEC UN AGENT..... DITES, FISTON, VOUS M'ENTENDEZ ..... ALLEZ, CIRCULEZ....

14 janvier 1932. « Tenir le fou avec quelqu'un », c'est, en langage populaire, se payer sa tête. L'expression qu'Hergé met dans la bouche de l'agent de police est donc parfaitement adéquate.

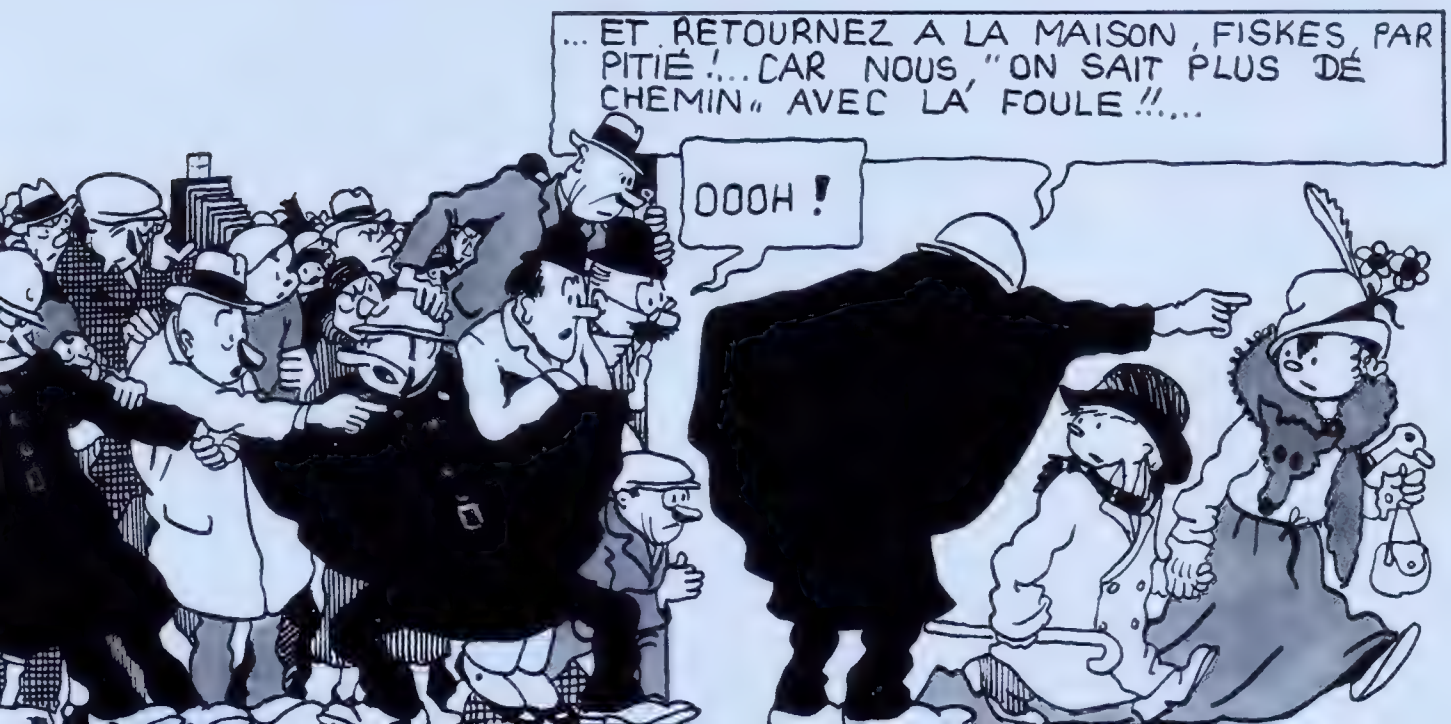
11 février 1932. « Ne plus savoir de chemin avec une foule », c'est en quelque sorte ne plus savoir par quel bout la prendre. Voilà pourquoi la première chose à laquelle doit songer un représentant de l'ordre, dans ce cas, c'est de faire vider les lieux à ceux qui ont provoqué ce rassemblement.

Parlez-vous le « brusseleir » ?

Les gags de *Quick et Flupke* nous révèlent bien d'autres expressions bruxelloises : « Si tu crois me tenir pour la poire, ça va aller mal... Il ne faut pas tenir le fou avec un agent... » fait ce dernier à Flupke dans *Tête légère*, publié le 14 janvier 1932. Le 11 février suivant, c'est « ...et retournez à la maison, fiskes, par pitié !... car nous, "on sait plus de chemin" avec la foule !!... » qu'un autre agent — ou le même ? — adresse aux deux *ketjes* déguisés, dans le gag *Non ! Carnaval n'est pas mort*. On découvre encore çà et là, au gré des « exploits » des deux gamins de Bruxelles, des mots flamands comme *krollekop* (tête bouclée), *paalings* (anguilles), *vogelpick* (jeu de fléchettes), *stekerpadekes* (épinoches), etc.

Un autre gag, *Yo-yo*, publié le 15 septembre 1932, mérite également de retenir notre attention. Il met en scène un tramway caractéristique de la ligne numéro 13 sur le toit duquel est fixé un panneau publicitaire qui porte ce message : « Achetez belge ! Jouez à la klachdop ! » De quoi s'agit-il ? La *dop* est le nom familier d'une toupie lancée à l'aide d'une ficelle, et la *klachdop* d'une toupie dont on s'efforce de maintenir le mouvement le plus longtemps possible au moyen d'un fouet (*klach*). On peut en voir de chaque sorte dans le tableau de Pieter Bruegel l'Ancien *Les Jeux d'enfants*.

Parallèlement aux « exploits » de Quick et Flupke, les *Aventures de Tintin* ont permis à Hergé d'opérer à plusieurs reprises un retour à ses propres sources. Que ce soit par l'intermédiaire de la langue des Arumbayas, des Syldaves ou des Khémédites, le brusseleir s'élève au rang de patrimoine linguistique en se disséminant à l'échelle planétaire. Ainsi, dans *Le Sceptre d'Ottokar*, quand un Syldave désigne Milou à son compagnon, il lui dit « Czesztot on klebcz !... » (« C'est un chien ! ») et l'autre lui répond « Hamaïh !... », ce qui est la transposition d'une interjection qui marque l'étonnement et qui pourrait se traduire par « Eh ben, dis-donc !... » Plus tard, dans *Objectif Lune*, Haddock ayant indiqué à un policier syldave qu'il avait soif, l'entendra commander « On fläsz Klowaswa vüh dzapeih... » (« Une bouteille de "Klowaswa" pour le type... »). Le Bab El Ehr de *Tintin au pays de l'or noir* n'est



En vrai *ketje* de Bruxelles, Georges Remi a dû jouer lui-même à la « klachdop ». Mais Hergé, pour sa part, ignorait, le 15 septembre 1932, que dans un de ses tableaux, Bruegel l'Ancien, qui avait habité au n° 132 de la rue Haute, a représenté ce jeu d'enfants, parmi d'autres.

À gauche : La maison de Bruegel, qui n'a pas changé d'adresse, est aujourd'hui l'épicentre des Marolles.

que la transposition du mot marollien *babbeleer*, qui désigne un bavard impénitent. Wadesdah, la grande ville du Khemed, vient de son équivalent en brusseleir ou du flamand « Wat is dat ? » qui signifie « Qu'est-ce que c'est ? » Quant à la question « Wa païsde douvan ? » (« Qu'en pensez-vous ? ») posée par le chef des Arumbayas dans *Tintin et les Picaros*, il n'était vraiment pas nécessaire pour les Bruxellois de la faire traduire par Ridgewell.

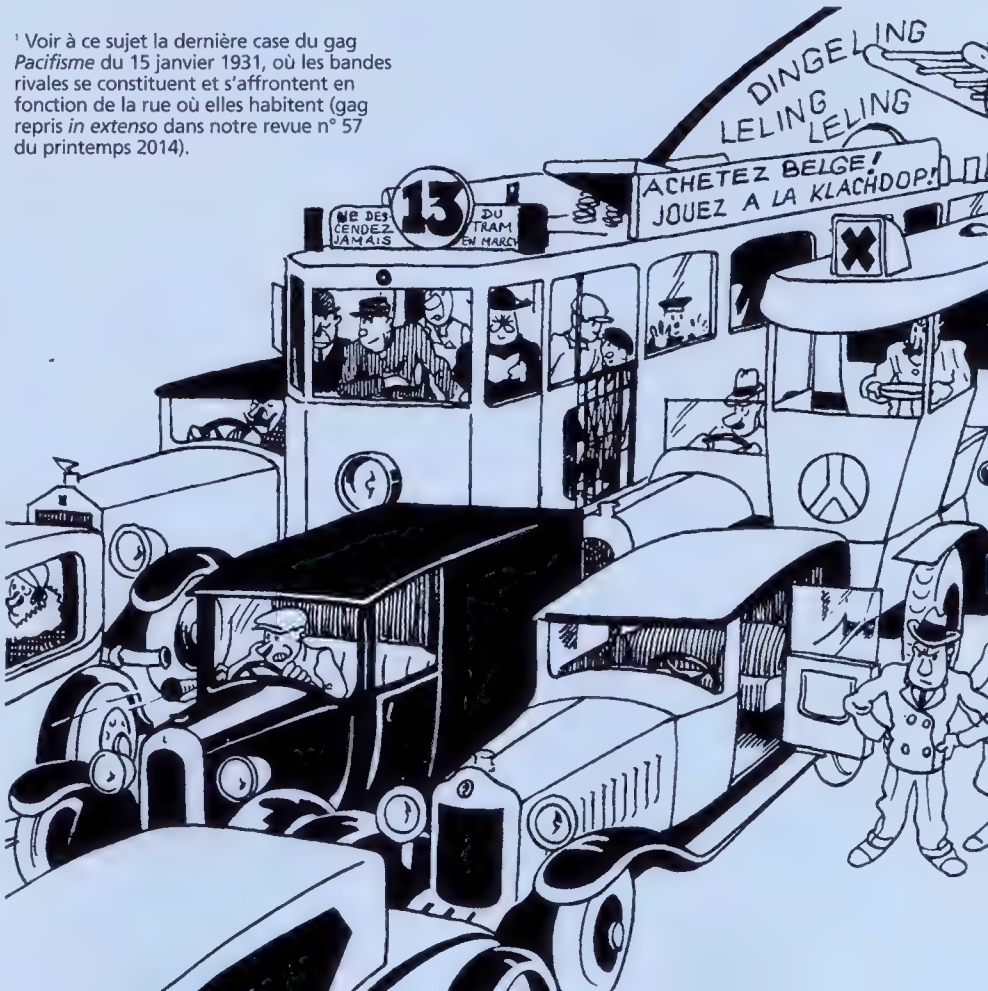
Où peut-on être mieux ?...

Malgré leurs attaches viscérales à leur ville, à leur quartier, à leur rue, Quick et Flupke s'offrent parfois une escapade au parc public, dans un quartier voisin ou à la campagne. Plus rarement encore, on les retrouve au bord de la mer du Nord. Dans ce registre, il faut noter cette double planche sans titre, publiée le 25 juillet 1930, où Flupke retrouve à la plage le même environnement, la même foule, les mêmes situations et les mêmes tracas que ceux que l'on trouve en ville. Dans ces conditions, pourquoi donc s'en éloigner ?

Une autre fois, une seule, Flupke rêve de destinations lointaines : le Maroc, l'Égypte, les Indes, le Chili, Hawai... Il examine longuement catalogues et prospectus, pointe l'Australie sur la mappemonde, consulte les tableaux de change, boucle sa valise et se rend à la gare. Au guichet, il achète un billet pour... Schaerbeek, une des communes limitrophes à la sienne : Bruxelles-ville. L'exotisme à deux pas de chez soi !

Vincent BAUDOUX

[1] Voir à ce sujet la dernière case du gag *Pacifisme* du 15 janvier 1931, où les bandes rivales se constituent et s'affrontent en fonction de la rue où elles habitent (gag repris *in extenso* dans notre revue n° 57 du printemps 2014).



En ce temps-là *Tintin* paraissait le mercredi, et *Spirou* le jeudi. C'est la raison pour laquelle le poisson du premier fut « avancé », ce qui ne fait pas du second un poisson « avarié »

ÉCHANGE DE BONS PROCÉDÉS

Un « poisson d'avril » tombé dans l'oubli depuis près de soixante ans anima simultanément les unes des hebdomadaires *Tintin* et *Spirou*.

Dans *Tintin*, c'était le mercredi 31 mars 1965 et dans son concurrent, le jeudi 1er avril. « Concurrent » n'est pas le bon mot puisqu'il s'agit cette fois d'une saine émulation. Yvan Delporte, le rédacteur en chef de *Spirou*, et Greg, celui de *Tintin*, se connaissaient bien et s'estimaient. On serait tenté de croire que c'est de la connexion de leurs cerveaux qu'a surgi l'idée de publier dans leurs supports respectifs une planche qui réunirait les héros d'Hergé et ceux de Franquin.

Le crayonné figurant à droite aurait été retrouvé à Marcinelle, dans les archives des éditions Dupuis. Il a été reproduit depuis à plusieurs reprises. Au-delà du gag, on observera, entre autres détails savoureux, que les formes attribuées aux phylactères « d'Hergé » se distinguent de celles attribuées à « Franquin ». Jusqu'ici, il était permis de supposer que si ces deux monstres sacrés avaient de l'estime l'un pour l'autre, et si Greg et Delporte étaient complices dans cette affaire, Raymond Leblanc et Charles Dupuis, leurs éditeurs, s'étaient faits moins enthousiastes, et qu'un des deux avait refusé ce projet. Dès lors une autre idée aurait surgi : donner à la couverture de *Tintin* le « look » de celle de *Spirou*, et vice versa.

Il faut savoir que l'échange de bons procédés reproduit à gauche fut effectivement mené à bien, mais l'autre pas. On sait aujourd'hui que le crayonné de droite n'a pas du tout été retrouvé chez Dupuis, et qu'il est l'œuvre de Fred Neidhardt, un auteur reconnu pour la qualité de ses pastiches. Bravo à lui !

Emil SZABOR

Merci à Antoine Lazinier d'avoir été repêcher ce poisson et à spiroureporter.net de nous avoir permis de le disséquer.

UNE CATASTROPHE, MON JEUNE AMI ! ON M'A DÉROBÉ LES SPORES D'UN CHAMPIGNON EXTRÊMEMENT DANGEREUX, ET...
DRRRIING
UNE SECONDE, MONSIEUR LE COMTE... ON VIENT DE SONNER À MA PORTE...
DRRIIING
VOILÀ ! VOILÀ !
IL NOUS CASSE LES NOISETTES
GASTON ! TINTIN ?!
AU SECOURS ! J'IMPLORE VOTRE AIDE !
J'ESPÈRE QU'IL N'EST PAS DÉJÀ...
TROP TARD !
VOILÀ LES HÉROS ! HAUT LES MAINS !
...ET DE SPIROU !
...ET DE ZORGLUB !
...QUI FERA DE TOUS LES HABITANTS DE LA TERRE NOS ESCLAVES DOCILES !
PAS DU TOUT ! C'EST MOI, LE GÉNIE DU MAL !
PAF
NON ! MOI ! EVIV BULG... AOUUH !
FINI DE RIRE, LES GÉNIES ! VOUS CHERCHEREZ VOTRE CONVERSATION ...DEHORS LES BOHÉMIENS !
HA HA !
GASTON ?!!

Flûtes ou coupes ?
Entre *Tintin au pays des Soviets* et *Tintin en Amérique*, Hergé n'a pas encore choisi. Mais qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse...

OBJECTIF BULLES

Observant la présence du vin de Champagne dans plusieurs albums de *Tintin*, j'ai tenté de dresser un inventaire chronologique de ses principales apparitions dans l'œuvre.

C'est dès le premier épisode de la série, *Tintin au pays des Soviets*, que les boissons alcoolisées sont mentionnées. Ainsi, dans la toute première image de l'épisode, publiée le 10 janvier 1929 dans *Le Petit Vingtième*, le reporter fait lui-même mention de la vodka. On voit des verres et des bouteilles au cours de l'épisode, sans que leur contenu soit identifiable. En revanche, dans les neiges de Sibérie, un ours blanc vide la gourde de vodka dont Tintin disposait.

Il faut fêter ça !...

Mais ce qui nous intéresse, c'est que vers la fin du récit, Hergé fait servir du champagne. En effet, son héros, de retour de Russie par la voie des airs, est accueilli et fêté à Berlin... par erreur : on le prend en fait pour le vainqueur du raid Pôle Sud - pôle Nord. Le cham-pagne coule à flots, servi dans des flûtes tenues par le pied, comme il convient pour ne pas réchauffer le breuvage. Milou et son maître abusent tous deux de cette boisson et se préparent un lendemain de la veille difficile. Le mal de crâne du héros sera soigné avec une autre boisson pétillante, mais cette fois-ci sans alcool : l'eau de Vichy. Cette séquence est développée dans *Le Petit Vingtième* du 27 février 1930.

En dépit de la prohibition

Dans *Tintin en Amérique*, c'est en parfaite connaissance de cause que les personnalités de la ville de New York portent un toast en l'honneur du jeune, modeste et courageux héros. Mais cette fois, la boisson pétillante est servie dans des coupes. Cette réception est apparue dans *Le Petit Vingtième* le 15 septembre 1932.

Les gangsters qui circulent à bord d'une vedette de la police fluviale immatriculée 32XZ semblent eux aussi apprécier le champagne, en cette période de prohibition, car on peut observer que, dans la séquence publiée le 13 octobre, ils transportent deux caisses de cette boisson, l'une mentionnée comme du champagne brut, l'autre simplement marquée du mot "champagne". Du demi-sec ? Quoi qu'il en soit, cette double mention a été supprimée dans la version en couleur de l'album.

Ci-dessous :
Du brut et du demi-sec, il en faut pour tous les goûts au pays de la prohibition, et les trafiquants ont mis les deux à leur catalogue.

Dans la cale des trafiquants

Il faut attendre l'année 1940 pour voir réapparaître du champagne dans une aventure de Tintin, à savoir dans *Le Crabe aux pinces d'or,* épisode prépublié dans *Le Soir-Jeunesse.*

Après avoir découvert dans les cales du cargo *Karaboudjan* (où il est retenu prisonnier par l'équipage) une importante cargaison de caisses en bois, Tintin en ouvre une au hasard. Il y trouve des boîtes de conserve qui devraient, en principe, contenir de la chair de crabe, ce dont il se réjouit car il meurt de faim. Prêt à se sustenter, il ouvre une autre caisse et constate avec un évident plaisir que celle-là contient du champagne !

Sur le côté de cette caisse de bois brut sont apposées les initiales *NM*. Peut-être Hergé voyait-il dans cette inscription un dérivé de la célèbre marque Mumm. À noter que ces lettres ne sont pas reproduites dans la version en couleur. Mais il n'empêche qu'on reviendra un peu plus loin à cette vénérable et célèbre maison champenoise.

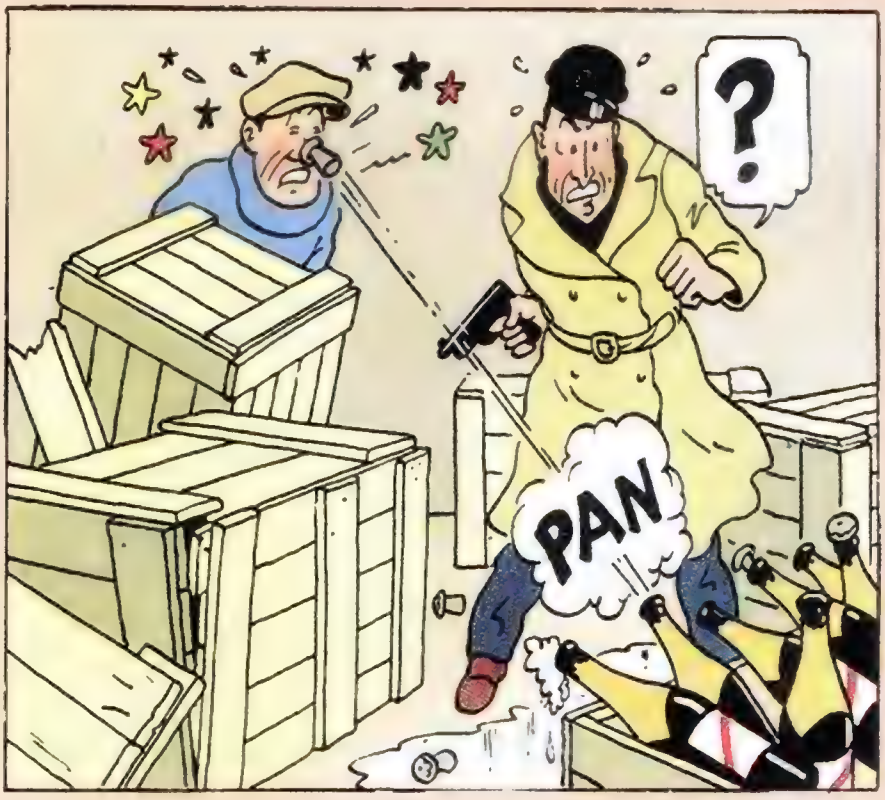
On peut évaluer le contenu de la caisse à huit bouteilles par niveau, et ce sur trois étages, ce qui nous donne un total de vingt-quatre bouteilles. Il semble qu'un tel conditionnement ait existé, le maximum étant de trente bouteilles.

Barricadé, jouissant dès lors d'un bref moment de répit, Tintin offre l'apéritif à Milou et entreprend de déboucher une de ces bouteilles. Il le fait selon la méthode conseillée, c'est-à-dire en faisant bouger le bouchon à l'aide de ses pouces. Un court moment de distraction et le contrôle de la manœuvre lui échappe !

Cette séquence est parue dans *Le Soir-Jeunesse* du 26 décembre 1940. Sur l'étiquette de la bouteille, il est bien écrit *CHAMP...*, une mention qui n'apparaîtra plus dans l'album en couleur. Autre différence : sur cette étiquette apparaît une double diagonale qui va du coin supérieur droit au coin inférieur gauche. Cette zone sera coloriée en rouge dans l'album en couleur, rapprochant cette étiquette de celle du champagne Mumm « Cordon Rouge »[1] qui, elle, est barrée dans l'autre sens, du coin supérieur gauche au coin inférieur droit.

Lors de l'assaut donné par le lieutenant Allan et son matelot, les bouteilles vont faire office de pièces d'artillerie. Dans la version d'origine, publiée dans *Le Soir-Jeunesse* le 23 janvier 1941, les étiquettes sont blanches, mais dans la version en couleur, elles seront parées de la diagonale rouge.

À boire et à manger ! Bonne surprise pour Tintin. Mais il déchantera. Et ses geôliers aussi...



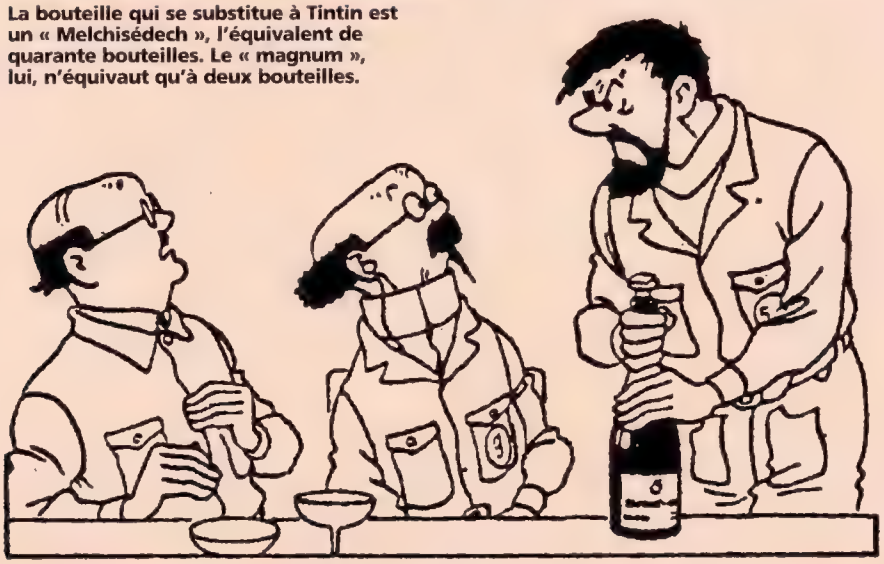
La bouteille qui se substitue à Tintin est un « Melchisédech », l'équivalent de quarante bouteilles. Le « magnum », lui, n'équivaut qu'à deux bouteilles.

Hallucination

Au cours d'une autre séquence du *Crabe aux pinces d'or*, publiée le 20 mars 1941, le capitaine Haddock, en proie au délire « au pays de la soif », voit Tintin se transformer en mirage et prendre la forme d'une bouteille de champagne. Un récipient dont la taille dépasse largement le type magnum. Forcément, il n'arrivera pas à la déboucher.

Une préférence marquée

Il est à nouveau question du champagne, mais beaucoup plus tard, dans *On a marché sur la Lune* que le journal *Tintin* publie à partir de 1950. Plus précisément dans une séquence parue le 24 septembre 1952.



Nous sommes à quelques heures du décollage de la fusée lunaire. Le capitaine Haddock s'emploie à faire sauter le bouchon, mais celui-ci s'avère récalcitrant. L'ayant décollé avec le pouce, il s'emporte sur le pauvre Wolff qui voulait l'aider, ce dont profite le bouchon pour sauter dans la bouche du capitaine.

Sur l'étiquette, on devine (du moins quand on est initié) quelque chose comme *Brochet-Hervieux*. À l'époque, la — bien réelle — maison Brochet-Hervieux était représentée en Belgique, et il semble qu'elle avait les faveurs d'Hergé. Si le blason de la Champagne et le millésime sont esquissés, ils ne sont bien sûr pas discernables, pas plus que les indications de la provenance.

Ce champagne est dégusté par les cinq convives dans des coupes, qu'ils tiennent tous par le pied. On a affaire à des connaisseurs !

Détail important pour la suite de notre enquête : parmi les changements opérés pour la publication en album, dont un nouveau coloriage, on trouvera une diagonale rouge barrant l'étiquette du coin supérieur gauche au coin inférieur droit, comme celle du « Cordon Rouge ».

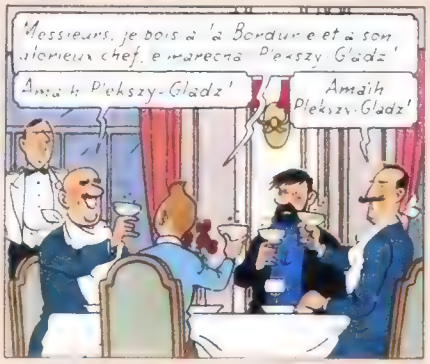
Ce détail, probablement ajouté par la coloriste à la demande d'Hergé, n'a jamais été utilisé sur les étiquettes de la maison Brochet-Hervieux.

Des perles aux cochons

En Bordurie, comme partout ailleurs, on apprécie le champagne, mais Hergé ne sert-il pas, en quelque sorte, des perles aux cochons en proposant à ces gens les bulles dont il se délecte lui-même ? L'épisode dont il est ici question a pour titre *L'Affaire Tournesol* et on y relève, à propos du champagne, deux dégustations.

La première paraît le 23 novembre 1955, dans le journal *Tintin* : on voit le héros inviter les dénommés Kronick et Himmerszeck (illustration de droite) à trinquer. Ces deux agents de la police secrète sont chargés de la surveillance des étrangers, en l'espèce celle du capitaine Haddock et la sienne. L'intention de Tintin est de les faire boire et d'obtenir ainsi des renseignements utiles à la libération du professeur Tournesol. Entreprise délicate : il faudra leur faire servir pas moins de quatre bouteilles pour qu'il arrive à ses fins.

Dans le numéro du 28 décembre, le chef de la police, le colonel Sponsz, a tenu à présenter ses hommages à la cantatrice Bianca Castafiore, dans sa loge, à l'issue de sa prestation. Et comme elle a pour habitude de vider une coupe de champagne après chaque représentation, le galant homme se propose de lui déboucher la bouteille. Bien qu'il utilise la bonne méthode, en poussant le liège avec son pouce, le bouchon lui fracassera le nez (ci-contre, à droite). On ignore la marque du champagne, car on n'en voit pas l'étiquette.


Messieurs, je bois à la Bordurie et à son glorieux chef, le maréchal Plekszy Gladz !
Amaïh Plekszy-Gladz !
Amaïh Plekszy-Gladz !

Ci-contre et ci-dessous :
Dans *L'Affaire Tournesol*, les Bordures d'Hergé « tiennent » bien le coup.

Au-dessus :
Dans *Les Bijoux de la Castafiore*, au contraire, le champagne finit par rythmer le cours de la musique.

[1] En 1876, afin d'affirmer la qualité de son champagne, Georges Hermann Mumm décore la bouteille d'un ruban de soie rouge, rendant ainsi un hommage intéressé aux plus hautes distinctions honorifiques que sont l'Ordre royal de Saint-Louis et le Grand Cordon de la Légion d'honneur. La cuvée Cordon Rouge de Mumm devient ainsi le symbole de l'excellence et la référence, dans le monde entier.

L'autre grosse caisse

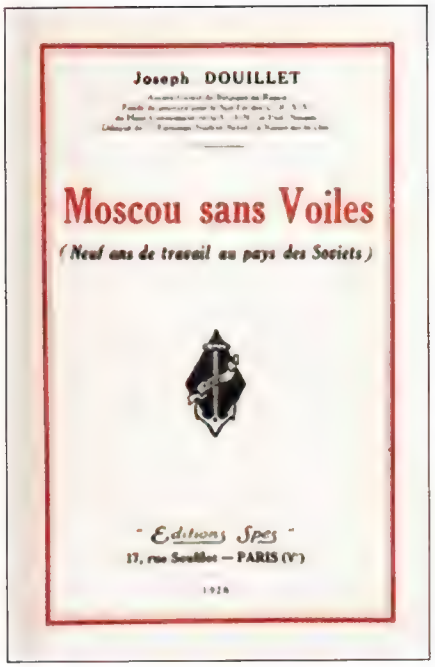
Dans *Les Bijoux de la Castafiore*, épisode publié dans le journal *Tintin* en 1960, la fanfare de Moulinsart s'invite au château pour offrir une aubade aux prétendus fiancés que seraient le capitaine Haddock et la diva. Cette dernière suggère alors à son hôte d'offrir une coupe de champagne aux visiteurs. Il semble qu'il ait coulé à flots, puisqu'on verra les membres de ladite fanfare quitter les lieux dans le plus grand désordre (image du dessus). L'homme à la grosse caisse a troqué une de ses mailloches contre une ultime bouteille vide. Si son étiquette est illisible, elle ressemble néanmoins à celle de la bouteille Brochet-Hervieux apparue dans *On a marché sur la Lune* : le blason, le millésime et l'origine peuvent y être devinés, de plus elle est traversée par la diagonale rouge empruntée à Mumm.

Pour conclure cette recherche, qui ne se veut pas exhaustive, je dirais que s'il appréciait le champagne et s'il y avait ses préférences, Hergé y voyait aussi — on ne se refait pas ! — une pétillante source de gags.

Hervé HEYTE

LIS DOUILLET

La vie d'un tintinophile présente souvent d'heureuses rencontres. Il y a quelques années, j'ai ainsi fait la connaissance d'un couple d'enseignants retraités, Yvon et Karine, avec qui je suis devenu ami. Connaissant ma passion pour Hergé et son œuvre, Yvon me demande un jour : « Tiens, toi qui connais bien Tintin... le nom de ma femme ne te dit rien ? »



Je n'avais pas fait le rapprochement, mais Karine Douillet est effectivement la petite-nièce de Joseph Douillet, l'auteur de l'ouvrage *Moscou sans Voiles* dont il n'est plus utile de rappeler qu'il est la source principale de *Tintin au pays des Soviets*. Par la suite, nous échangeons les photos de quelques-unes des éditions que nous possédons de ce best-seller et, fort d'une érudition puisée dans un encadré de la revue *Les Amis de Hergé* n° 42, je lui apprends l'existence d'un autre ouvrage attribué au même auteur, intitulé *À travers le Pays des Soviets*, écrit sous le pseudonyme de Motus. Le texte de l'encadré (signé La Rédaction) est court. Je puis donc le reproduire intégralement.

Un plagiat ? Pas du tout ! Ce Monsieur Motus [sic] *n'était autre que Joseph Douillet lui-même. Il prit ce pseudonyme lorsque, de retour en Belgique et après avoir été libéré de ses fonctions qui lui imposaient un certain devoir de réserve, il put dire ce qu'il voulait. L'anonymat était cependant préférable, compte tenu de son statut professionnel antérieur. « À travers le Pays des Soviets », paru cette fois aux Éditions de France à Paris, est donc la suite de « Moscou sans Voiles » et est du même auteur.*

Très étonnés, mes amis interrogent leur famille, dont la maman de Karine qui a cent deux ans au moment où j'écris, et toute sa tête pleine de souvenirs : personne n'est au courant que l'oncle Joseph ait publié un autre ouvrage sur le même sujet que son *Moscou sans Voiles*. Après une rapide enquête, il ressort que le véritable auteur de cet ouvrage, qui date de 1936, est un certain Boris Souvarine (1895-1984), militant politique, journaliste, historien et essayiste. Le titre de son livre figure bien dans sa bibliographie sur Wikisource, avec la mention du pseudonyme de Motus. Souvarine est d'autre part cité par Jean-Marie Apostolidès dans son livre *Les Métamorphoses de Tintin* lorsqu'il compare son ouvrage *Staline* à celui de Douillet[1].

La famille Douillet m'a donc donné carte blanche pour faire état de leur avis, rectifier l'article des Amis de Hergé et « apporter ma contribution à la vérité historique et à la mémoire de Joseph Douillet » [sic].

Le 30 avril 2020, nous sommes en plein confinement en raison de la covid. Le même ami me contacte pour m'informer que la veille, en cours de soirée, Charline Vanhoenacker, journaliste d'origine belge, chroniqueuse et humoriste sur France Inter, avait été interviewée sur TMC par Yann Barthès, dans le cadre d'une rubrique intitulée « La playlist de confinement de... ». Objectif déclaré : « Tous les soirs, on prend des nouvelles des personnalités, pour voir comment elles passent le temps en confinement[2]. »

Quel rapport, me direz-vous ? Eh bien ! Charline Vanhoenacker n'est autre que la fille de la sœur de Karine citée plus haut, Line Douillet. Elle est donc elle-même l'arrière-petite-nièce de Joseph Douillet. Et comme elle est filmée dans son appartement de confinement (ci-contre), devant sa bibliothèque, on peut apercevoir avec un peu d'attention, bien en vue sur une tablette, un exemplaire de la première édition de *Moscou sans Voiles*.

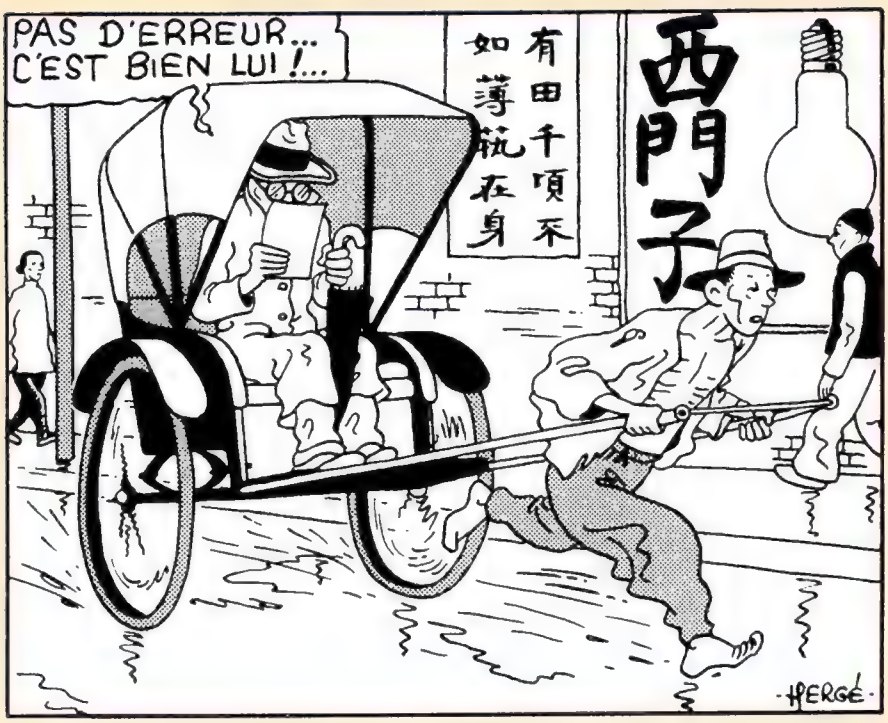
Claudy LEMPEREUR

[1] « Son livre [*Moscou sans voiles*] ne possède ni la force de conviction ni la finesse politique du *Staline* que Boris Souvarine devait écrire quelques années plus tard » (Apostolidès Jean-Marie, *Les Métamorphoses de Tintin*, Paris, Seghers, 1984, page 26).

[2] https://www.tf1.fr/tmc/quotidien-avec-yann-barthes/videos/la-playlist-de-confinement-de-charline-vanhoenacker-12314950.html

PHILIPPE GODDIN

AVEC TINTIN ET AVEC HERGÉ AU BOUT DU MONDE



À l'époque où Hergé élabore *Le Lotus bleu*, le bout du monde, pour lui, c'est la Chine. Mais c'est à Bruxelles, en 1991, que commence l'histoire que je vais vous raconter...

Ce matin-là, Tchang Tchong-jen est installé à côté de moi, dans la salle de réunion de la Fondation Hergé, l'ancien bureau — récemment réaménagé — du maître. Les spots et la caméra de Christine Boussard et Dominique Bauguil sont braqués sur nous. En effet, Tchang a accepté qu'une importante séquence du film *Tchang au pays du Lotus bleu*, qu'ils réalisent pour FR3 (le film a été diffusé en 1992), soit tournée à la Fondation, au milieu des archives du *Lotus bleu*.

Il a été convenu qu'on feuilletterait ensemble l'album en noir et blanc, qu'il réagirait sur les dessins et qu'il en profiterait pour traduire ce qu'il y avait écrit à l'époque, en chinois.

Ça tourne !... Première intervention du pinceau de Tchang à la première case de la page 6. Facile : il est tout simplement écrit « Ah ! » Deuxième utilisation des idéogrammes chinois page 10, à la dernière case. Tchang me traduit l'inscription qui apparaît sur le mur longé par le rickshaw occupé — on l'apprendra plus tard — par Mitsuhirato : « Mieux vaut un petit métier que mille hectares de terres. » Puis il lit ce qui est écrit sur l'affiche, où figure une ampoule électrique, et il prononce « Sie... mens ». Et il ajoute aussitôt : « Il n'y a jamais eu Siemens en Chine. »

« Vous êtes sûr ? lui dis-je. Il y a au moins une photo, peut-être même plusieurs, ici, dans la documentation d'Hergé, où cette affiche apparaît. » On interrompt un instant le tournage, le temps que je retrouve ladite photo. Lorsque je la pose devant lui, Tchang est bien forcé de me donner raison : l'affiche Siemens est bel et bien placardée sur un mur, devant lequel passent en courant des Chinois paniqués. Il est évident qu'Hergé s'est servi de ce document, et probable qu'il l'ait montré à Tchang pour qu'il en recopie le texte sur la planche en cours. Il n'empêche : imperturbable, Tchang reprend comme une litanie : « Il n'y a jamais eu Siemens en Chine ! »

Sur l'affiche qui apparaît sur cette photo, tirée de la documentation d'Hergé, c'est bien le nom de Siemens qui est écrit à droite de l'ampoule.

Un impair ?

Déjà, je m'en veux : j'ai l'impression que je lui ai fait perdre la face. Et comme l'expression serait, dit-on, venue de Chine, l'honorable Tchang risque d'en être cruellement mortifié. Mais rassurez-vous : la suite de mon histoire vous montrera qu'il n'en était rien.

On poursuit. Tchang m'explique que ce n'est pas lui, mais Hergé, qui a dessiné au pinceau les bambous qui apparaissent à la fenêtre de la chambre de Tintin, à l'European Palace (pages 11 et 18). *Idem* pour les représentations de peintures chinoises qui parsèment l'album

(pages 23, 34 à 36, 40, 67 et 106), elles aussi traitées au pinceau : « Tout ce que j'ai fait dans *Le Lotus bleu*, me dit-il, ce sont des inscriptions en chinois. Tout le reste, c'est Hergé, en copiant ou en s'inspirant de manuels de dessin que je lui avais offerts. »

Je vous ferai grâce des autres traductions. Bon nombre d'ouvrages y ont consacré des pages et des pages.

Une abondante documentation

La documentation qu'Hergé a réunie sur la Chine en vue d'élaborer *Les Aventures de Tintin, reporter en Extrême-Orient* (qui, par la suite, seront rebaptisées *Le Lotus bleu*) se révèle particulièrement abondante. Il y a d'abord un certain nombre de croquis au crayon, de sa main, manifestement tirés d'un ou de plusieurs ouvrages illustrés, qui restent à identifier. Il y a aussi une multitude de photos découpées dans divers magazines. Il est sûr et certain qu'Hergé n'avait pas attendu de rencontrer Tchang pour la première fois, le 1er mai 1934, pour commencer à recueillir tout ce qui pourrait lui servir lors de l'élaboration de son récit.

L'apport documentaire de l'étudiant chinois à Hergé aura été d'un tout autre ordre. On sait qu'il aura été le fruit de multiples échanges verbaux, au cours de rencontres qu'on devine aussi intenses que régulières durant les quinze mois où les deux artistes se sont fréquentés. Ses études à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles terminées, Tchang a quitté la Belgique, le 31 juillet 1935. Hergé reconnaissait que Tchang lui avait ouvert les yeux sur la réalité politique de son pays, alors en partie occupé par les forces japonaises, sur sa philosophie, sur sa poésie, sur son expression artistique. Et à cet égard, Tchang lui a offert ce coffret contenant des manuels didactiques chinois dont il a été question plus haut.

Bref, il serait totalement réducteur de limiter l'apport de Tchang à des transcriptions de caractères chinois sur les planches originales du *Lotus bleu*.

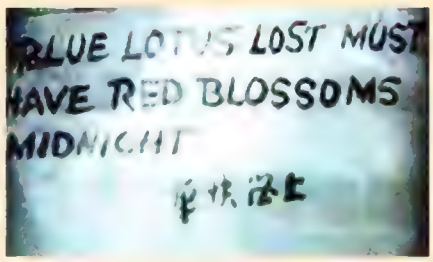
Des films à ne pas manquer

Durant la première moitié des années 1930, plusieurs films censés se dérouler en Chine sont apparus sur les écrans bruxellois et ont forcément retenu l'attention d'Hergé. Il nous faut d'abord mentionner *Daughter of the Dragon* (*La Fille du Dragon*), de Lloyd Corrigan, sorti en 1931, avec pour vedettes Anna May Wong et Sessue Hayakawa (l'horrible colonel Saïto du film *Le Pont de la rivière Kwaï*, sorti en 1957). *Shanghai Express*, de Josef von Sternberg, avec Marlène Dietrich et la même Anna May Wong dans les rôles principaux, est sorti en février 1932. Il faut noter que, dans ce film, un message codé mentionne « *Blue Lotus* ». Ne dirait-on pas que cette formulation n'est tombée ni dans l'oreille d'un sourd ni sous les yeux d'un aveugle?

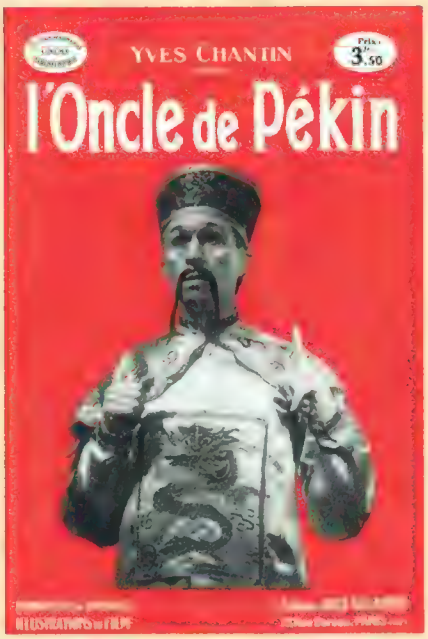
Dans le décor du film *La Fille du Dragon* figure un dragon chinois qui n'est pas celui de la couverture du futur album d'Hergé, mais qu'il insèrera quand même à la page 86 de son récit.

...TOUS LES CHINOIS SONT DES HOMMES FOURBES ET CRUELS, QUI PORTENT UNE TRESSE ET PASSENT LEUR TEMPS À INVENTER DES SUPPLICES ET À MANGER DES ŒUFS POURRIS ET DES NIDS D'HIRONDELLES...

MARLENE DIETRICH
SHANGHAÏ EXPRESS
Clive BROOK
Anna MAY WONG · Warner OLAND · Eug. PALLETTE
Mise en scène de Josef Von STERNBERG
C'est un Film Paramount



Quant au film *Shanghai Express*, si on y voit souvent une locomotive et les voitures de ce convoi, on y découvre aussi un bien curieux message.



Un « oncle » à Pékin, c'est pour le côté burlesque. Et surtout pour étoffer la garde-robe de deux balourds soucieux de passer inaperçus en Chine.

L'Oncle de Pékin, proposé en avril 1934 sur les écrans de la capitale, est une comédie burlesque « à la française » de Jacques Darmont. Pierre Brasseur y tient un des premiers rôles, mais c'est surtout Armand Bernard qui s'y illustre, déguisé en mandarin durant une bonne partie du film.

Pas besoin d'aller chercher plus loin pour savoir où Hergé a trouvé les déguisements ridicules dont il affuble les deux policiers (les futurs Dupond et Dupont qui, jusqu'ici, n'ont jamais été nommés) aux pages 90 et suivantes de l'album, lors de leur passage très remarqué à Hou-Kou.

Des réfugiés au bout du monde

Il y a eu aussi, sorti la même année, *Au bout du monde*, film dramatique de Gustav Ucicky et Henri Chomette, avec en tête de distribution Pierre Blanchar, Charles Vanel et Kate de Nagy. Dans ce film, qu'Hergé a vu et qu'il disait avoir apprécié pour la tension qui s'en dégageait comme pour l'authenticité de ses décors, il avait découvert des mouvements de foule et de panique dans une ville ravagée, aux bâtiments officiels protégés par des sacs de sable, aux rues hérissées de barricades et de fils barbelés. Juste ce qu'il lui fallait pour illustrer, dans son récit, la brutale occupation de Shanghai par les Japonais.

Colonne de droite :
La Chine n'est plus vraiment le bout du monde depuis qu'Hergé a découvert cet autre film, réaliste celui-là, et à ce point véridique et pathétique qu'il s'y croirait.

L'action du film se passe en 1928. Nous sommes en Mandchourie, à Kharbine (ou Charbin, aujourd'hui Harbin), que les Japonais n'occupent pas encore — l'occupation n'aura lieu qu'en 1932 — mais qui est alors en proie à la guerre que se livrent les généraux chinois des armées du Nord et du Sud. Un groupe d'une vingtaine de réfugiés européens pris au piège tente de passer à travers les mailles du filet...

Il ne m'a pas fallu longtemps pour me rendre compte que certaines des photos réunies sur la Chine dans la documentation d'Hergé provenaient d'articles consacrés à ce film lors de sa sortie.

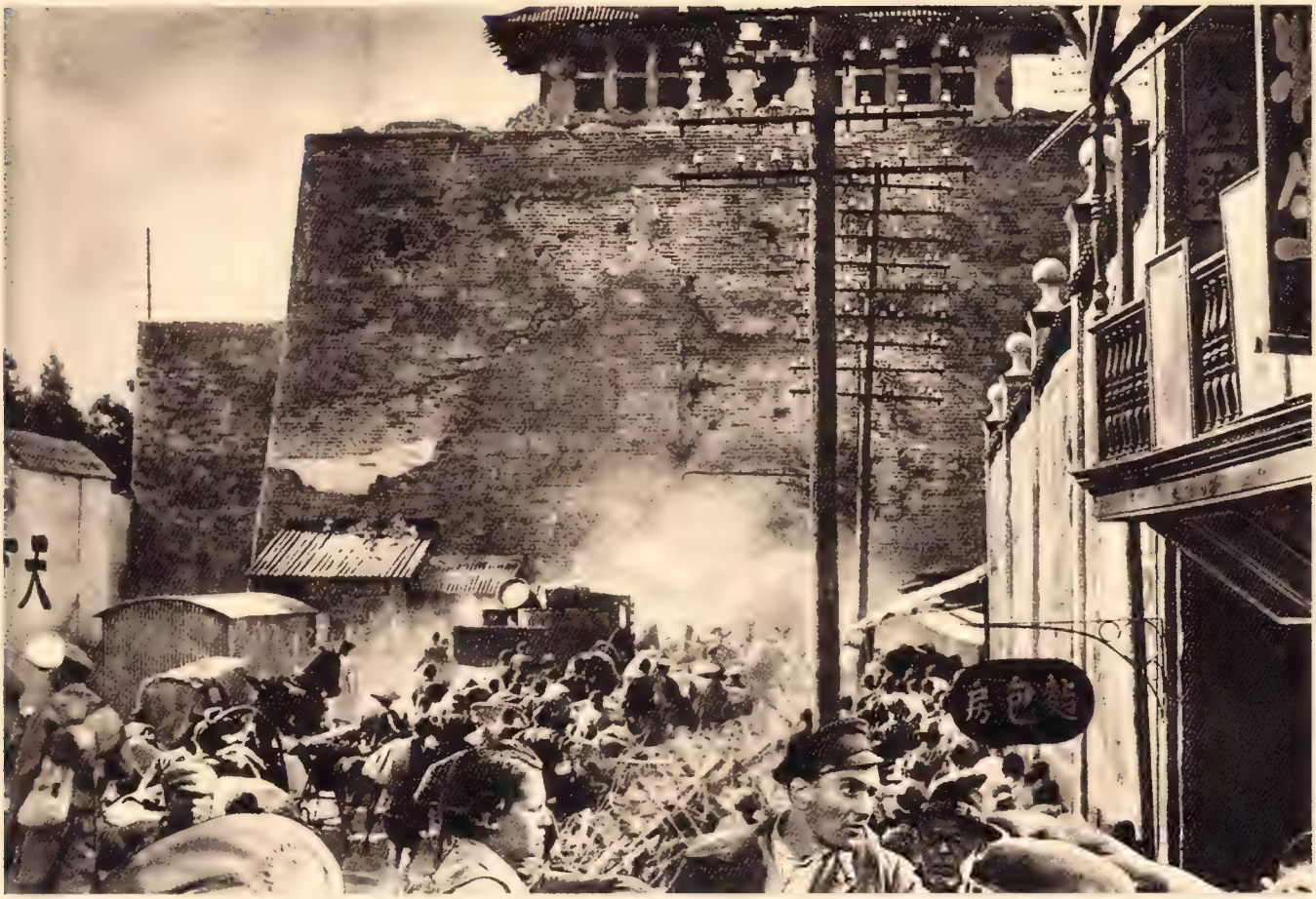
À commencer par celle où figure la publicité pour Siemens commentée plus haut et celle reproduite ci-dessous, qui lui a servi (aux pages 92 et 93 de son album) à mettre en scène l'entrevue de Tintin et de ses deux « amis » avec le commissaire de police de Hou-Kou, ainsi qu'à agencer le bureau de ce fonctionnaire chinois, meubles compris. Vous aurez remarqué que si l'armée nipponne a envahi Shanghai, elle n'occupe pas encore la région, ce dont doivent tenir compte Mitsuhirato et son compère Dawson pour tenter d'y faire arrêter Tintin.

Chez l'auteur Hergé, le réalisme documentaire n'empêche nullement l'effet comique et le gag surprenant.

La vénérable enceinte

D'après ce que montrent les photos, Kharbine devait disposer, au moment du tournage, en 1933 ou 1934, d'une enceinte dont la porte choisie pour servir de décor au film exposait les stigmates de la guerre qui avait fait rage cinq ans auparavant.

D'autres photos, plus explicites quant aux dégâts subis par la porte monumentale, sont reproduites à la page suivante. L'idée m'est alors venue de rechercher d'anciennes vues ou cartes postales montrant ce site avant sa dégradation.



En ce temps-là, les habitants de Kharbine, victimes de la guerre civile qui y faisait rage en 1928, cherchaient une issue...

Curieusement, mes recherches se sont révélées vaines. Que ce soit sur les sites de vente traditionnels, comme eBay, ou sur ceux spécialisés dans la carte postale ancienne, absolument rien n'attestait la présence d'une antique enceinte à Kharbine. J'ai consulté via Google toutes les images offertes de cette ville, qui a bien sûr considérablement changé en près d'un siècle. En vain.

On sait que les murailles de Shanghai, édifiées à partir de 1550, ont été rasées au début du vingtième siècle et que, dès lors, dans son désir de « faire vrai » dans *Le Lotus bleu*, Hergé s'y est montré délibérément anachronique en transposant sur les lieux de son récit certaines portes de Pékin ou d'ailleurs. Ceci avec la bénédiction de son conseiller Tchang Tchong-jen.

En 1934, l'envahisseur nippon ne faisait que contrôler le passage, mais le dispositif qu'il avait mis en place ne permettait à personne de s'y soustraire. À personne... sauf Tintin bien sûr.

Mais quid de l'enceinte de Kharbine ? C'était à croire que la ville n'en avait jamais eu. Où diable l'UFA (Universum Film AG, maison de production allemande fondée en 1917) avait-elle tourné les extérieurs du film, éventuellement en l'absence des interprètes principaux ?

Quand l'UFA fait coup double

Mon dépit était d'autant plus grand que j'avais appris entretemps que le film avait été tourné dans deux versions distinctes. Pour le public germanophone d'une part, sous le titre *Flüchtlinge* (Les Fugitifs) et avec des interprètes allemands célèbres. Pour le public

francophone d'autre part, sous le titre *Au bout du monde* avec une distribution française. Dans l'une, Hans Albers tenait le rôle principal face à Käthe von Nagy [sic] et Eugen Klöpfer, tandis que dans l'autre c'est Pierre Blanchar face à Kate de Nagy et Charles Vanel qui reprenaient les rôles. Où donc ces vedettes avaient-elles été se mêler à des foules de Chinois en déroute ?

Les barbelés de Babelsberg

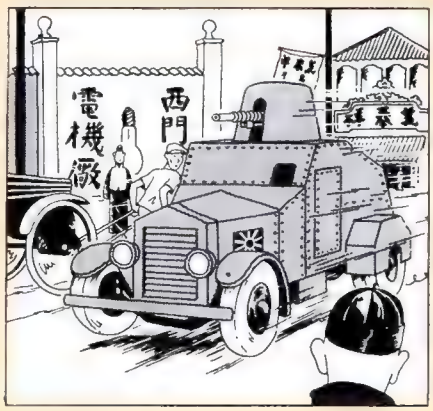
Toujours en quête du magazine dans lequel Hergé avait découpé les photos qui figurent dans sa documentation sur la Chine, il me fallait désormais chercher de deux côtés à la fois : dans la presse francophone, pour ce qui concerne *Au bout du monde*, et dans la presse germanophone pour ce qui concerne son équivalent *Flüchtlinge*.

Mais ce qui a achevé de semer le trouble en moi, c'est un programme de cinéma diffusé par la salle de spectacle anversoise qui allait mettre *Au bout du monde* à l'affiche lors de sa sortie. En effet, son commentaire sur le film est sans équivoque.

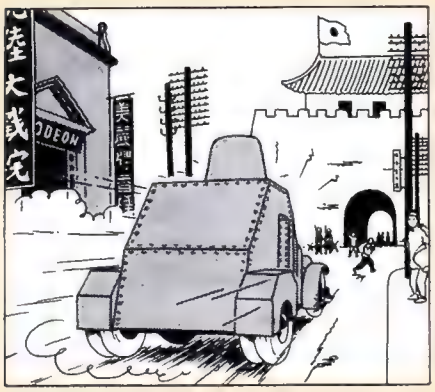
Nous pouvons déjà dire à quel travail gigantesque de reconstitution ont donné lieu les scènes du film censées se passer à Kharbine et qui ont été entièrement tournées dans les studios de Neubabelsberg. La ville chinoise aux rues barrées, hérissées de barricades et de fils barbelés, a été construite d'après des documents rapportés de Chine par une expédition envoyée tout exprès sur place. L'atmosphère de guerre civile, de désordre et de révolution qui sévit actuellement dans l'empire du Milieu est rendue avec une vérité qui donne au film la valeur d'un documentaire.

Incroyable ! Alors que j'inclinais à croire que les rusés producteurs allemands avaient placardé sur un mur de Kharbine l'une ou l'autre affiche de leur cru, comme celle de Siemens, pour vanter dans un film les qualités de leur industrie. Et voilà qu'il me fallait déchanter : tout était faux, y compris la porte monumentale en ruine dans laquelle s'engouffraient, paniqués, des Chinois établis depuis peu ou depuis belle lurette du côté de Berlin et des figurants locaux, grimés et déguisés, façon Dupond et Dupont. Et le stratagème avait parfaitement fonctionné : Hergé lui-même s'y était laissé prendre. N'avait-il pas mêlé sans aucune réserve dans sa documentation photographique des éléments provenant de la réalité chinoise (de l'actualité) et des éléments issus de reconstitutions, comme celles proposées par ce film?

Quand on pense que les murs (surmontés de tuiles, balisés par un appareillage caractéristique et, dans certains cas, couverts d'affiches) qu'on observe sur les photos tirées du film se sont retrouvés à cinq reprises dans l'édition d'origine du *Lotus bleu* (aux pages 10, 20, 50, 67 et 79), on se dit que les décorateurs de l'UFA. ont bien travaillé, en donnant le change à leur public... et en abusant de la crédulité d'Hergé.



***Au bout du monde* et *Flüchtlinge* ne sont que les variantes d'un même film censé se passer en Chine. L'illusion est complète, mais la réalité, tout autre, en surprendrait beaucoup, à commencer par Hergé lui-même.**



Il m'a fallu du temps pour découvrir que certains Allemands (ceux de l'UFA) avaient reconstitué un morceau de Chine près de Berlin, et que des compatriotes (ceux de Siemens China Co.) ne faisaient pas que vendre des ampoules électriques à travers tout le pays.

Afin que tout soit clair

J'avais pu caresser l'espoir que ces journalistes — tous les mêmes ! — avaient mal compris ce qu'on leur avait expliqué, qu'on avait bien tourné en décors naturels en Chine et que, sur cette base, on avait filmé le reste en studios. J'avais dû me faire une raison! Il me restait alors à trouver la preuve irréfutable que même les mouvements de foule avaient été fixés sur la pellicule près de Berlin. La vue aérienne reproduite ci-dessus, prise au-dessus des studios de cinéma de l'UFA à Potsdam-Babelsberg (alors les plus importants studios d'Europe) montre, à gauche, les décors en cours de montage du film *Au bout du monde*.

Tchang Tchong-jen étant décédé en 1998, je n'avais plus, depuis longtemps, à m'incliner pour battre ma coulpe devant lui, pour lui dire qu'il avait raison en affirmant, en 1991, que l'entreprise Siemens n'avait jamais été implantée en Chine, puisque la photo que je lui avais montrée, et qui laissait croire le contraire, n'était pas une photo d'actualité, mais s'était avérée, en définitive, n'être que du toc, du carton-pâte, une banale illusion de cinéma. Il était trop tard pour lui dire que je regrettais de lui avoir, cette fois-là, fait perdre la face devant plusieurs témoins et même sous l'œil d'une caméra.

Mais avait-il vraiment raison, ce cher Tchang, lorsqu'il soutenait de façon péremptoire que Siemens ne s'était jamais implanté dans son pays ? Eh bien, non ! Comme le prouve la photo reproduite ci-contre, qui date de 1911, ce fleuron de l'industrie allemande s'était établi à Shanghai en 1904 et y avait ouvert des bureaux en 1910. Au moment de l'élaboration du *Lotus bleu*, Siemens vendait depuis une trentaine d'années aux Chinois des télégraphes et des téléphones, avait installé une aciérie et avait construit la première ligne à haute tension du pays. Comment Tchang pouvait-il ignorer que durant les années 1920 et 1930, « Siemens China Co. » avait entrepris ou terminé de doter Shanghai, Nankin, Canton et Kharbine de centrales électriques ?

Philippe GODDIN

LE DIPLODOCUS GIGANTIBUS
ET LES AUTRES BESTIOLES SQUELETTIQUES

La paléontologie est une des rares disciplines scientifiques qui n'ont pas encore été abordées à travers les aventures de Tintin. Dès lors, inscrivons-nous dans cette démarche et parcourons les albums à la recherche de fossiles d'animaux.

Ces derniers sont rares dans l'œuvre d'Hergé, car à vrai dire, on n'en repère généralement qu'un seul, apparu dans le *Petit Vingtième* du 9 février 1939, où il est montré presque complet dans son cadre d'exposition, au Musée d'histoire naturelle de Klow. Si l'on en croit Hergé, il s'agit d'un *Diplodocus gigantibus*. Nous sommes alors au milieu de l'aventure de *Tintin en Syldavie*, qui ne porte pas encore le titre *Le Sceptre d'Ottokar*.

Sur l'illustration de couverture du *Petit Vingtième*, Milou croit avoir enfin trouvé de quoi se sustenter, et se présente fièrement devant son maître en tenant dans la gueule un os énorme[1]. L'objet suscite à la fois la surprise de notre ami et l'envie pour le lecteur de tourner quelques pages pour en découvrir la provenance. Sommé par Tintin de rapporter cet os où il l'a trouvé, Milou se le verra bientôt disputé et confisqué par ses congénères syldaves. À ce jour, on ignore toujours si cet élément a retrouvé ou pas sa place au musée.

Des spécimens rares

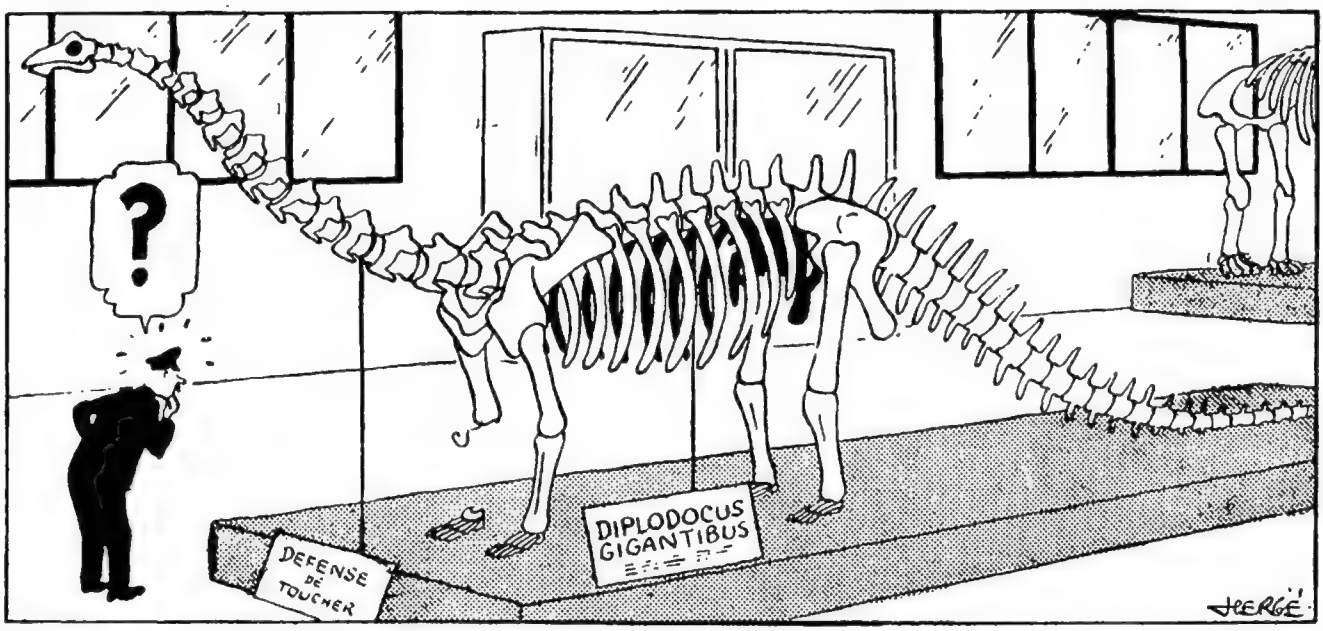
Disons-le d'emblée, la variété de *Diplodocus gigantibus* n'existe pas : elle est issue de l'imagination d'Hergé. Mais celui du Musée d'histoire naturelle de Klow est calqué sur un spécimen bien réel, découvert aux États-Unis en 1898, et dont l'appellation exacte est *Diplodocus carnegii*, du nom de l'industriel et philanthrope américain Andrew Carnegie[2] qui en a financé la reconstitution. C'est à Pittsburgh, au Musée d'histoire naturelle Carnegie, que se trouve le squelette de ce grand sauropode, affectueusement surnommé Dippy, qui aura contribué à rendre ce dinosaure célèbre et populaire dans le monde entier.

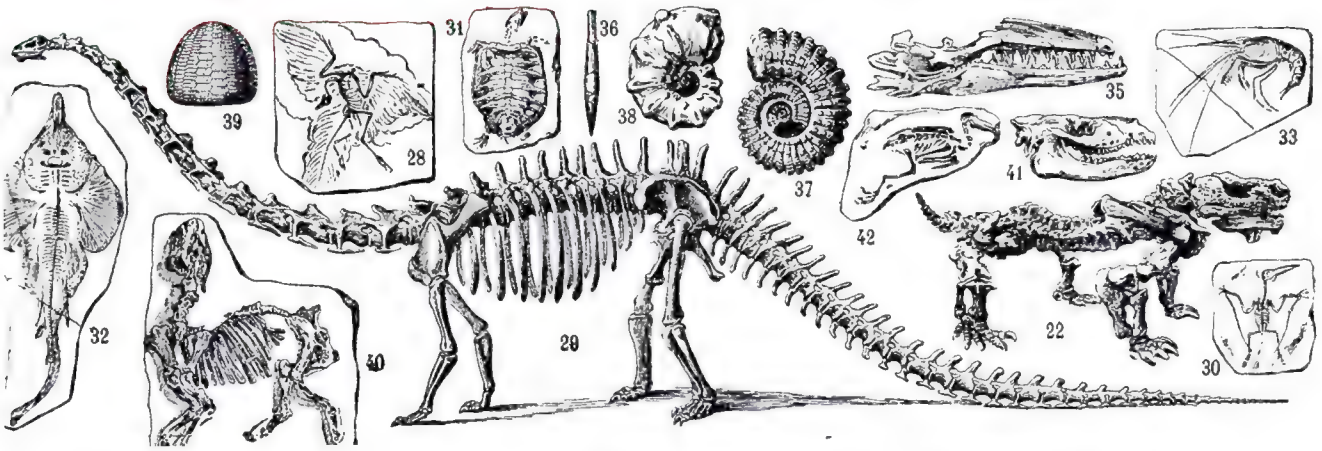
En effet, dès le début du XX[e] siècle, de nombreux musées, sur trois continents, se sont vu offrir ou proposer à l'achat un moulage du squelette complet. Le Musée d'histoire naturelle de Londres fut le premier à en dévoiler une réplique le 12 mai 1905, alors même que l'original ne sera assemblé à Pittsburgh qu'en 1907. Des copies sont ensuite montées et mises en exposition, à Paris et Berlin en 1908, à Bologne, Vienne et Saint-Pétersbourg en 1910, à Buenos Aires en 1912 et à Madrid en 1913. Ce qui faisait huit répliques avant la Première Guerre mondiale.

Le conflit a donné un coup de frein à cette diaspora de *Diplodocus*, d'autant qu'Andrew Carnegie est décédé en 1919.

« Tiens, ce sacré Milou est tombé sur un os !... » ont dû se dire les lecteurs en découvrant leur *Petit Vingtième*, le 9 février 1939.

Mais devant le vol qui vient d'avoir lieu à son nez et à sa barbe, c'est le gardien du Musée d'histoire naturelle de Klow qui semble l'avoir dans l'os...

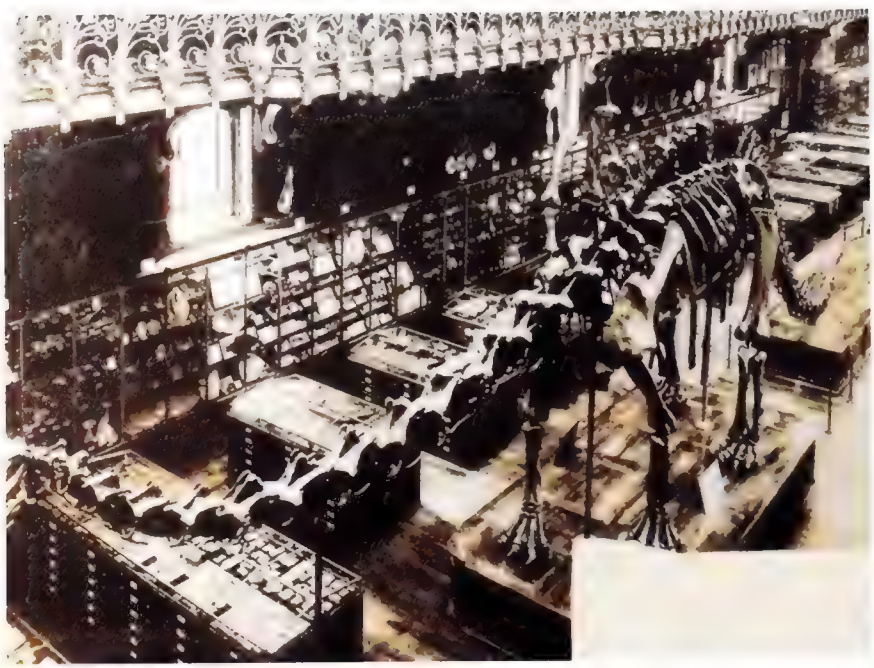


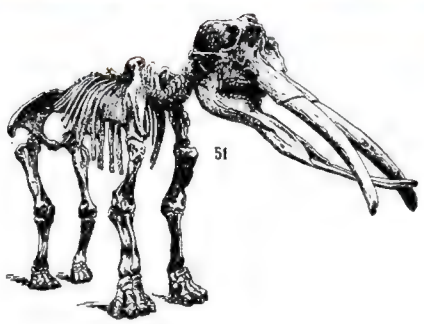


Si la documentation d'Hergé fait référence au diplodocus du musée de Berlin, c'est celui du *Larousse* qui lui a surtout été utile.

En 1929, sa veuve fait don d'une nouvelle copie, à Mexico cette fois. Une autre réplique partira pour Munich en 1932, mais elle n'y sera jamais montée. Un dernier *Diplodocus* sera enfin assemblé à partir des moules originaux à Vernal, dans l'Utah, en 1957. Et comme il était exposé en extérieur et qu'il se détériorait, il a servi à créer deux nouvelles copies qui se trouvent aujourd'hui dans l'Utah et le Nevada. Voilà pour le tour complet de la douzaine de répliques de ce dinosaure hors norme.

C'est le cas également pour le mastodonte qu'il fait discrètement sortir de l'image, à droite.





On comprend aisément que c'est en raison de cette notoriété mondiale que le *Diplodocus* a été choisi par Hergé comme pièce maîtresse du Musée d'histoire naturelle de Klow. Ce spécimen n'est cependant pas un moulage de Dippy, puisque lui-même (et forcément ses copies) mesure quelque vingt et un mètres de long, alors que son congénère syldave paraît sensiblement plus petit.

Le compagnon de Dippy

Sur l'image issue de la version en noir et blanc de l'épisode, on aperçoit au fond à droite une partie d'un autre squelette assemblé dans le Musée d'histoire naturelle de Klow. Sans grand risque de nous tromper, nous pouvons affirmer qu'il s'agit de l'arrière-train d'un mastodonte.

Cet animal est représenté à la page « Paléontologie » du *Larousse universel* en deux volumes de 1922, dont nous avons démontré à plusieurs reprises qu'il avait été fréquemment consulté par Hergé pour y puiser l'iconographie nécessaire pour « accessoiriser » les aventures de Tintin.

Si l'on voulait se montrer plus précis que le *Larousse*, qui généralise, on dirait que cet animal est un *Gomphotherium productum*, que l'on regroupe avec d'autres individus sous le terme commun de *mastodonte*.

L'étrange substitution

Quand il redessinera entièrement *Le Sceptre d'Ottokar*, avec l'aide d'Edgar P. Jacobs pour l'édition en couleur à paraître en 1947, la scène sera peu modifiée du point de vue du *Diplodocus gigantibus*. Le décor sera enrichi d'un sol carroyé, les fenêtres laisseront deviner le parc arboré à l'extérieur du musée, quelques fossiles indéterminés seront exposés dans une vitrine le long du mur et un couple de visiteurs tournera le dos à notre animal.

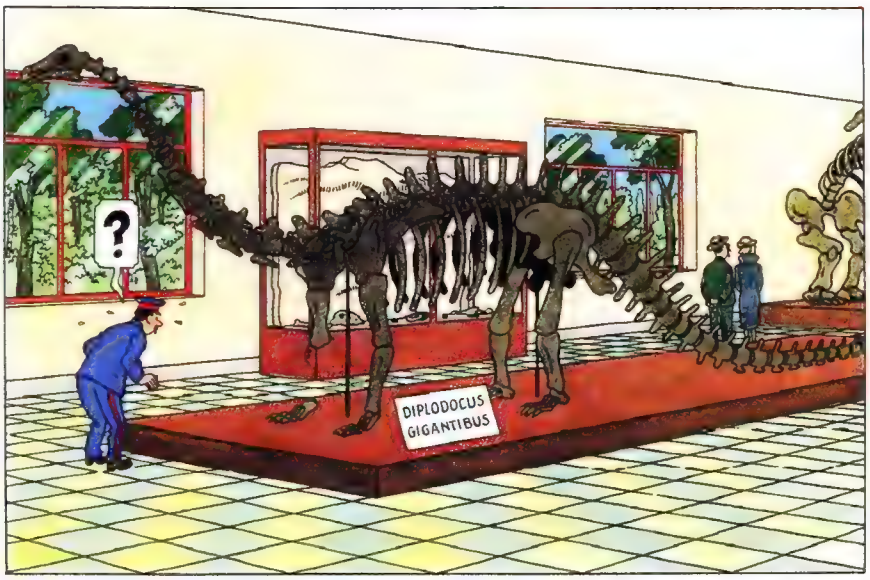
Une modification étonnante apparaît cependant dans ce dessin : ce n'est plus un exemplaire de mastodonte que le couple observe, mais un autre squelette dont on ne voit de nouveau que la partie postérieure. Il s'agit cette fois d'un *Mégathérium*, copié lui aussi sur celui que l'on retrouve à la même planche « Paléontologie » du *Larousse*.

Un détail anatomique : le dessinateur (Hergé ou Jacobs) a toutefois oublié de représenter l'extrémité caudale de la colonne vertébrale de ce mammifère d'Amérique du Sud, apparenté aux paresseux. Mais c'est incontestablement bien de lui qu'il s'agit. Il existe plusieurs spécimens complets du *Megatherium americanum* de par le monde. Celui de Madrid a d'ailleurs été, en 1795, le premier montage squelettique d'un animal préhistorique. Quant aux illustrateurs du *Larousse*, ils ont pris pour modèle celui qui est exposé à Paris, et ce sont eux qui ont donc indirectement documenté Hergé.

Pour en revenir au *Diplodocus* de Klow et ses différentes représentations, signalons qu'il apparaît une autre fois encore pour illustrer un des puzzles Dubreucq des années 1940 (puzzle qui existe en 60 et 155 pièces). C'est d'ailleurs la seule image qui nous montre simultanément tous les ossements de notre *Diplodocus*, puisque Milou y a été ajouté au moment où il emporte son butin, à savoir un os de la patte antérieure droite de l'animal.

Hergé devait aimer particulièrement cette image, qui se suffit à elle-même comme gag après qu'il y a ajouté le voleur. À tel point que ce dessin-là pourrait paraître sans aucun rapport avec *Le Sceptre d'Ottokar* pour qui n'a pas encore lu l'album : pas de représentation du sceptre, aucun indice qui évoque la Syldavie et — situation plus exceptionnelle encore, voire unique ! — pas de Tintin présent, si ce n'est sur le couvercle de la boîte.

Claudy LEMPEREUR

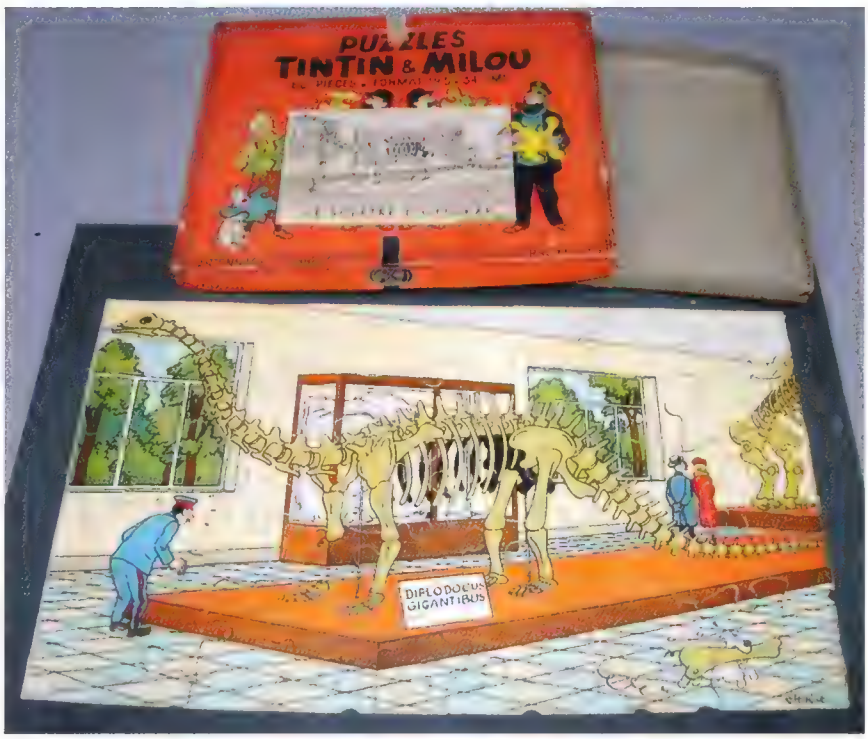


Ci-dessus : Curieusement, dans l'album en couleur, un mégathérium aura pris la place du mastodonte. Milou, cette fois, n'y aura été pour rien.

Ci-contre : le mégathérium du *Larousse*.

En dessous : Cette image — la seule où le volé se trouve confronté à son voleur — ne figure ni dans la version d'origine ni dans celle en couleur.

[1] Mais comment Milou fait-il pour porter allègrement un tel poids dans ses mâchoires ? Ce fox nous étonnera toujours !
[2] À qui l'on doit également le célèbre Carnegie Hall, entre autres.



L'ANTÉRIORITÉ D'HERGÉ NE FAIT AUCUN DOUTE

Hergé admirait le travail de l'agence de publicité bruxelloise Delamare & Cerf, très active au début des années 1930 lorsqu'il avait envie de s'essayer lui-même à la communication publicitaire.

En découvrant la jolie plaquette de *Notoriété* de Delamare & Cerf dont nous reproduisons ci-dessous la couverture, certains tintinophiles particulièrement informés ont tout de suite fait le lien avec la couverture de l'ouvrage d'Alfred Labrique *Le Carnaval de Binche*, qu'Hergé avait composée pour les Éditions Rex, à Louvain, au temps où leur jeune directeur, Léon Degrelle, n'avait pas encore dérivé vers la politique.

Les uns se demandaient si Hergé n'était pas tout simplement l'auteur de la couverture de ladite plaquette, auquel cas il se serait répété, voire en quelque sorte plagié. D'autres se prenaient à le soupçonner de s'être « fortement inspiré » du travail de Delamare & Cerf.

La chronologie ne ment pas. Après nous être soigneusement informés, nous pouvons répondre à ces deux questions par la négative.

La plaquette de 24 pages dont la couverture est reproduite ci-dessus regorge de créations signées Delamare & Cerf.

Avec son titre qui danse sur place et son parti pris de limiter les tons utilisés à trois, la couverture imaginée par le jeune Hergé avait de quoi séduire elle aussi.

Robert Wautlet, Ami de Hergé habitant Verviers, fut sans doute le tout premier à s'interroger sur la ressemblance flagrante entre la couverture illustrée par Hergé et sa jolie trouvaille.

Si la photo du Gille de Binche qui figure en couverture du *Patriote illustré* du 9 mars 1930 a servi de modèle à Hergé, il n'est pas sûr que ce fut le cas pour l'auteur de l'autre composition, mais c'est néanmoins probable.

En effet, Hergé a composé la très pimpante couverture de l'ouvrage d'Alfred Labrique en février 1931, tandis que la plaquette de *Notoriété*, ou plutôt l'*Album trimestriel de suggestions publicitaires*, puisque c'est ainsi que l'intitule l'agence Delamare & Cerf, est daté de sa 10e année et porte le n° 2, ce qui signifie qu'il a été édité au deuxième trimestre de l'année 1933.

Les deux dessins n'ont donc en commun que leur sujet — un Gille de Binche — ainsi que, de toute évidence, une conception moderne, disons très à la page, du message publicitaire.

On ignore le nom de l'illustrateur de Delamare & Cerf responsable de la couverture de la plaquette de *Notoriété*. Mais il serait hasardeux de taxer celui-ci de plagiaire. Tout au plus pourrait-on reconnaître aux deux créateurs une documentation commune, bien qu'on ne connaisse que la source documentaire d'Hergé.

En l'occurrence, il s'agit de la photo de couverture du *Patriote illustré* du 9 mars 1930. En stylisant les détails du chapeau (que le Gille de Binche ne porte que l'après-midi du Mardi gras), Hergé ne les a pas déformés. On peut observer, par exemple, à quel point il a respecté les formes du plumage (réalisé en plumes d'autruche) que ce Gille portait sur la tête.

Oskhar NAVAL

QUARANTE-SIXIÈME ANNÉE № 10 — Le Numéro : UN FRANC seulement — 9 MARS 1930

LE PATRIOTE ILLUSTRÉ

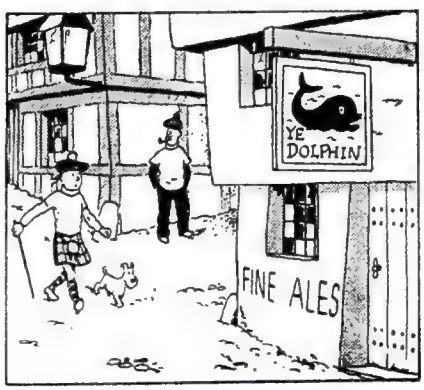
REVUE HEBDOMADAIRE

Sa Majesté Carnaval, en débarquant à Binche, pourrait s'écrier en réédition une parole célèbre : « Je croyais être seul roi ici, et j'en vois par centaines ! » C'est que les Gilles sont rois dans la laborieuse cité binchoise, devenue pour un jour la métropole de la Gaieté, aussi rois que les Incas du Pérou, dont ils arborent les plumes monumentales. On connaît leur traditionnel costume de toile grise, parsemé de lions et de fleurs, avec dentelles aux manches et aux chevilles, grelots au cou et à la ceinture. Et leurs sabots, le soir du Mardi-Gras, battent la cadence de l'inoubliable « Rondeau », dans le décor d'apothéose de la Grand'Place

LE ROI DU JOUR A BINCHE : UN " GILLE "

LE CERF BLANC, LE DAUPHIN, LA BALEINE NOIRE ET LE CHOIX DES « ARMES »

Après avoir parcouru à pied les quelque vingt miles qui séparent la chaumière de l'Écossais (qui lui est venu en aide) de la petite ville côtière de Kiltoch, Tintin espère pouvoir réserver une chambre sur le port afin de se renseigner sur l'avion des bandits, qui s'est abîmé en mer. Il aurait pu choisir l'auberge « *Ye White Hart* »...



Voilà qu'il jette son dévolu sur une auberge baptisée « *Ye Dolphin* ». Serait-ce parce qu'elle sert des bières rafraîchissantes, et qu'il a justement très soif ?

Quelle magnifique image que ce hors-texte de *L'Île Noire*, version 1938. On y voit Tintin arrivant d'un pas altier à Kiltoch, petite cité côtière du nord de l'Écosse. En se dirigeant vers le port, il passe, sans y prêter la moindre attention, devant ce qui ressemble à un pub, *Ye White Hart*, mais le récit nous montre que c'est dans un autre établissement, situé près des quais, *Ye Dolphin*, qu'il est entré avec l'intention d'y loger.

Avec ses colombages et les encorbellements de ses façades, le décor fait très couleur locale. Pourtant, comme on le verra, la documentation d'Hergé n'est pas vraiment écossaise.

Tintin nous apparaît en kilt, car un vieil Écossais lui a gentiment proposé une tenue locale, deux pages auparavant, pour remplacer ses vêtements déchirés par les ronces[1] lors du crash de son avion dans le brouillard.

Tintin en kilt, chaussettes et béret, c'est un peu les Dupondt accoutrés en Chinois, en Syldaves ou en marins... le ridicule en moins, *of course*.

Superbe image donc, avec cette enseigne « *Ye White Hart*[2] » sur la gauche de Tintin...

« *Ye White Hart* »?!... Déjà vu ou déjà lu quelque part... Tonnerre de Perth[3] ! Mais oui, c'est le nom du pub où Tintin avait retrouvé les Dupondt et le docteur Müller, six pages plus tôt ! C'était encore en Angleterre, avant la poursuite menée en avion par le héros vers le Nord, et donc vers l'Écosse ! Une erreur d'Hergé ?

Dans les cases de l'album, Tintin se dirige tout naturellement vers le port, certainement plus animé, et il choisit de franchir la porte d'un pub situé sur les quais : « *Ye Dolphin* »[4]. L'établissement sera rebaptisé « *The Kiltoch Arms* »[5] dans la version de 1966.

Ne vous y trompez pas : Hergé n'a pas confondu le « *Ye Dolphin* » avec le « *Ye White Hart* »[6] au moment de dessiner ce hors-texte. Il n'avait nullement abusé du whisky John Haig, dont le pub en question faisait la promotion dans son récit (marque à laquelle se

substituera le fictif Loch Lomond dans la version de 1966). Au moment de faire enquêter Tintin, il a tout simplement opéré un choix entre plusieurs auberges. Coup de chance : un vieil habitant de Kiltoch sirotait sa bière au « *Ye Dolphin* » en tirant sur sa pipe. C'est lui qui a parlé de « la bête[1] » qui hantait l'île Noire à notre ami...

En revanche, je ne soutiendrais pas que le dessinateur était à jeun en 1937, lorsqu'il a complètement oublié à la page 52 de son récit qu'Ivan, l'acolyte du peu scrupuleux docteur Müller, avait des cheveux... au moins jusqu'à la page 36. Décidément, n'est pas chauve qui peut !

Jean LECOCQ

[1] Notons que le chardon, l'emblème floral de l'Écosse, aurait bien fait l'affaire, mais Hergé y aura eu recours peu après, lors du trajet pédestre vers Kiltoch, ce dont le pauvre Milou aura fait les frais.

[2] *Ye White Hart* : *Ye* (prononciation /ji : /) est une forme archaïque de l'article *the*. The *White Hart* (*hart* est un mot obsolète pour un cerf adulte, *stag* en anglais moderne), le *Cerf Blanc*, était l'insigne de Richard II, roi d'Angleterre de 1377 à 1399. Ce nom est donné à de nombreux pubs en Angleterre. Les amateurs de football anglais se souviendront que le club londonien de Tottenham a joué au stade de *White Hart Lane* de 1899 à 2017.

[3] Ville écossaise de cinquante mille âmes dont il est permis de supposer qu'elles ont les mêmes problèmes que Brest avec la foudre.

[4] *Ye Dolphin*... le dauphin de l'enseigne ressemble plutôt à une baleine noire. Cela mis à part, le dauphin peuple les côtes écossaises et est parfois visible depuis leurs rivages. Pourquoi avoir changé le nom du pub dans l'album de 1966 ? Mystère...

[5] *The Kiltoch Arms, Aux Armes de Kiltoch.* L'article (*the*) est modernisé à l'instar de tout l'album, comme nous le savons. La fréquence du mot *Arms* dans le nom de pubs britanniques est incalculable : les *King's Arms, Queen's Arms, London Arms, Knight's Arms*... foisonnent sur tout le territoire. Elle rend son emploi finalement banal et peu original. De quoi regretter le dauphin...

[6] Hergé aurait pu (dû ?) trouver un autre nom pour ce pub de Kiltoch, évitant ainsi à d'aucuns de penser qu'il avait commis une erreur en y plaçant un second *Ye White Hart*. Pourquoi pas *Ye Black Whale* (La Baleine Noire), avec une enseigne représentant... un dauphin !

"YE DOLPHIN" INN, DERBY.

Quelques pages auparavant, Hergé avait mené son héros dans un autre établissement à l'enseigne « *Ye White Hart* » dont le modèle se situait pourtant très loin de Kiltoch : près d'Oxford.

Quant au modèle possible de son « *Ye Dolphin* », il l'avait découvert encore plus loin de l'Écosse : à Derby. Peu importe ces rapprochements plus ou moins hasardeux. L'essentiel est de rendre les choses crédibles.

Plus gênantes sont de rares distractions du dessinateur en cours de travail. Ainsi, alors qu'il avait donné des cheveux au nommé Ivan, lors de ses premières apparitions, voilà cet homme frappé d'alopécie au moment où il perd sa casquette.

LES BONS REFLEX DES TURLURONS

Il doit bien y avoir une boutique de souvenirs quelque part...
Non mais sans blague, qui voilà ?...
Séraphin Lampion !...
Ça c'est plus fort que du roquefort !... Alors, vieille noix, on est en vacances ?
Non !

Soucieux de crédibilité et épris de précision, Hergé n'avait pas attendu *Tintin et les Picaros* pour mettre en évidence des appareils photographiques existants dans ses récits.
Citons entre autres le Diax au moyen duquel il est possible que son héros ait photographié le yéti dans *Tintin au Tibet*, le Leica M2/M3 de Walter Rizotto dans *Les Bijoux de la Castafiore* ou encore, dans le même épisode, le Rolleiflex de Gino, le paparazzo du *Tempo di Roma*.

Ci-dessous :
Le doigt posé sur la gâchette, un audacieux Turluron se dispose à mitrailler les redoutables guérilleros d'Alcazar.

Une nouvelle opportunité de rendre compte des progrès accomplis en quelques années en matière de prise de vues est offerte à Hergé dans l'album *Tintin et les Picaros*, et plus précisément par le débarquement en pleine jungle du San Theodoros, au camp des partisans du général Alcazar, des « Joyeux Turlurons », membres de la société philanthropique présidée par le non moins joyeux Séraphin Lampion.

En effet, bon nombre de ces touristes en goguette sont bardés d'appareils photo, de caméscopes, ou encore, comme Lampion lui-même, portent à l'épaule des sacs où l'on devine la présence d'une caméra et de ses accessoires.

En photographie, la vogue est à cette époque aux appareils Reflex dont le viseur, grâce à un jeu de miroirs intégrés, fournit l'image exacte qui sera enregistrée. Il semble que l'appareil manipulé par le joyeux drille de la première image ci-dessus soit un Leicaflex SL protégé par sa gaine d'origine. Né en 1964, le Leicaflex est le premier des appareils de la prestigieuse marque allemande Leica à recourir à la visée reflex. Il a marqué l'entrée un peu tardive de Leitz dans un monde où le Japonais Nikon F l'avait précédé de cinq ans.

Lui aussi coiffé d'un sombrero à la limite du ridicule, le Turluron de l'image suivante brandit un Olympus-Pen FT, un appareil qui marque également un jalon dans l'histoire de la photographie.

La qualité allemande

Le nom Leica est la contraction de *Leitz Camera*. Fabricant de lentilles et de microscopes depuis 1849, Leitz produit ses premiers appareils photographiques à partir de 1913, en utilisant pour la première fois des films de 35 mm, jusque-là réservés au cinéma. Commercialisé une douzaine d'années plus tard, le Leica obtient un énorme succès et se perfectionne au fil du temps. Les illustres photographes Henri Cartier-Bresson et Robert Capa, pour n'en citer que deux, ne jurent que par lui. Leitz adopte le mode reflex en 1964, en concevant puis en produisant ses premiers Leicaflex.

Ce n'est qu'en 2008 que Leica décidera de passer de l'argentique au numérique.

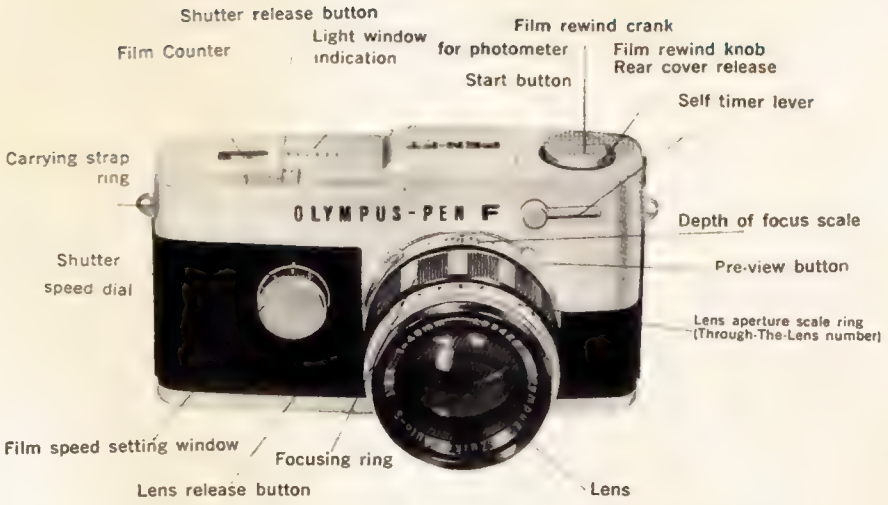
L'excellence japonaise

Olympus est une marque déposée en 1921 à Tokyo par la société fondée en 1919 par l'ingénieur Takeshi Yamashita, qui produit des thermomètres et des microscopes. Mais ce n'est qu'en 1936 qu'Olympus, qui est déjà pionnière dans le domaine médical en matière d'endoscopie, commercialise son premier appareil photographique, le Semi-Olympus I. En 1952, elle produit l'Olympus Flex, son premier appareil à vision reflex. En 1959, elle lance l'Olympus PEN. Quatre ans plus tard apparaissent l'Olympus-Pen F et ses dérivés FT et FV, fruits d'une nouvelle innovation, à savoir l'utilisation de la moitié du cadre 24 x 36 mm, de façon à obtenir 72 images sur un film conçu au départ pour 36 photos. Ce défi relevé avec brio était d'appliquer un tel concept à un appareil de type reflex.

Tout comme les appareils produits par Leica, les Olympus-Pen étaient onéreux. Ils sont très recherchés et relativement chers aujourd'hui sur le marché de l'occasion.

Le doigt dans l'œil ?

Une question se pose avant de conclure cet article : Hergé et ses collaborateurs se sont-ils trompés en confiant un Olympus-Pen à leur Picaro en sombrero de paille ? En tout cas, celui-ci nous paraît bien inexpérimenté, puisqu'il pose l'index à un endroit qui ne correspond pas au déclencheur de son appareil. Ce dernier se situe en effet, comme l'indique le schéma ci-dessous, sur l'arête supérieure de l'appareil, et non sur le plat… là où la plupart des autres appareils le proposent.



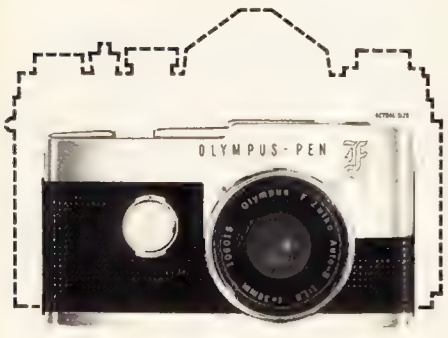
Ceci tendrait à prouver que le geste figurait sur le crayonné d'Hergé et sur la transposition qu'il en a faite sur la planche définitive, mais que ce fut une erreur de ses collaborateurs de choisir cet appareil-là pour le glisser dans ses mains.

Emil SZABOR
avec le concours de
Pedro GONZALES-ESQUERDO

Le déclencheur de l'Olympus-Pen est plus discret mais non moins sensible que celui de la plupart de ses concurrents.

Ci-dessous :
Le Leicaflex de cet autre Turluron a de quoi impressionner, tant par son gabarit que par son poids, sans parler de son prix.

À gauche, en dessous :
Une surprenante comparaison entre l'encombrement du Leicaflex et celui de l'appareil dont dispose son frère d'armes.



C'EST UNE BONNE QUESTION...

POLITIQUEMENT CORRECT

Antoine Lazinier nous dit avoir découvert une censure peu connue d'une image de *Tintin en Amérique*. Notre ami nous explique dans quelles circonstances un policier de la ville de Chicago s'est fait enlever à Lisbonne, en 1956. Non, détrompez-vous : Al Capone n'y est pour rien ! Le responsable, c'est « l'État nouveau » installé au Portugal de 1933 à 1974 qui, à partir des années 1950, avait imposé aux médias, et notamment aux publications destinées à la jeunesse, un « examen préliminaire » qui n'est qu'un autre nom pour la censure. Bannissant toute forme de violence, cette politique dictatoriale prônait les valeurs de l'État et de la famille. En 1936, *O Papagaio* (image de gauche) n'en avait pas tenu compte. En 1956, *Cavaleiro Andante* (image de droite) a préféré jouer la prudence, en effaçant le policier corrompu qui saluait le gangster. Hergé s'en tirait à bon compte, car son récit ne manquait pas de traces de violence moins insidieuses, qui n'ont pas été modifiées.

LE TÉNÉBREUX GIACOBINI ?

Vincent Denis serait-il le premier à avoir observé que le bellâtre qu'Hergé a placé au premier rang dans la partie droite de cette image de *Tintin en Amérique*, version couleur, avait le physique et la mise coquette de son collaborateur et ami Edgard Jacobs ? En tout cas, cet aspect (indéniable) semble avoir été omis dans l'ouvrage *Hergé, Tintin et les Américains*. La scène représente une réunion du Comité Central d'Aide et de Secours aux Gangsters Nécessiteux.

La version précédente de cette image, publiée dans *Het Laatste Nieuws* en 1942, était plus étroite et le beau ténébreux qui sera incarné cinq ans plus tard par l'ami Edgar n'y montrait qu'un bout d'épaule. Derrière le mafioso qu'on baptiserait volontiers Giacobini, d'autres nouvelles bobines de malfrats se sont pointées. Aucun des représentants de la partie gauche n'a quitté sa place. Seul l'un d'entre eux (l'homme en casquette et en pull à col roulé bleu) s'est vu planter une pipe dans sa bouche. En ce qui concerne le décor, les portes, qui n'apparaissaient que dans le fond, se sont multipliées en s'étendant aux côtés de la salle. Quand on sait que c'est le coquet Edgar P. Jacobs qui avait été chargé du coloriage de cet épisode, il est piquant de se dire qu'il a soigneusement choisi le vert d'eau de sa chemise pour l'assortir au vert pomme de son chapeau.

... QUI MÉRITE UNE RÉPONSE

LES SENS EN FOLIE

André Bruyneel serait-il le seul à avoir lu attentivement l'article que son vieil ami Jacques Van Gelder a consacré, dans le dernier numéro de notre revue, à « l'effet Coriolis », et y avoir pointé une erreur ? Il faut bien reconnaître qu'expliquer (avec pertinence) au premier paragraphe le sens de rotation des masses nuageuses dans l'hémisphère Nord et dans l'hémisphère Sud... pour se contredire au paragraphe suivant, en prenant l'exemple de Kiltoch et de Sanfacion, constitue une faute colossale.

Jacques a eu du mal à s'en remettre. Il mérite assurément un blâme, mais le mot qu'il nous a envoyé témoigne de sa pleine contrition, et il accepte d'avance le châtiment que lui vaudra son manque d'attention. Il va même jusqu'à nous tendre le bâton qui servirait à le battre : il se propose en effet de s'occuper d'Abdallah une semaine durant, voire de servir de chauffeur à la Castafiore durant sa prochaine tournée. N'est-ce pas disproportionné ?

FATALE ATTRACTION

Regardez!...C'est comme les cheveux d'Éléonore: quand il n'y en a plus, il y en a encore!...Si ça continue, nous allons être submergés par cette marée montante!...

LE VOL 77 POUR EASTBURY

« Ma parole ! c'est bien elle : l'Idole des jeunes !... Mais où donc a-t-elle bien pu se procurer cette livrée de chauffeur de l'ancien temps ?... » C'est ce qu'aurait pu se dire cette « vieille canaille » d'Ivan, s'il avait découvert, comme nous, sur la toile, cette photo déjà surannée d'un Jean-Philippe Smet, dit Johnny Hallyday, partant en tournée.

Il faut dire en effet qu'à l'aube des années 1940, lorsque Hergé a composé *L'Île Noire*, rares étaient les conducteurs qu'on voyait circuler sur les routes ainsi déguisés. Cet uniforme, qui devait déjà sentir la naphtaline, n'était plus porté ni par les chauffeurs de taxis ni par les chauffeurs de maîtres. Hergé voulait-il brocarder par là le côté désuet de la perfide Albion ?

La citation rapportée ci-dessus par le capitaine Haddock remonterait à l'année 1915 et dirait précisément ceci : « La barbe des Poilus [a] cela de commun avec les cheveux d'Éléonore que quand il n'y en a plus il y en a encore. » On n'en connaît pas l'auteur, mais il est certain que le petit Georges Remi, dont l'oncle Léon avait participé à la Grande Guerre, a dû entendre ce dernier la répéter en famille. Hergé la ressert dans cette case par l'entremise de son vieux loup de mer reconverti en tondeur d'ébouriffés sur une fusée. Cela ne nous dit pas qui était cette Éléonore, mais qu'importe !

« Dans cette vignette, tirée de *On a marché sur la Lune*, publiée dans le journal *Tintin* du 11 février 1953 (mais non reprise par la suite dans l'album), le capitaine Haddock est pris d'effroi face à la rechute de la montée capillaire incontrôlable de Dupond et Dupont, et compare la tignasse ondoyante de l'un de ces compères à une marée montante », nous écrit Nicolas Goethals. « Or, on sait que la Lune, de laquelle se rapprochent alors nos héros, exerce tout à la fois son influence sur le phénomène des marées et, selon une croyance populaire, sur la pousse des cheveux », poursuit notre correspondant. D'où sa question : « Faut-il voir quelque malice de la part du créateur de Tintin dans cette double allusion aux effets de la Lune ? »

Un luxueux coffret de bois verni à l'effigie de Tintin et Milou : voilà qui n'est pas banal. On trouvera page 54 l'explication de ce conditionnement.

ALLO ALLO... ICI RADIO TINTIN !

Dans la revue n° 75, sous le titre « C'est une bonne question », le sujet intitulé « Radio Tintin » a retenu mon attention. Je réponds bien volontiers à la demande de précisions qui terminait l'article.

Votre correspondant a raison : son poste de radio, abrité dans son coffret en bois, a bien été lié aux Points Tintin-Tim. La lettre circulaire du 30 septembre 1958 reproduite à droite nous explique l'origine de ces coffrets.

Histoire des Points Tintin-Tim

Les Points Tintin-Tim étaient l'équivalent des Timbres Tintin belges et des Chèques Tintin français. L'entreprise était gérée depuis Genève, de manière autonome, par la société Neo-Match, spécialisée dans le domaine publicitaire, dont les deux patrons, un avocat et un publiciste, correspondaient directement avec Hergé, lui envoyant par exemple décomptes et relevés chaque année.

D'après les documents en ma possession, cette promotion à caractère commercial, qui existait depuis 1956, a perduré jusqu'en 1990.

Si la majorité des produits sur lesquels figuraient les Points Tintin étaient propres à la Suisse romande, les cadeaux que l'on pouvait obtenir en échange étaient, pour la plupart, les mêmes que ceux offerts par le Timbre Tintin, par l'entremise des Éditions du Lombard, à Bruxelles (décalcomanies, fanions, puzzles, etc.)

Les Clubs Tintin

L'activité du directeur associé, le publiciste, ne s'est pas arrêtée à la gestion de l'entreprise des Points Tintin helvétiques. Celui-ci, débordant d'idées et secondé par sa fille, créa et anima durant de nombreuses années les Clubs Tintin. Chaque enfant ou jeune de Suisse romande pouvait s'inscrire dès qu'il avait composé son équipe et qu'il lui avait donné un nom. Tout adhérent recevait aussitôt son *Carnet des Clubs Tintin*.

Les activités proposées étaient multiples : salon de lecture le jeudi après-midi (jour de congé scolaire) avec les albums BD de Casterman et du Lombard mis à disposition, séances de cinéma, participation à des rallyes, à des concours en tous genres, etc.

Radio Tintin

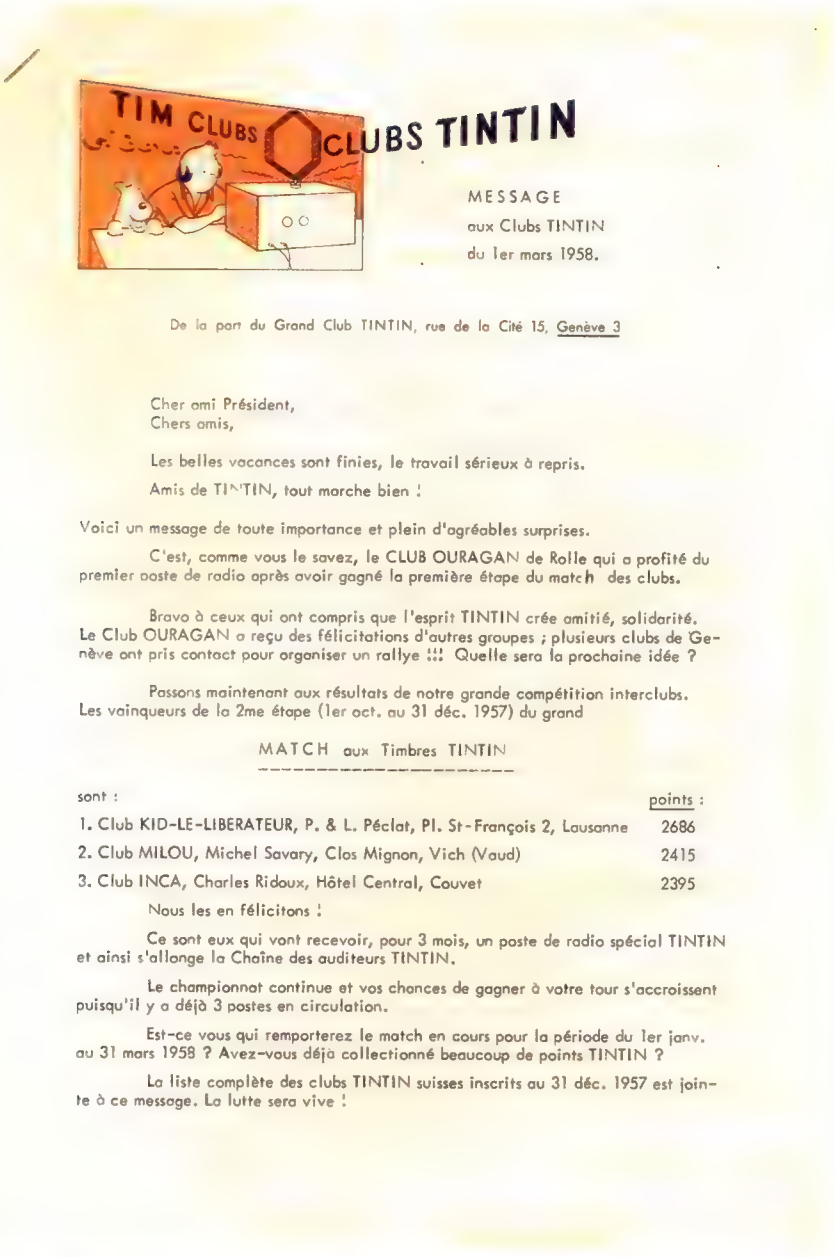
Intéressons-nous à présent à l'activité en rapport avec la Radio Tintin : « Le Match aux Timbres Tintin ». Précisons tout d'abord que, dans un premier temps, la dénomination « Timbre Tintin » qui prévalait en Belgique avait été adoptée en Suisse.

Dans le coffret, un poste de radio de fabrication américaine au design futuriste, sans rapport avec le récepteur de radio parental.

C'est la raison pour laquelle ce terme est utilisé sur les circulaires reproduites ici. Mais la société Neo-Match a dû s'adapter, car il semblerait qu'en Suisse le terme « timbre » était réservé pour des fonctions officielles comme les timbres-poste ou ceux apposés sur des documents notariés.

Le « Match aux Points Tintin » donc — publicité oblige — consistait pour les jeunes à participer à la « chasse aux Points Tintin », puis à les rassembler en fin de trimestre avec ceux récoltés par les autres membres du club, et à les envoyer à Neo-Match en précisant les primes que chaque jeune désirait recevoir en échange. Autrement dit, le rôle des jeunes consistait surtout à persuader parents et entourage que les pâtes XYZ étaient bien meilleures que les autres... puisque leur emballage proposait à leur acheteur quelques précieux points à récolter !

Le « Message aux Clubs Tintin » était envoyé à chaque responsable de club et annonçait le nom des deux clubs gagnants qui allaient pouvoir bénéficier du prêt d'une « Radio Tintin » durant un trimestre.



TIM CLUBS

CLUBS TINTIN

MESSAGE
aux Clubs TINTIN
du 1er mars 1958.

De la part du Grand Club TINTIN, rue de la Cité 15, Genève 3

Cher ami Président,
Chers amis,

Les belles vacances sont finies, le travail sérieux à repris.

Amis de TINTIN, tout marche bien !

Voici un message de toute importance et plein d'agréables surprises.

C'est, comme vous le savez, le CLUB OURAGAN de Rolle qui a profité du premier poste de radio après avoir gagné la première étape du match des clubs.

Bravo à ceux qui ont compris que l'esprit TINTIN crée amitié, solidarité. Le Club OURAGAN a reçu des félicitations d'autres groupes ; plusieurs clubs de Genève ont pris contact pour organiser un rallye !!! Quelle sera la prochaine idée ?

Passons maintenant aux résultats de notre grande compétition interclubs. Les vainqueurs de la 2me étape (1er oct. au 31 déc. 1957) du grand

MATCH aux Timbres TINTIN

sont :	points :
1. Club KID-LE-LIBERATEUR, P. & L. Péclat, Pl. St-François 2, Lausanne	2686
2. Club MILOU, Michel Savary, Clos Mignon, Vich (Vaud)	2415
3. Club INCA, Charles Ridoux, Hôtel Central, Couvet	2395

Nous les en félicitons !

Ce sont eux qui vont recevoir, pour 3 mois, un poste de radio spécial TINTIN et ainsi s'allonge la Chaîne des auditeurs TINTIN.

Le championnat continue et vos chances de gagner à votre tour s'accroissent puisqu'il y a déjà 3 postes en circulation.

Est-ce vous qui remporterez le match en cours pour la période du 1er janv. au 31 mars 1958 ? Avez-vous déjà collectionné beaucoup de points TINTIN ?

La liste complète des clubs TINTIN suisses inscrits au 31 déc. 1957 est jointe à ce message. La lutte sera vive !

La S.A. Neo-Match basée à Genève diffuse les Points Tintin sur l'ensemble du territoire helvétique. Elle est à l'initiative de la création des Clubs Tintin-Tim en Suisse.

Les jeunes à l'écoute

Le choix de cet objet aurait de quoi surprendre si l'on ne le remettait pas dans son époque. Combien avons-nous été, dans notre jeunesse, à avoir écouté *Salut les copains,* le transistor collé à l'oreille ? C'était le début des années 60, les années « yé-yé » !

Remonter le temps de quelques années encore pour en arriver à 1956, c'est changer d'époque. Car même si les premiers postes de radio à transistor furent commercialisés dès l'année 1954, ils étaient encore loin d'avoir fait leur apparition dans la majorité des foyers. D'autre part, les anciens postes présents dans les ménages, très encombrants, étaient souvent réservés aux adultes.

L'idée de mettre à la disposition des jeunes des radios transportables, grâce aux coffrets en bois conçus par les Points Tintin-Tim, prend donc tout son sens. On imagine le plaisir de ces jeunes, vainqueurs d'un concours, lorsqu'ils se réunissaient dans leur local pour écouter leurs émissions favorites.

Susciter des vocations ?

Le *Carnet des Clubs Tintin* expliquait aux membres comment utiliser cet appareil américain, composé de cinq lampes. Sur les ondes longues, on pouvait écouter l'émission *Tintin à Radio-Luxembourg*. Sur les ondes moyennes, il était possible de capter Sottens (l'émetteur qui desservait la Suisse francophone), Lyon, etc. Sur les ondes courtes, on nous

S. A. NEO-MATCH A. G.
GENÈVE 3

RUE DE LA CITÉ 15 · GENÈVE 3

Message
aux Clubs TINTIN
du 30 septembre 1958

Chers amis et amies de TINTIN,

Le présent message aurait dû vous parvenir au mois de juillet déjà avec le classement des 3me et 4me étapes du MATCH des Clubs TINTIN.

Vous comprendrez notre retard lorsque vous saurez que de nombreux problèmes se sont posés pour la mise au point définitive de notre chaîne de postes de radio TINTIN, de provenance américaine.

Nous avons profité de l'expérience acquise par les premiers gagnants.

Le trafic des postes de radio dans l'emballage d'origine en carton s'est avéré peu pratique et insuffisamment protégé. Il était indispensable de prévoir un système plus sûr et plus solide, tant pour la poste que pour les clubs bénéficiaires et pour nous.

Nous avons donc fait construire des caissettes capitonnées, véritables écrins pour les appareils de radio, avec compartiment spécial pour le transformateur, le casque d'écoute individuelle, les fils d'antenne, de prise de terre et de courant. Elles viennent de nous être livrées toutes pimpantes par le peintre-décorateur et la présentation des postes de radio TINTIN sera vraiment formidable.

Actuellement, nous disposons de 6 postes TINTIN pour radio-amateurs "NATIONAL" parfaitement équipés, plus un appareil "HALLICRAFTERS" en réserve et afin de commencer l'an 1959 sans qu'il y ait de retard dans la distribution, nous avons choisi de les répartir comme suit :

M A T C H aux Timbres TINTIN 1958

Etape de janvier à mars : 2 postes aux deux premiers clubs classés,
Etape d'avril à juin : 2 postes " " " " " ,
Etape de juillet à sept. : 2 postes " " " " " ,
Etape d'octobre à déc. : 6 postes aux six premiers clubs classés.

disait que « les bandes étalées te permettront de découvrir le monde des ondes, les conversations des radio-amateurs du monde entier et la télégraphie. Tu te passionneras, avec les autres membres de ton Club, pour la réception des messages et peut-être deviendras-tu un jour radio-amateur. »

Les activités liées aux Points Tintin helvétiques et celles du Club Tintin, son petit frère, ne se résumaient pas à une chasse aux points et à l'obtention, puis à l'utilisation d'un poste récepteur de radio. D'autres concours et d'autres manifestations ont eu lieu entre 1956 et 1990. Je ne désespère pas d'arriver à créer un dossier beaucoup plus complet sur ce sujet. Je possède les éléments et documents nécessaires pour mener ce projet à bien, sauf un : le temps !

Affaire à suivre, donc. Et, qui sait ? à bientôt pour la suite, ou pour d'autres aventures...

Bernard DUPONT

Nombreux sont les produits qui proposent les points Tintin à leur clientèle afin de se distinguer de leurs concurrents.

page 2

Les six appareils déjà gagnés seront expédiés prochainement aux clubs vainqueurs qui pourront les conserver jusqu'à fin janvier 1959, date à laquelle ils seront confiés aux bénéficiaires selon classement de la dernière étape de l'année.

Voilà qui est réjouissant !

Comme ce message se rapporte à la période de janvier à juin 1958, nous vous communiquons ci-après les noms des quatre clubs qui remportent les 2 étapes correspondantes :

		Points
Etape de janvier à mars.		
1. Club du GRAND NORD,	André Mischler, Jordils 3,Lausanne,	2.780
2. Club BACKHAM LE ROUGE,	Jean-Jacques Menoud, Avenue de Marcelin 26 , Morges	1.380
Etape d'avril à juin .		
1. Club CASA TIVOLI ,	Henri Thomsen, Sonnenweg 13, Lausen	2.080
2. Club LES FILS DE TINTIN,	Michel Riesen, Place St.François 14 b, Lausanne	1.490

Nous les félicitons chaleureusement !

Un véritable livre nous serait nécessaire pour vous raconter tout ce que nous avons lu, entendu et vécu depuis notre dernier message.

Impressions des gagnants du Concours SWISSAIR, après leur voyage,
Visite d'Hergé et inauguration du Building TINTIN à Bruxelles ,
Envoi des dessins du concours SWISSAIR à Tokio, pour y être exposés,
Communications de nos petits amis en vacances,
La chanson de TINTIN pour les clubs, par Maurice Cruchon,
Résultats du Concours ELEPHANT,
Organisation "fulminante", "combative" du club LES FILS DU DRAGON,
etc., etc.

Nous préférons pour cette fois écourter nos communications, afin de condenser tout ce que nous avons à vous dire dans notre prochain grand message qui comprendra le classement du match des clubs pour l'étape de juillet à septembre, la nouvelle liste des clubs inscrits et dans lequel nous vous annoncerons de bonnes nouvelles.

A bientôt donc chers amis et chères amies.

Joyeusement et de tout coeur avec vous pour une bonne reprise du travail après les vacances, nous vous transmettons le toujours bien cordial salut de

T I N T I N

LA DÉPÊCHE

Les informations de La Dépêche *sont des informations qui frappent*

La Rédaction rappelle qu'en tant que titulaire exclusive des droits d'exploitation de l'œuvre d'Hergé, la société Tintin*imaginatio* n'a autorisé aucune des adaptations reproduites dans les pages de *La Dépêche*.

HERGÉ AVEC H, COMME DANS #hashtag

Il y a tout juste un siècle, Georges Remi passait de la signature RG à Hergé. Il aurait pu choisir autre chose et prendre Ergé pour pseudonyme, mais il a préféré le coup du H. C'était bien avant que Jacques Prévert baptise son chien Ergé — allez savoir pourquoi ! — et bien avant l'invention de l'internet et des réseaux sociaux.

Pourtant, vous n'avez pas la berlue, c'est bel et bien le symbole du *hashtag*, en forme de croisillon, qu'il a inscrit sur le pied de la lampe, sur cette illustration (méconnue) d'un titre de rubrique. Ce dessin apparaît en 1931, dans le mensuel *L'Écho du Patronage*, le journal mensuel du Patro Saint-Jean Berchmans, d'Etterbeek, mais il est sans doute plus ancien. Une autre forme d'anticipation, bien avant la fusée lunaire ?

QUAND HERGÉ HONORA HONOREZ

C'est en 1934 et 1935 que *Le Petit Vingtième* a publié *Le Lotus bleu*. En recherchant dans la presse des photos du champion belge de cross-country Victor Honorez, qu'Hergé y avait caricaturé, Jacint Guillem s'est arrêté sur le seul dessin où il avait représenté l'athlète sous le pseudonyme transparent d'Honorat.

Négligeant de pousser plus loin la comparaison entre les physionomies d'Honorez et Honorat, il s'est demandé si le dessinateur n'avait pas voulu se représenter lui-même à côté du vainqueur. Et c'est vrai que cet admirateur anonyme qui sourit, la cigarette au bec et le chapeau coquettement incliné sur la tête, a la mise et l'allure du père de Tintin à cette époque. Dès lors, pourquoi pas ?...

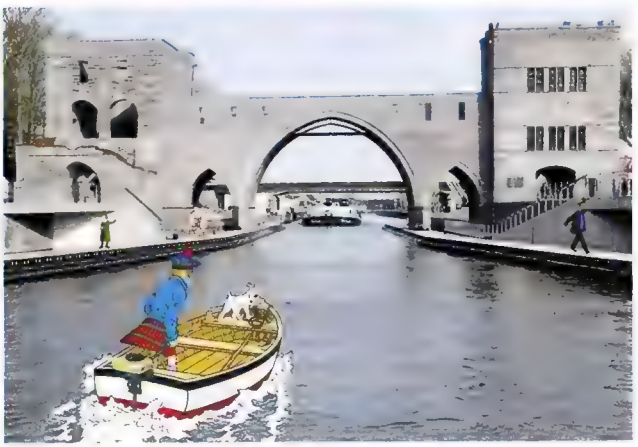
Même chapeau, même manteau à larges revers, même cravate fixés à la chemise par une épingle décorée d'une perle fine. Il ne manque à Hergé que son habituelle cigarette.

Le Tournaisien Victor Honorez est un as. La preuve en est qu'il vient de remporter le Cross des As organisé par l'hebdomadaire *Match l'intran*.

AU SHAKER

Utilisés dans les cafés pour prendre les commandes, ces blocs-notes font la promotion des apéritifs Martini et Rossi. Jacint Guillem pense qu'Hergé a mis ces deux noms dans un shaker pour composer son propre apéro. Résultat : un bien rafraîchissant cocktail baptisé « Rossini. »

FACE AU FAKE



Tournai, qui a largement contribué au succès des aventures éditoriales de Tintin, a d'autres raisons d'être fière. Ainsi, la cité picarde est particulièrement attachée à son « Pont des Trous » édifié sur l'Escaut au XIII[e] siècle, qui constitue un vestige majeur de l'architecture militaire médiévale en Belgique. C'est donc à juste titre que les Tournaisiens se sont émus en 2013, lorsqu'ils ont appris que les arches de l'ouvrage allaient être démontées afin de faciliter le trafic fluvial transfrontalier. Les polémiques et les pétitions n'ont pas manqué. Une consultation de la population a même eu lieu afin de sauvegarder tant bien que mal ce patrimoine. Et ce n'est qu'en avril 2023, après quelque quatre années de travaux, que fut enfin inauguré le « nouveau » Pont des Trous… dont un internaute tintinophile a diffusé dans la foulée une image à sa façon.

Cette reconstitution « à l'ancienne » ne fera sans doute pas l'unanimité, car d'aucuns auraient préféré un « geste architectural » plus audacieux. Mais ce qu'il faut savoir, c'est que les arches démolies n'étaient pas d'origine. Le pont avait en effet été dynamité par les Anglais le 19 mai 1940 et tant les proportions que la hauteur de ses arches avaient été modifiées lors de sa reconstruction. En fait, le dessin reproduit ci-dessous, réalisé en juin 1922 par un scout nommé Georges Remi, est plus fidèle à la réalité que la plupart des cartes postales qui représentent l'ouvrage.

PÊCHEUR DE PERLES

Perle : désigne familièrement une maladresse grossière, une erreur ou une méprise relevée dans les propos ou les écrits de quelqu'un.

En explorant avec un certain retard l'ouvrage sous-titré *Le magicien de nos enfances* que Jacques Pessis a consacré en 2006 au cofondateur du journal *Tintin*, Raymond Leblanc, Jean Lecocq a sursauté en lisant, page 61, que Séraphin Lampion figurait parmi les convives invités par Hergé au banquet présidé par Tintin, en couverture du journal du 2 janvier 1947. « Huit ans d'avance… Voilà qui n'est pas mal, s'est dit notre ami, pour un personnage dont on croyait qu'il n'était apparu (dans *L'Affaire Tournesol*) qu'en janvier 1955 ! » Mais c'est en vain que Jean a cherché lequel des convives (auteurs ou héros du journal) aurait pu induire Pessis en erreur. À moins que Raymond Leblanc lui ait, entre d'autres confidences invérifiables, révélé que le neveu d'Anatole se dissimulait ce jour-là sous la table… ou dans le gâteau.

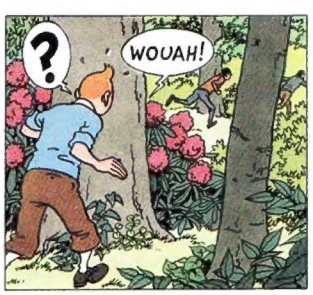
LE DERNIER MOT

Dans notre dernier numéro, Claudy Lempereur terminait son article consacré au cours du khôr par ces mots : « l'eau minérale locale, le Szprädj ». « Erreur ! nous dit Jacques Van Gelder, qui s'y connaît en erreurs (voir page 51), il s'agit de la klowaswa. » Comme le révèle l'album en couleur aux pages 5 et 6, le Szprädj est un vin rouge local.

LES « ARBRES À ROSES »

En confrontant à la vignette de *Tintin au Tibet* reproduite ci-dessous cette photo d'une forêt de rhododendrons prise au Népal, sur les contreforts de l'Himalaya, Jean Lecocq s'est fait deux réflexions.

D'abord, quand le cher capitaine Haddock, impressionné par la taille de ces rhododendrons qui poussent en liberté, affirme qu'il aimerait en avoir de pareils à Moulinsart, il oublie que ce n'est qu'une question de temps. Les siens — car on sait depuis *Les Bijoux de la Castafiore* qu'il en pousse de très jolis dans le parc de Moulinsart — n'ont peut-être que quinze à vingt ans d'âge, tandis que les spécimens népalais en ont probablement au moins cinquante. La seconde observation de Jean porte sur le titre de propriété du domaine. Haddock dit bien « Si j'avais... » et non « S'il y avait... », ce qui signifie que c'était bien lui qui avait acquis les terres et le bâtiment, même si les fonds qui le lui ont permis provenaient de la vente du brevet du sous-marin requin de son ami Tournesol.



UN « NUMÉRO » PROMETTEUR

Daté du 24 septembre 1929, le document figure dans le dossier militaire du nommé Remi Georges Prosper, après un « extrait de la matricule » qui l'identifie comme « sergent milicien 1926 » sous le n° 125/44205.

Sous l'espace réservé aux punitions, où il est inscrit « néant », l'autorité s'applique à décrire le réserviste, qui vient d'effectuer un rappel sous les armes, du 12 juillet au 22 août, et a été mis en congé illimité le lendemain.

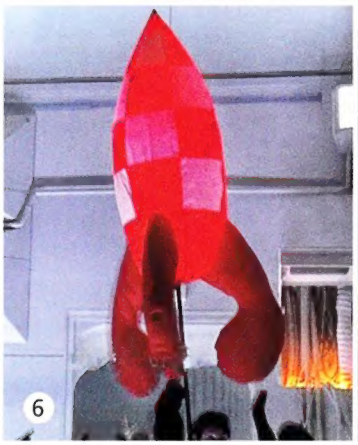
Comme bon nombre de documents administratifs, il est rédigé à l'emporte-pièce, mais il dresse de l'individu un portrait moral assez parlant. Son extérieur [*sic*] est jugé « agréable », son intelligence « vive », son jugement « sain », son caractère « ferme », son initiative « bonne », sa puissance de travail « très grande », sa santé « très bonne », sa personnalité « très active », son éducation « soignée », sa tenue « correcte », sa conduite privé [*sic*] « très bonne », son attitude devant la troupe « ferme », son zèle et son dévouement « très grands ». Concernant cette dernière appréciation, on avait d'abord écrit « satisfaisants », mais cette mention a été biffée et corrigée.

Enfin, pour ce qui est des aptitudes comme cavalier de ce Remi-là, il est écrit « néant ». Serait-ce à dire que les chevaux qu'on lui a présentés se sont montrés rancuniers à l'égard de celui qui, tout gamin, avait un jour coupé ras la crinière et la queue de son cheval à bascule ?

DANS SES PAS, OU PAS ?

Impossible de ne pas trouver une similitude entre ces deux visuels. Ci-dessus, une photo de Hergée, alias Madame Georges Remi, arpentant l'avenue de la Toison d'or, à Bruxelles. Ci-dessous, un dessin du célèbre reporter Tintin franchissant le pont-levis du château Kropow, à Klow, en Syldavie. Même port altier, même allure décidée, même élégance. Mais la question qui se pose est double. Hergé s'est-il inspiré de la photo de son épouse pour dessiner Tintin en 1947, sur la nouvelle couverture du *Sceptre d'Ottokar* ? Ou bien Germaine Kieckens se sentait-elle guidée par le fringant reporter au moment d'aller faire du lèche-vitrine sur les « Champs-Élysées bruxellois » ? Comme sa photo n'est pas datée, il est impossible de le savoir.

LES 7 SCOOPS DE WALTER RIZOTTO



1 et 3. Des cafés de la Poste, il y en a presque autant que des bureaux de poste. Mais le Café de la Poste de La Vernaz-Les Agettes (Sion), dans le Valais suisse, mérite que, comme Thierry Huron l'a fait, on s'y arrête. Sur la frise qui décore la salle du restaurant, Tintin et Milou y ont en effet fraternisé avec un personnage tiré de l'œuvre d'Alberto Giacometti.

2. La voiture est japonaise, mais son conducteur doit probablement être belge. Il doit avoir aujourd'hui entre 21 et 81 ans puisque la photo a été prise à Schaerbeek par Jean-Michel Noseda en 2020 et qu'au pays où on lit *Tintin* de 7 à 77 ans, il faut en avoir 17 pour prendre le volant.

4. Établis dans le XIX^e^ arrondissement de Paris (anciennement Lutèce), les gérants du Pyrénées-Pressing ont découvert un matin qu'un street-artiste de passage avait rebaptisé leur commerce en envahissant leur volet mécanique. Depuis lors, Le Lutès Bleu attire tous les regards, mais uniquement en dehors des heures d'ouverture.

5. C'est notre ami Jean Fontaine qui, en mai 2022, en plein milieu de la pandémie de la Covid 19, avait remarqué et s'était empressé de photographier à Anvers, à la devanture d'un établissement horeca, un personnage qu'il connaît bien, incitant ses concitoyens à porter le masque.

6. En juin dernier, Jean Parent nous a communiqué une série de photos prises à l'Opéra Bastille, à Paris, lors d'une représentation de *La Bohème* de Puccini, dans une mise en scène de Claus Guth. Il nous assure que l'apparition, au cours du premier acte, d'une fusée à damier rouge et blanc a déclenché une fameuse bronca.

7. C'est un commerce atypique situé dans le XIV^e^ arrondissement de Paris : madame vend des accordéons, neufs ou d'occasion, monsieur propose des vins fins et des produits de terroir. Il nous étonnerait qu'eux aussi aient été victimes, « à l'insu de leur plein gré », d'un street-artiste de passage.

LES AMIS
DE
HERGÉ
les amis de HERGÉ 2
les amis de HERGÉ 3
les amis de HERGÉ 4
les amis de HERGÉ 5
LES AMIS DE HERGÉ 6
LES AMIS DE HERGÉ 9
LES AMIS DE HERGÉ 12
LES AMIS DE HERGÉ 13
TOUT HERGÉ
LES AMIS DE HERGÉ 21
MUSÉE HERGÉ
ANTI-MYTHES ET GROS SABOTS
LE SALON DU CAPITAINE
JULES VERNE ET HERGÉ
SUR LA ROUTE DE CÉROUX
TINTIN À L'ACADÉMIE
LE COUPLE MYSTÉRIEUX
LE PREMIER TINTIN DE BOIS
TINTIN AU TIBET CHINOIS
MONSIEUR PÉRUCHET
DU SEPTIÈME AU NEUVIÈME ART
LE TEMPLE DU SOLEIL
HERGÉ, LE SOLEIL, LA LUNE, LE YÉTI ET MOI

LES ANCIENS NUMÉROS DE LA REVUE RESTENT DISPONIBLES

Les numéros 36 et suivants le sont en **édition originale**. Il y a longtemps que les numéros 1 à 35 sont épuisés, mais ils ont été reconstitués avec le plus grand soin et à partir d'exemplaires d'origine. Ces **fac-similés** édités à la demande bénéficient d'une impression numérique de grande qualité. Tous ne sont pas encore disponibles, mais le secrétariat (secretariat@lesamisdeherge.com) tiendra compte des demandes qui lui parviendront. Chaque numéro, qu'il s'agisse d'édition originale ou de fac-similés, est vendu au prix unitaire de 25 euros, mais des tarifs avantageux sont consentis à partir de cinq numéros.

LES AMIS DE HERGÉ
Semestriel – Numéro 77 – Printemps 2024

Rédacteur en chef : Philippe Goddin
Comité de rédaction : Gaëtan Laloy, Jacques Langlois, Dominique Maricq, Patrick Vandersleyen.
Pré-presse / Impression : Zen Productive s.p.r.l.
Secrétariat : Olivier Roche
E-mail : secretariat@lesamisdeherge.com
Siège social et adresse postale :
Les Amis de Hergé, rue Borrens 51, B-1050 Bruxelles.
Site internet : www.lesamisdeherge.com
Banque Belgique : BNP-Paribas-Fortis
IBAN : BE80 0011 7248 5577
BIC : GEBABEBB
Banque France : Banque Crédit Lyonnais
IBAN : FR04-3000-2039-5100-0007-9160-V76
BIC : CRLYFRPP

© Les Amis de Hergé a.s.b.l.
Les dessins de Hergé sont © Hergé/Tintin*imaginatio* 2024.

ISSN 0773-6703

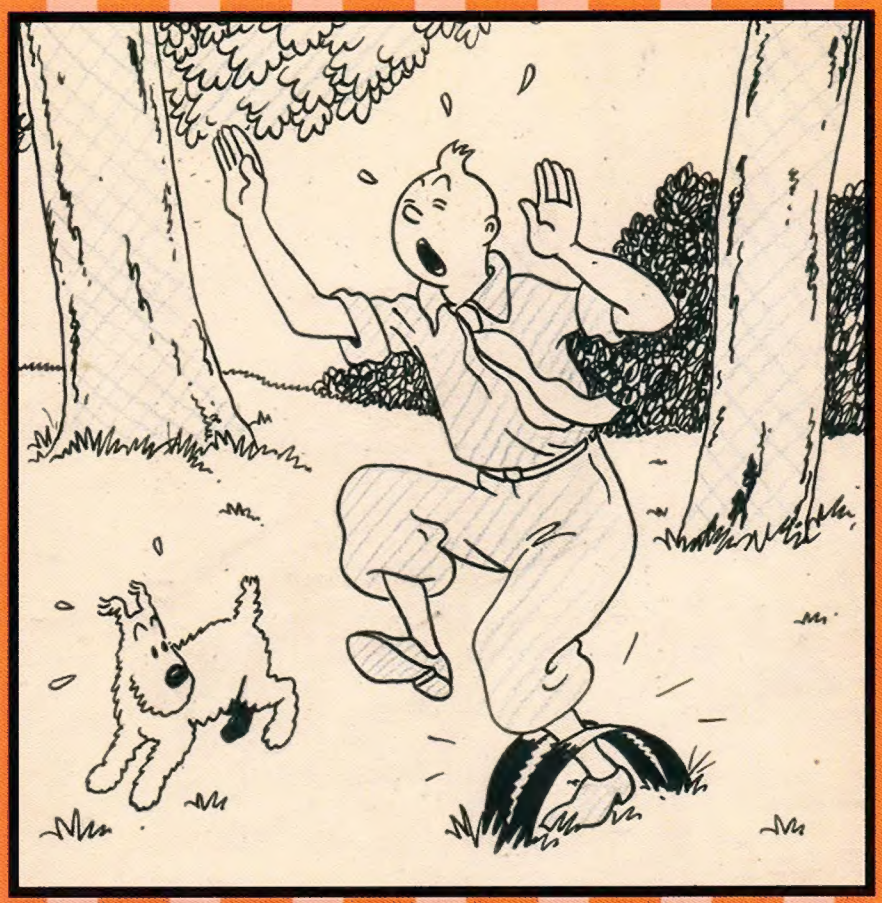
LESAMISDEHERGÉ
Association sans but lucratif

LE NOUVEL ORGANE D'ADMINISTRATION

Franz Bertrand (Belgique),
Steve Ferrière (Belgique),
Jonathan Fischbach (Belgique),
Philippe Goddin (Belgique),
Nicolas Goethals (France),
Frank Griese (Belgique),
Benoît Grimonpont (France),
Patrice Guérin (France),
Gaëtan Laloy (Belgique),
Jacques Langlois (France),
Serge Marchand (Belgique),
Renaud Nattiez (France),
Jean Rime (Suisse),
Olivier Roche (France) et
Ludwig Schuurman (France).

LE BUREAU EXÉCUTIF

Président : Philippe Goddin
Vice-présidents : Jacques Langlois et Jean Rime
Secrétaire : Olivier Roche
Trésorier : Jonathan Fischbach
Soutien des deux précédents : Frank Griese



Les aventures les plus passionnantes

Les plus belles histoires en images

VOUS LES TROUVEREZ DANS

Le petit Vingtième

SUPPLÉMENT HEBDOMADAIRE DU VINGTIÈME SIÈCLE

LE MEILLEUR ILLUSTRÉ BELGE POUR LA JEUNESSE, QUI PARAIT EN SUPPLÉMENT AU VINGTIÈME SIÈCLE CHAQUE JEUDI.

TOUS LES CATHOLIQUES LISENT

LE VINGTIÈME SIÈCLE

Abonnez-y vos amis ! Demandez-nous pour eux le service gratuit du journal durant 15 jours.
11, Boulevard Reichsfthein, BRUXELLES – Tél. 17.21.70

LE JOURNAL QUI MONTE